8e ANNÉE. No 89 NOUVELLE SÉRIE 1er FÉVRIER 1921

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE

RÉDACTION & ADMINISTRATION
35 ET 37, RUE MADAME PARIS-VIe, TÉL. FLEURUS 12-27
LE NUMÉRO : FRANCE : 4 FR. — ÉTRANGER ; 4 FR. 50

★

PETIT BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (SUITE)

RÉIMPRESSIONS

40. BAUDELAIRE. Histoires extraordinaires. Prix 6.75
41. FONSEGRIVE. L'Évolution des idées (de Taine à Péguy).. .. .. .. 10 fr.
42. A. FRANCE. L'anneau d'améthyste. 6.75
43. A. FRANCE. L'île des Pingouins.. 6.75
44. A. FRANCE. Les opinions de M. Jérôme Coignard 6.75
45. P. LOTI. Le Château de la Belle au Bois dormant 6.75
46. P. LOTI. Les derniers jours de Pékin. 6.75
47. P. LOTI. Fantômes d'Orient.. .. 6.75
48. P. MILLE. Trois femmes 6.75
49. G. SAND. François le Champi.. .. 6.75
50. STENDHAL. Nouvelles inédites.. 6.75
51. RABINDRANATH TAGORE. Le Jardinier d'Amour 6.75

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

52. BARBEY D'AUREVILLY. Disjecta Membra. 150 ex. en souscription.. .. 1.200 fr.
53. BAUDELAIRE. Les Fleurs du Mal. Illustrations d'après les dessins de L. Hervieu. 200 ex. numérotés.. .. 360 fr.
54. BAUDELAIRE. Les Fleurs du Mal. Illustrations décoratives en couleurs d'André Domin. 450 ex. .. .. 100 fr.
55. Chanoine BOISSONNAT. Histoire et description de la cathédrale de Tours. 15 grandes verrières à l'aquarelle. 300 ex. numérotés.. .. .. 300 fr.
56. FRANCIS CARCO. Petits Airs. 350 ex. numérotés.. .. .. 10 fr.
57. JACQUES CAZOTTE. Le Diable amoureux. *(Maîtres du Livre)*. .. 27.50
58. PIERRE CHAINE. Mémoires d'un Rat. 36 eaux-fortes. 300 ex. num. .. 200 fr.
59. COLETTE. La Chambre éclairée. Illustr. par Picart Le Doux. 1.200 ex.. 30 fr.
60. FRANÇOIS COUPERIN. Les Folies françaises ou les Dominos.. .. 120 fr.
61. CHARLES DAMIRON. La Faïence de Moustiers, 300 ex. 37 planches hors texte.. .. .. 425 fr.
62. TH. DURET. Lautrec. 100 ex. .. 150 fr.
63. CLAUDE FARRÈRE. Fumée d'opium. 72 illustrations de G. Janneau gravées sur bois par G. Lemoine. 250 ex. numérotés .. .. 300 fr.
64. ÉLIE FAURE. Histoire de l'Art. Tome IV. Art moderne (250 gravures).. 30 fr.
65. Les plus belles Fleurs de la légende dorée. 320 ex. .. .. 45 fr.
66. PAUL FORT. Poèmes au Dunois. 150 ex. numérotés.. .. .. 75 fr.
67. A. FRANCE. Le Comte Morin, député, avec 17 bois originaux de Barthélemy. 700 ex. .. .. 66 fr.
68. A. FRANCE. Les Poèmes dorés, 1.000 exemplaires .. .. 30 fr.
69. GUSTAVE GEFFROY. Constantin Guys (avec 34 reproductions).. .. 66 fr.
70. OMAR KHAYYAM. Les 144 quatrains traduits par C. Anet et M. Muhammad. 100 ex. .. .. 35 fr.
71. J. DE LA FONTAINE. Théâtre choisi. Ill. par Drésa (150 ex.).. .. .. 40 fr.
72. JEAN LORRAIN. Le Sang des Dieux. 10 bois par Alder. 1.000 ex. numérotés .. .. 20 fr.

VOIR BULLETIN DE COMMANDE CI-CONTRE

PETIT BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (SUITE)

73. ANDRÉ MARY. La Chastelaine de Vergi orné de gravures sur bois originales de Roubille. 375 ex. numérotés. 60 fr.

74. Collection MASSON. Reproduction de dessins de Maîtres du XVe au XIXe s. En souscription. 1re série. 200 ex. numérotés .. .. 1.000 fr.

75. PROSPER MÉRIMÉE. Le carrosse du Saint-Sacrement, illustré par Haumont. 780 ex. .. .. 18 fr.

76. PROSPER MÉRIMÉE. Le Vase étrusque. Composition de A. Leroux gravées par L. Muller. 100 ex. .. .. 200 fr.

77. A. DE MUSSET. A quoi rêvent les jeunes filles. 1 volume in-octavo jésus orné de gravures sur bois originales par Hermann-Paul. 426 ex. numérotés .. .. 65 fr.

78. CH. PERRAULT. Contes de Fées. Illustrés par L. Laforge.. .. .. .. 25 fr.

79. Les petites Fleurs de Saint François d'Assise (illustré par Burnand). 1.000 ex. numérotés.. .. .. 175 fr.

80. G. PHEBUS. Le Livre des Oraisons. 20 ex. .. .. 30 fr.

81. CH. L. PHILIPPE Le Père Perdrix, illustré de 31 bois originaux par Deslignères. 660 ex. .. .. .. 90 fr.

82. Comtesse DE PONTHIEU Conte du XIIe s. mis en français par Fernand Fleuret. orné d'un bois inédit de Raoul Dufy. 30 ex. .. .. 12 fr.

83. RÉAU. L'Art russe. Des origines à Pierre le Grand. 104 planches hors texte. 40 fr.

84. H. DE RÉGNIER. Les Médailles d'Argile, ill. par Guetant. 100 ex... .. 250 fr.

85. SALADIN. Documents d'Art. L'art ornemental hispano-mauresque. L'Alhambra de Grenade.. .. .. .. 30 fr.

86. Costumes de Théâtre. Ballets et divertissements par G. Lepage.. .. 100 fr.

87. JULES VALLÈS. L'Enfant. Illustré de bois originaux par Barthélemy. 1.000 exemplaires.. .. .. 44 fr.

88. VERHAEREN. Paysages disparus avec eaux-fortes de Luigini. 410 ex. .. 350 fr.

89. VERSAILLES. 75 planches en héliogravure. 3 albums. Le château, les jardins, les Trianons. Prix de souscription de l'ouvrage complet.. .. .. .. 700 fr.

90. WALT-WHITMAN. Les Dormeurs. Version nouvelle de L. Bazalgette. 16 bois originaux et inédits dessinés et champlevés par Marcel-Gaillard. 350 exemplaires.. .. .. 75 fr.

91. WILDE. Salomé. 285 ex. (avec 16 hors-texte d'Aubrey Beardsley) .. 125 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint, — par le débit de mon compte — les ouvrages indiqués dans LE PETIT BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

....

....

NOM .... Signature :

ADRESSE ....

....

(1) Rayer les indications inutiles.

DÉTACHER CE BULLETIN ET L'ADRESSER A LA LIBRAIRIE GALLIMARD, 15, BOULEVARD RASPAIL — PARIS-VIIe

★.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME, PARIS, VIe — TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-27

ARCHITECTURES

ARCHITECTURES est une publication d'un type particulier. Ce n'est ni une revue d'art illustrée, ni un album de luxe destiné aux seuls bibliophiles.

Son caractère, sa présentation n'ont pas été arbitrairement établis, mais bien déterminés par le développement logique d'une entreprise dont voici les idées directrices :

Au moment où l'on voit se dégager, d'une multitude d'efforts inégaux et confus, les éléments du style de notre époque, il a paru souhaitable de réunir, de temps à autre, un choix d'œuvres nouvelles, prises dans tous les domaines de l'art et particulièrement de l'art appliqué, et qui, dans leur libre diversité, témoignassent de cette pérennité des lois architectoniques auxquelles sont soumis les chefs-d'œuvre de tous les temps.

Tel est l'objet des volumes qui paraîtront sous ce même titre d'ARCHITECTURES et pour lesquels ne saurait être envisagée une périodicité régulière et fixée à l'avance, donc asservie aux actualités et à la mode. Chacun de ces volumes fournira, comme le premier, un ensemble homogène et significatif.

Pour conférer à cette publication un caractère solide et en quelque sorte monumental, il fallait que la reproduction de cette réunion d'œuvres d'art constituât par elle-même une œuvre d'art exemplaire et durable.

C'est à quoi l'on s'est efforcé de la façon suivante :

Seules, la gravure sur bois ou sur cuivre, au burin et à l'eau forte, en noir et en couleur, ainsi que la lithographie, seront utilisées dans ARCHITECTURES, à l'exclusion de tous procédés de reproduction mécanique.

Ces derniers, qui ont leurs applications et leurs mérites propres, n'ont pas été écartés par affectation d'archaïsme ou par le vain plaisir de suivre une mode ancienne. Mais, si bien faite qu'elle soit, une photographie n'offre jamais qu'un intérêt documentaire ; au contraire, à la fidélité de la reproduction, l'art du graveur vient ajouter l'attrait d'un bon et bel ouvrage fait de main d'ouvrier.

On sait de quelle faveur légitime jouissent auprès des amateurs certains recueils de planches gravées publiés au dix-huitième et au dix-neuvième siècles.

ARCHITECTURES prétend à réaliser quelque chose d'équivalent et vient de renouer une tradition trop longtemps interrompue.

Chaque volume d'ARCHITECTURES, véritable anthologie d'art contemporain, comportera une étude d'esthétique générale, œuvre inédite d'un écrivain qualifié. Ce texte littéraire ne sera pas une explication des gravures. Celles-ci, au contraire, viendront comme un libre commentaire à l'appui des

idées exprimées, afin que tout dans cette publication, texte, images et documents, concoure à faire cadrer le décor et l'ornement de la vie moderne aux mesures de l'intelligence française.

A côté des reproductions ou interprétations de tableaux et de sculptures modernes, une place sera faite à la gravure et à la lithographie originales. Enfin les planches d'architecture et de mobilier, qui seront très nombreuses, joindront à une précision technique capable d'intéresser les spécialistes, tous les agréments d'une présentation attrayante. Mine de documents précieux pour les uns, recueil d'estampes de grande valeur — et de valeur destinée à s'accroître fatalement — pour les autres, ARCHITECTURES sera pour tous les gens de goût, un ouvrage digne de prendre place dans les bibliothèques, auprès des plus beaux livres à figures.

ARCHITECTURES se présentera sous l'aspect d'un volume in-4° grand aigle de 96 pages. Le texte, composé en caractères Didot de corps 24, sera orné de lettrines, en-têtes et culs-de-lampe, en noir et en couleurs, gravés spécialement pour chaque numéro. Ce tirage sera fait par l'Imprimerie Coulouma sous la direction de H. Barthélemy, sur un papier vergé de pur chiffon spécialement fabriqué par les Papeteries Lafuma-Navarre L'exécution typographique sera l'objet des plus grands soins et ne laissera rien à désirer.

On conçoit que le prix d'une telle publication soit nécessairement élevé.

Cependant il l'est infiniment moins, à proportion, que la plupart des éditions de luxe et tirages d'amateurs que se disputent les bibliophiles et dont la rareté factice fait quelquefois le principal mérite.

En réalité ARCHITECTURES offrira plus de cent gravures et lithographies originales en noir et en couleurs, dues aux meilleurs artistes, et tirées à un nombre limité d'exemplaires, dont quelques-unes représentent le prix de l'ouvrage, au moment de son apparition, et dont une seule risque de valoir davantage, peu de temps après.

Il ne sera fait aucun tirage à part, il ne sera mis en vente ni suites libres, ni exemplaires sur papiers spéciaux : un seul papier, le meilleur possible, un seul état de gravures, le plus proche de la perfection ; bref, un seul type qui sera le même pour tous les souscripteurs, voilà ce que l'on s'est efforcé de réaliser dans les conditions les plus avantageuses à l'heure actuelle.

Les écrivains et les artistes qui contribuent, par leur effort, à fonder l'art de notre temps ont leur place marquée dans ARCHITECTURES, qui, dès à présent, s'est assuré le concours et la collaboration de :

MM. Alain, Roger Allard, Paul Claudel, André Gide, Jacques Rivière, Paul Valéry, André Véra, etc...

MM. Paul Baignères, J.-L. Boussingault, Beltrand, Despiau, Richard Desvallières, A. Drosq, R. Duchamp-Villon, Ch. Dufresne, Roger de la Fresnaye, Jules Germain, G.-L. Jaulmes, J.-E. Laboureur, Marie Laurencin, Maillol, André Mare, M. Marinot, Ch. Martin, De Miré, Luc-Albert Moreau, A.-D. de Segonzac, Louis Sue, Paul Vera, Jacques Villon, etc., etc.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 ET 37, RUE MADAME, PARIS, VIe — TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-27

ARCHITECTURES

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

1921

TOME PREMIER

Un volume in-4° grand-aigle composé dans le caractère DIDOT de PEIGNOT, corps 24, et tiré sur papier vélin de pur chiffon fabriqué spécialement par les papeteries LAFUMA-NAVARRE, par l'imprimerie COULOUMA, d'Argenteuil, sous la direction de M. H. BARTHELEMY.

TABLE DES MATIÈRES

1re *PARTIE*

DIALOGUE, de Paul VALÉRY

HORS-TEXTES :

LA CONQUÊTE DE L'AIR, peinture de R. DE LA FRESNAYE, gravée sur bois, en couleurs, par JULES GERMAIN.

BUSTE DE BAUDELAIRE, par R. DUCHAMP-VILLON, gravé à l'eau-forte par JACQUES VILLON.

PEINTURE, DE MARIE LAURENCIN, gravée sur bois, en couleurs, par J. GERMAIN.

LE KIOSQUE A JOURNAUX, gravure au burin de J. E. LABOUREUR.

LITHOGRAPHIE ORIGINALE, de J. L. BOUSSINGAULT.

EAU-FORTE ORIGINALE, de A. D. DE SEGONZAC.

Frontispice, ornements, en-tête, culs de lampe, etc., dessinés et gravés sur bois, en noir et en couleurs, par André MARE, PAUL VERA et CHAPON.

2e *PARTIE*

HOTEL DE LA CONDESA DE GOYENECHE, à Madrid, SALON DES JORDAENS, chez le duc de Medina-Celi, à Madrid, SALON DE M. CHARLES STERN, à Paris, VESTIBULE ET SALLE A MANGER, SALLES DE TOILETTE, APPARTEMENT DE M. André BERNHEIM, APPARTEMENT DE M. MONTEUX, HOTEL DE LA LÉGATION DE FRANCE, à Varsovie.

Plans, ensemble et détails de la construction et de la décoration des meubles, des tentures, etc., environ 70 planches gravées sur bois et sur cuivre, en noir et en couleurs par J. VILLON, P. VERA et CHAPON, d'après les dessins de Louis SUE, André MARE, Richard DESVALLIÈRES, G. J. JAULMES, B. BOUTET DE MONVEL, J. L. BOUSSINGAULT, L. A. MOREAU, etc...

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné (*Nom et Prénoms*) ....

(1) déclare souscrire à un exemplaire de la première série de la publication ARCHITECTURES tirée à cinq cents exemplaires numérotés. Chaque tome de cette série qui en comprendra deux au minimum et quatre *au maximum* (Tomes I, II, III, IV) me sera livré dès apparition au prix de : (2)

Cinq cent cinquante francs, payable à la livraison.

Cinq cents francs, payable *d'avance*,

soit pour le premier tome, à ma souscription, ci-joint mandat, chèque, (2)

pour le second tome, lors de la livraison du premier tome, et ainsi de suite.

(1) déclare souscrire à .... exemplaire......... du TOME I de la publication ARCHITECTURES tirée à cinq cents exemplaires numérotés, au prix de : (2)

Cinq cent cinquante francs l'exemplaire payable à la souscription, ci-joint mandat, chèque. (2)

Six cents francs l'exemplaire payable à la livraison.

Ma commande s'élève à la somme de ....

Nom ....

Adresse ....

A.................... *le*.................... *192*...

(Signature)

(1) Rayer la formule inutile.

(2) Rayer l'indication inutile.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 ET 37, RUE MADAME, PARIS, VIe — TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-27

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

8e Année. — Directeur : JACQUES RIVIÈRE

PARAIT LE 1er DE CHAQUE MOIS

CHACUN DE SES NUMÉROS CONTIENT

UN ARTICLE DE CRITIQUE GÉNÉRALE OU DE DISCUSSION — DES POÈMES UN ROMAN OU UN DRAME INÉDITS — UNE NOUVELLE OU UN ESSAI — DE NOMBREUSES NOTES CRITIQUES SUR LA LITTÉRATURE, LES POÈMES, LES ROMANS, LE THÉATRE — UNE REVUE DES REVUES — UN MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

SPÉCIMEN SUR DEMANDE

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

ÉDITION ORDINAIRE

FRANCE : UN AN .. .. **42** FR. — SIX MOIS.. .. .. **22** FR.

AUTRES PAYS : UN AN .. .. **48** FR. — SIX MOIS.. .. .. **25** FR.

ÉDITION DE LUXE

UN AN : FRANCE .. .. .. **90** FR. — AUTRES PAYS .. .. **105** FR.

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

FRANCE.. .. .. .. **4** FR. — AUTRES PAYS.. .. .. **4** FR. **50**

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * UN AN / SIX MOIS à l'édition * ORDINAIRE / DE LUXE

de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE à partir du 1er 192

* Ci-joint mandat — chèque * de . . . . * **90** fr. ; **105** fr.

Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de **42** fr. ; **48** fr. / **22** fr. ; **25** fr.

(*Les quittances présentées à domicile sont majorées de 1 fr. 75, pour frais de recouvrement*)

A .... le .... 192 ...

(*Signature.*)

Nom ....

Adresse ....

....

* *Rayer les indications inutiles.* D

DÉTACHER LE BULLETIN CI-DESSUS ET L'ADRESSER A L'ADMINISTRATEUR DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 35 ET 37, RUE MADAME, PARIS-VIe ARROND.

UN BAISER

Bien que ce fût simplement un dimanche d'automne, je venais de renaître, l'existence était intacte devant moi, car, dans la matinée, après une série de jours doux, il avait fait un brouillard froid qui ne s'était levé que vers midi : or un changement de temps suffit à récréer le monde et nous-mêmes. Jadis, quand le vent soufflait dans ma cheminée, j'écoutais les coups qu'il frappait contre la trappe avec autant d'émotion que si, pareils aux fameux coups d'archet par lesquels débute la cinquième Symphonie, ils avaient été les appels irrésistibles d'un mystérieux destin. Tout changement à vue de la nature nous offre une transformation semblable, en adaptant au mode nouveau des choses nos désirs harmonisés. La brume, dès le réveil, avait fait de moi, au lieu de l'être centrifuge qu'on est par les beaux jours, un homme replié, désireux du coin du feu et du lit partagé, Adam frileux en quête d'une Eve sédentaire, dans ce monde différent.

Entre la couleur grise et douce d'une campagne matinale et le goût d'une tasse de chocolat, je faisais tenir toute l'originalité de la vie physique, intellectuelle et morale que j'avais apportée une année environ auparavant à Doncières, et qui, blasonnée de la forme oblongue d'une colline pelée — toujours présente même quand elle était invisible — formait en moi une série de plaisirs entièrement distincte de tous autres, indicibles à des amis en ce sens que les impressions richement tissées les unes dans les autres qui les orchestraient, les caractérisaient bien plus pour moi et à

mon insu que les faits que j'aurais pu raconter. A ce point de vue le monde nouveau dans lequel le brouillard de ce matin m'avait plongé était un monde déjà connu de moi, ce qui ne lui donnait que plus de vérité, et oublié depuis quelque temps, ce qui lui rendait toute sa fraîcheur. Et je pus regarder quelques-uns des tableaux de brume que ma mémoire avait acquis, notamment, des « Matin à Doncières », soit le premier jour au quartier, soit une autre fois, dans un château voisin où Saint-Loup m'avait emmené passer vingt-quatre heures : de la fenêtre dont j'avais soulevé les rideaux à l'aube, avant de me recoucher, dans le premier tableau, un cavalier, dans le second, un cocher en train d'astiquer une courroie sur une mince lisière d'étang ou de bois dont tout le reste était englouti dans la douceur uniforme et liquide de la brume, m'étaient apparus comme ces rares personnages, à peine distincts pour l'œil obligé de se faire au vague mystérieux des pénombres, et qui émergent d'une fresque effacée.

C'est de mon lit que je regardais aujourd'hui ces souvenirs, car je m'étais recouché pour attendre le moment où, profitant de l'absence de mes parents, partis pour quelques jours à Combray, je comptais ce soir même aller entendre une petite pièce qu'on jouait chez Mme de Villeparisis. Eux revenus, je n'aurais peut-être pas osé le faire ; ma mère, dans les scrupules de son respect pour le souvenir de ma grand'mère, voulait que les marques de regret qui lui étaient données, le fussent librement, sincèrement ; elle ne m'aurait pas défendu cette sortie, elle l'eût désapprouvée. De Combray au contraire, consultée, elle ne m'eût pas répondu par un triste : « Fais ce que tu veux, tu es assez grand pour savoir ce que tu dois faire », mais se reprochant de m'avoir laissé seul à Paris, et jugeant mon chagrin d'après le sien, elle eût souhaité pour lui des distractions qu'elle se fût refusées à elle-même et qu'elle se persuadait que ma grand'mère, soucieuse avant tout de ma santé et de mon équilibre nerveux, m'eût conseillées.

Depuis le matin on avait allumé le nouveau calorifère à eau. Son bruit désagréable qui poussait de temps à autre une sorte de hoquet n'avait aucun rapport avec mes souvenirs de Doncières. Mais sa rencontre prolongée avec eux, en moi, cet après-midi, allait lui faire contracter à leur égard une affinité telle que chaque fois que, déshabitué de lui j'entendrais de nouveau le chauffage central, il me les rappellerait.

Il n'y avait à la maison que Françoise. Le jour gris tombant comme une pluie fine, tissait sans arrêt de transparents filets dans lesquels les promeneurs dominicaux semblaient s'argenter. Malgré l'absence du soleil, l'intensité du jour m'indiquait que nous n'étions encore qu'au milieu de l'après-midi. Les rideaux de tulle de la fenêtre, vaporeux et friables, comme ils n'auraient pas été par un beau temps, avaient ce même mélange de douceur et de cassant qu'ont les ailes de libellules et les verres de Venise. Il me pesait d'autant plus d'être seul ce dimanche-là que j'avais fait porter le matin une lettre à Mlle de Stermaria. Robert de Saint-Loup, que sa mère avait réussi à faire rompre, après de douloureuses tentatives avortées, avec sa maîtresse, et qui depuis ce moment avait été envoyé au Maroc pour oublier celle qu'il n'aimait déjà plus depuis quelque temps, m'avait écrit un mot, reçu la veille, où il m'annonçait sa prochaine arrivée en France pour un congé très court. Comme il ne ferait que toucher barre à Paris (où sa famille craignait sans doute de le voir renouer avec Rachel), il m'avertissait, pour me montrer qu'il avait pensé à moi, qu'il avait rencontré à Tanger, Mlle ou plutôt Mme de Stermaria, car elle avait divorcé après trois mois de mariage. Et Robert se souvenant de ce que je lui avais dit à Balbec, avait demandé de ma part un rendez-vous à la jeune femme. Elle dînerait très volontiers avec moi, lui avait-elle répondu, l'un des jours que, avant de regagner la Bretagne, elle passerait à Paris. Il me disait de me hâter d'écrire à Mme de Stermaria car elle était certainement arrivée. La

lettre de Saint-Loup ne m'avait pas étonné bien que je n'eusse pas reçu de nouvelles de lui, depuis qu'au moment de la maladie de ma grand'mère il m'avait accusé de perfidie et de trahison. J'avais très bien compris alors ce qui s'était passé. Rachel qui aimait à exciter sa jalousie — elle avait des raisons accessoires aussi de m'en vouloir — avait persuadé à son amant que j'avais fait des tentatives sournoises pour avoir, pendant l'absence de Robert, des relations avec elle. Il est probable qu'il continuait à croire que c'était vrai, mais il avait cessé d'être épris d'elle, de sorte que vrai ou non cela lui était devenu parfaitement égal et que notre amitié seule subsistait. Quand une fois que je l'eus revu, je voulus essayer de lui parler de ses reproches, il eut seulement un bon et tendre sourire par lequel il avait l'air de s'excuser, puis il changea de conversation. Ce n'est pas qu'il ne dût un peu plus tard, quand il fut à Paris, revoir quelquefois Rachel. Les créatures qui ont joué un grand rôle dans notre vie, il est rare qu'elles en sortent tout d'un coup d'une façon définitive. Elles reviennent s'y poser par moments (au point que certains croient à un recommencement d'amour) avant de la quitter à jamais. La rupture de Saint-Loup avec Rachel lui était très vite devenue moins douloureuse, grâce au plaisir apaisant que lui apportaient les incessantes demandes d'argent de son amie. La jalousie, qui prolonge l'amour ne peut pas contenir beaucoup plus de choses que les autres formes de l'imagination. Si l'on emporte, quand on part en voyage, trois ou quatre images qui du reste se perdront en route (les lys et les anémones du Ponte Vecchio, l'église persane dans les brumes, etc.), la malle est déjà bien pleine. Quand on quitte une maîtresse, on voudrait bien, jusqu'à ce qu'on l'ait un peu oubliée, qu'elle ne devînt pas la possession de trois ou quatre entreteneurs possibles et qu'on se figure, c'est-à-dire dont on est jaloux. Tous ceux qu'on ne se figure pas ne sont rien. Or, les demandes d'argent fréquentes d'une maîtresse quittée ne vous donnent pas plus une idée com-

plète de sa vie que des feuilles de température élevée ne donneraient de sa maladie. Mais les secondes seraient tout de même un signe qu'elle est malade et les premières fournissent une présomption, assez vague, il est vrai, que la délaissée ou délaisseuse n'a pas dû trouver grand'chose comme riche protecteur. Aussi, chaque demande est-elle accueillie avec la joie que produit une accalmie dans la souffrance du jaloux, et suivie immédiatement d'envois d'argent, car on veut qu'elle ne manque de rien, sauf d'amants (d'un des trois amants qu'on se figure), le temps de se rétablir un peu soi-même et de pouvoir apprendre sans faiblesse le nom du successeur. Quelquefois Rachel revint assez tard dans la soirée pour demander à son ancien amant la permission de dormir à côté de lui jusqu'au matin. C'était une grande douceur pour Robert, car il se rendait compte combien ils avaient tout de même vécu intimement ensemble, rien qu'à voir que, même s'il prenait à lui seul une grande moitié du lit, il ne la dérangeait en rien pour dormir. Il comprenait qu'elle était, près de son corps, plus commodément qu'elle n'eût été ailleurs, qu'elle se retrouvait à son côté — fût-ce à l'hôtel — comme dans une chambre anciennement connue où l'on a ses habitudes, où on dort mieux. Il sentait que ses épaules, ses jambes, tout lui, étaient pour elle, même quand il remuait trop par insomnie ou travail à faire, de ces choses si parfaitement usuelles qu'elles ne peuvent gêner et que leur perception ajoute encore à la sensation du repos.

Pour revenir en arrière, j'avais été d'autant plus troublé par la lettre de Robert que je lisais entre les lignes ce qu'il n'avait pas osé écrire plus explicitement. « Tu peux très bien l'inviter en cabinet particulier, me disait-il. C'est une jeune personne charmante, d'un délicieux caractère, vous vous entendrez parfaitement et je suis certain d'avance que tu passeras une très bonne soirée. » Comme mes parents rentraient à la fin de la semaine, samedi ou dimanche, et qu'après je serais forcé de dîner tous les soirs à la

maison, j'avais aussitôt écrit à Mme de Stermaria pour lui proposer le jour qu'elle voudrait, jusqu'à vendredi. On avait répondu que j'aurais une lettre, vers huit heures ce soir même. Je l'aurais atteint assez vite si j'avais eu pendant l'après-midi qui me séparait de lui le secours d'une visite. Quand les heures s'enveloppent de causeries, on ne peut plus les mesurer, même les voir, elles s'évanouissent et tout d'un coup c'est bien loin du point où il vous avait échappé que reparaît devant votre attention le temps agile et escamoté. Mais si nous sommes seuls, la préoccupation en ramenant devant nous le moment encore éloigné et sans cesse attendu, avec la fréquence et l'uniformité d'un tic-tac, divise ou plutôt multiplie les heures par toutes les minutes qu'entre amis nous n'aurions pas comptées. Et confronté, par le retour incessant de mon désir, à l'ardent plaisir que je goûterais dans quelques jours seulement, hélas ! avec Mme de Stermaria, cet après-midi que j'allais achever seul, me paraissait bien vide et bien mélancolique.

Par moment j'entendais le bruit de l'ascenseur qui montait mais, il était suivi d'un second bruit, non celui que j'espérais, l'arrêt à mon étage, mais d'un autre fort différent que l'ascenseur faisait pour continuer sa route élancée vers les étages supérieurs et qui, parce qu'il signifia si souvent la désertion du mien quand j'attendais une visite, est resté pour moi plus tard et même quand je n'en désirais plus aucune, un bruit par lui-même douloureux, où résonnait comme une sentence d'abandon. Lasse, résignée, occupée pour plusieurs heures encore à sa tâche immémoriale, la grise journée filait sa passementerie de nacre et je m'attristais de penser que j'allais rester seul en tête à tête avec elle qui ne me connaissait pas plus qu'une ouvrière qui, installée près de la fenêtre pour voir plus clair en faisant sa besogne, ne s'occupe nullement de la personne présente dans la chambre. Tout d'un coup, sans que j'eusse entendu sonner, Françoise vint ouvrir la porte, introduisant Albertine qui

entra souriante, silencieuse, replète, contenant dans la plénitude de son corps, préparés pour que je continuasse à à les vivre, venus vers moi, les jours passés dans ce Balbec où je n'étais jamais retourné. Sans doute chaque fois que nous revoyons une personne avec qui nos rapports — si insignifiants soient-ils — se trouvent changés, c'est comme une confrontation de deux époques. Il n'y a pas besoin pour cela qu'une ancienne maîtresse vienne nous voir en amie, il suffit de la visite à Paris de quelqu'un que nous avons connu dans l'au jour le jour de la vie et que cette vie ait cessé, fût-ce depuis une semaine seulement. Sur chaque trait rieur, interrogatif et gêné du visage d'Albertine, je pouvais épeler ces questions : « Et Mme de Villeparisis ? Et le maître de danse ? Et le pâtissier ? » Quand elle s'assit son dos eut l'air de dire : « Dame, il n'y a pas de falaise ici, vous permettez que je m'asseye tout de même près de vous, comme j'aurais fait à Balbec ? » Elle semblait une magicienne me présentant un miroir du temps. En tout cela elle était pareille à tous ceux que nous revoyons rarement, mais qui jadis vécurent plus intimement avec nous. Mais avec Albertine il y avait plus que cela. Certes, même à Balbec, dans nos rencontres presque quotidiennes, j'étais toujours surpris en l'apercevant tant elle était journalière. Mais maintenant on avait peine à la reconnaître. Dégagés de la vapeur rose qui les baignait, ses traits avaient sailli comme une statue. Elle avait un autre visage, ou plutôt elle avait enfin un visage ; son corps avait grandi. Il ne restait presque plus rien de la gaîne où elle avait été enveloppée et sur la surface de laquelle à Balbec sa forme future se dessinait à peine.

Albertine, cette fois, rentrait à Paris plus tôt que de coutume. D'ordinaire elle n'y arrivait qu'au printemps, de sorte que déjà troublé depuis quelques semaines par les orages sur les premières fleurs, je ne séparais pas, dans le plaisir que j'avais, le retour d'Albertine et celui de la belle saison. Il suffisait qu'on me dise qu'elle était à Paris et

qu'elle était passée chez moi pour que je la revisse comme une rose au bord de la mer. Je ne sais trop si c'était le désir de Balbec ou d'elle qui s'emparait de moi alors, peut-être le désir d'elle étant lui-même une forme paresseuse, lâche et incomplète de posséder Balbec comme si posséder matériellement une chose, faire sa résidence d'une ville, équivalait à la posséder spirituellement. Et d'ailleurs, même matériellement, quand elle était non plus balancée par mon imagination devant l'horizon marin, mais immobile auprès de moi, elle me semblait souvent une bien pauvre rose devant laquelle j'aurais bien voulu fermer les yeux pour ne pas voir tel défaut des pétales et pour croire que je respirais sur la plage.

Je peux le dire ici, bien que je ne susse pas alors ce qui ne devait arriver que dans la suite. Certes, il est plus raisonnable de sacrifier sa vie aux femmes qu'aux timbres-poste, aux vieilles tabatières, même aux tableaux et aux statues. Seulement l'exemple des autres collections devrait nous avertir de changer, de n'avoir pas une seule femme, mais beaucoup. Ces mélanges charmants qu'une jeune fille fait avec une plage, avec la chevelure tressée d'une statue d'église, avec une estampe, avec tout ce à cause de quoi on aime en l'une d'elles, chaque fois qu'elle entre, un tableau charmant, ces mélanges ne sont pas très stables. Vivez tout à fait avec la femme et vous ne verrez plus rien de ce qui vous l'a fait aimer ; certes les deux éléments désunis, la jalousie peut à nouveau les rejoindre. Si après un long temps de vie commune je devais finir par ne plus voir en Albertine qu'une femme ordinaire, quelque intrigue d'elle avec un être qu'elle eût aimé à Balbec eût peut-être suffi pour réincorporer en elle, et amalgamer la plage et le déferlement du flot. Seulement ces mélanges secondaires ne ravissent plus nos yeux, c'est à notre cœur qu'ils sont sensibles et funestes. On ne peut, sous une forme si dangereuse, trouver souhaitable le renouvellement du miracle. Mais j'anticipe les années. Et je dois seulement ici regretter de n'être

pas resté assez sage pour avoir eu simplement ma collection de femmes comme on a des lorgnettes anciennes, jamais assez nombreuses derrière une vitrine ou toujours une place vide attend une lorgnette nouvelle et plus rare.

Contrairement à l'ordre habituel de ses villégiatures cette année Albertine venait directement de Balbec et encore y était-elle restée bien moins tard que d'habitude. Il y avait longtemps que je ne l'avais vue. Et comme je ne connaissais pas, même de nom, les personnes qu'elle fréquentait à Paris, je ne savais rien d'elle pendant les périodes où elle restait sans venir me voir. Celles-ci étaient souvent assez longues. Puis un beau jour, surgissait brusquement Albertine dont les roses apparitions et les silencieuses visites me renseignaient assez peu sur ce qu'elle avait pu faire dans leur intervalle, et qui restait plongé dans cette obscurité de sa vie que mes yeux ne se souciaient guère de percer.

Cette fois-ci pourtant, certains signes semblaient indiquer que des choses nouvelles avaient dû se passer dans cette vie. Mais il fallait peut-être tout simplement induire d'eux qu'on change très vite à l'âge qu'avait Albertine. Par exemple, son intelligence se montrait mieux et quand je lui reparlai du jour où elle avait mis tant d'ardeur à imposer son idée de faire écrire par Sophocle : « Mon cher Racine », elle fut la première à rire de bon cœur. « C'est Andrée qui avait raison, j'étais stupide, dit-elle, il fallait que Sophocle écrive : « Monsieur ». Je lui répondis que le « monsieur » et le « cher monsieur » d'Andrée n'étaient pas moins comiques que son « mon cher Racine » à elle, et le « mon cher ami » de Gisèle, mais qu'il n'y avait, au fond, de stupides que des professeurs faisant encore adresser par Sophocle une lettre à Racine. Là, Albertine ne me suivit plus. Elle ne voyait pas ce que cela avait de bête ; son intelligence s'entr'ouvrait mais n'était pas développée. Il y avait des nouveautés plus attirantes en elle ; je sentais, dans la même jolie fille qui venait de s'asseoir près de mon lit, quelque chose de différent ; et dans ces lignes qui parmi le regard

et les traits du visage expriment la volonté habituelle, un changement de front, une demi-conversion comme si avaient été détruites ces résistances contre lesquelles je m'étais brisé à Balbec, un soir déjà lointain où nous formions un couple symétrique mais inverse de celui de l'après-midi actuelle, puisque alors c'était elle qui était couchée et moi à côté de son lit. Voulant et n'osant m'assurer si maintenant elle se laisserait embrasser, chaque fois qu'elle se levait pour partir je lui demandais de rester encore. Ce n'était pas très facile à obtenir car bien qu'elle n'eût rien à faire (sans cela, elle eût bondi au dehors), elle était une personne exacte et d'ailleurs peu aimable avec moi, ne semblant guère se plaire dans ma compagnie. Pourtant chaque fois, après avoir regardé sa montre, elle se rasseyait, à ma prière, de sorte qu'elle avait passé plusieurs heures avec moi et sans que je lui eusse rien demandé ; les phrases que je lui disais se rattachaient à celles que je lui avais dites pendant les heures précédentes, et ne rejoignaient en rien ce à quoi je pensais, ce que je désirais, lui restaient indéfiniment parallèles. Il n'y a rien comme le désir pour empêcher les choses qu'on dit d'avoir aucune ressemblance avec ce qu'on a dans la pensée. Le temps presse et pourtant il semble qu'on veuille gagner du temps en parlant de sujets absolument étrangers à celui qui nous préoccupe. On cause, alors que la phrase qu'on voudrait prononcer serait déjà accompagnée d'un geste, à supposer même que pour se donner le plaisir de l'immédiat et assouvir la curiosité qu'on éprouve à l'égard des réactions qu'il amènera — sans mot dire, sans demander aucune permission, on ne faisait pas silencieusement ce geste. Certes je n'aimais nullement Albertine ; fille de la brume du dehors, elle pouvait seulement contenter le désir imaginatif que le temps nouveau avait éveillé en moi et qui était intermédiaire entre les désirs que peuvent satisfaire d'une part les arts de la cuisine et ceux de la sculpture monumentale, car il me faisait rêver à la fois de mêler à ma chair une matière dif-

férente et chaude, et d'attacher par quelque point à mon corps étendu un corps divergent, comme le corps d'Eve tenait à peine par les pieds à la hanche d'Adam, au corps duquel elle est presque perpendiculaire dans ces bas-reliefs romans de la cathédrale de Balbec qui figurent d'une façon si noble et si paisible, presque encore comme une frise antique, la création de la femme ; Dieu y est partout suivi, comme par deux ministres, de deux petits anges dans lesquels on reconnaît, — telles ces créatures ailées et tourbillonnantes de l'été que l'hiver a surprises et épargnées, des amours d'Herculanum encore en vie en plein XIII[e] siècle, et traînant leur dernier vol las mais ne manquant pas à la grâce qu'on peut attendre d'eux, sur toute la façade du porche.

Or, ce plaisir qui en accomplissant mon désir m'eût délivré de cette rêverie, et que j'eusse tout aussi volontiers cherché en n'importe quelle autre jolie femme, si l'on m'avait demandé sur quoi — au cours de ce bavardage interminable où je taisais à Albertine la seule chose à laquelle je pensasse, se basait mon hypothèse optimiste au sujet des complaisances possibles de la jeune fille, j'aurais peut-être répondu que cette hypothèse était due, (tandis que des traits oubliés de la voix d'Albertine redessinaient pour moi le contour de sa personnalité) à l'apparition de certains mots qui ne faisaient pas partie de son vocabulaire au moins dans l'acception qu'elle leur donnait maintenant. Comme elle me disait qu'Elstir était bête et que je me récriais :

— Vous ne me comprenez pas, répliqua-t-elle en souriant, je veux dire qu'il a été bête en cette circonstance, mais je sais parfaitement que c'est quelqu'un de tout à fait distingué.

De même pour dire du golf de Fontainebleau qu'il était élégant, elle déclara :

— C'est tout à fait une sélection.

A propos d'un duel que j'avais eu, elle me dit de mes témoins : « Ce sont des témoins de choix », et regardant

ma figure avoua qu'elle aimerait me voir « porter la moustache ».

Elle alla même, et mes chances me parurent alors très grandes, jusqu'à prononcer, terme que, je l'eusse juré, elle ignorait l'année précédente, que depuis qu'elle avait vu Gisèle, il s'était passé un certain « *laps* de temps ». Ce n'est pas qu'Albertine ne possédât déjà quand j'étais à Balbec un lot très sortable de ces expressions qui décèlent immédiatement qu'on est issu d'une famille aisée, et que d'année en année une mère abandonne à sa fille comme elle lui donne au fur et à mesure qu'elle grandit, dans les circonstances importantes, ses propres bijoux. On avait senti qu'Albertine avait cessé d'être une petite enfant quand un jour, pour remercier d'un cadeau qu'une étrangère lui avait fait elle avait répondu : « Je suis confuse. » Mme Bontemps n'avait pu s'empêcher de regarder son mari qui avait répondu :

— « Dame, elle va sur ses quatorze ans. » La nubilité plus accentuée s'était marquée quand Albertine parlant d'une jeune fille qui avait mauvaise façon avait dit : « On ne peut même pas distinguer si elle est jolie, elle a un *pied de rouge* sur la figure. » Enfin, quoique jeune fille encore, elle prenait déjà des façons de femme de son milieu et de son rang en disant si quelqu'un faisait des grimaces : « Je ne peux pas le voir parce que j'ai envie d'en faire aussi », ou si on s'amusait à des imitations : « Le plus drôle quand vous la contrefaites c'est que vous lui ressemblez. » Tout cela est tiré du trésor social. Mais justement le milieu d'Albertine ne me paraissait pas pouvoir lui fournir « distingué » dans le sens où mon père disait de tel de ses collègues qu'il ne connaissait pas encore et dont on lui vantait la grande intelligence : « Il paraît que c'est quelqu'un de tout à fait distingué. » « Sélection », même pour le golf, me parut aussi incompatible avec la famille Simonet qu'il le serait, accompagné de l'adjectif « naturel » avec un texte antérieur de plusieurs siècles aux travaux de

Darwin. Laps de temps me sembla de meilleur augure encore. Enfin m'apparut l'évidence de bouleversements que je ne connaissais pas mais propres à autoriser pour moi toutes les espérances, quand Albertine me dit, avec la satisfaction d'une personne dont l'opinion n'est pas indifférente :

— C'est, *à mon sens,* ce qui pouvait arriver de mieux... J'estime que c'est la meilleure solution, la solution la plus élégante.

C'était si nouveau, si visiblement une alluvion laissant soupçonner de si capricieux détours à travers des terrains jadis inconnus d'elle que dès les mots « à mon sens » j'attirai Albertine, et à « j'estime » je l'assis sur mon lit.

Sans doute il arrive que des femmes peu cultivées, épousant un homme fort lettré, reçoivent dans leur apport dotal de telles expressions. Et peu après la métamorphose qui suit la nuit de noces, quand elles font leurs visites et sont réservées avec leurs anciennes amies, on remarque avec étonnement qu'elles sont devenues femmes si en décrétant qu'une personne est intelligente, elles mettent deux l à intelligente ; mais cela est justement le signe d'un changement et il me semblait qu'entre le vocabulaire de l'Albertine que j'avais connue — celui où les plus grandes hardiesses étaient de dire d'une personne bizarre : « C'est un type », ou si on proposait à Albertine de jouer à des jeux d'argent : « Je n'ai pas d'argent à perdre », ou encore si telle de ses amies lui faisait un reproche qu'elle ne trouvait pas justifié : « Ah ! vraiment, je te trouve magnifique ! » phrase dictée dans ces cas-là par une sorte de tradition bourgeoise presque aussi ancienne que le *Magnificat* lui-même et qu'une jeune fille un peu en colère et sûre de son droit emploie ce qu'on appelle tout naturellement, c'est-à-dire parce qu'elle l'a appris de sa mère comme à faire sa prière ou à saluer. Albertine les avait apprises de sa tante en même temps que la haine des juifs et l'estime pour le noir où on est toujours

convenable et comme il faut, même sans que Mme Bontemps le lui eut formellement enseigné, mais comme se modèle au gazouillement des parents chardonnerets celui des petits chardonnerets récemment nés, de sorte qu'ils deviennent de vrais chardonnerets eux-mêmes. Malgré tout, « sélection » me parut allogène et « j'estime » encourageant. Albertine n'était plus la même, donc elle n'agirait peut-être pas, ne réagirait pas de même.

Non seulement je n'avais plus d'amour pour elle, mais je n'avais même plus à craindre, comme j'aurais pu à Balbec, de briser en elle une amitié pour moi qui n'existait plus. Il n'y avait aucun doute que je lui fusse depuis longtemps devenu fort indifférent. Je me rendais compte que pour elle je ne faisais plus du tout partie de la « petite bande » à laquelle j'avais autrefois tant cherché, et j'avais ensuite été si heureux de réussir à être agrégé. Puis comme elle n'avait même plus comme à Balbec un air de franchise et de bonté, je n'éprouvais pas de grands scrupules ; pourtant je crois que ce qui me décida fut une dernière découverte philologique. Comme continuant à ajouter un nouvel anneau à la chaîne extérieure de propos sous laquelle je cachais mon désir intime, je parlais tout en ayant maintenant Albertine au coin de mon lit, d'une des filles de la petite bande, plus menue que les autres mais que je trouvais tout de même assez jolie. « Oui, me répondit Albertine, elle a l'air d'une petite mousmé. » De toute évidence quand j'avais connu Albertine le mot de « mousmé » lui était inconnu. Il est vraisemblable que si les choses eussent suivi leur cours normal, elle ne l'eût jamais appris et je n'y aurais vu pour ma part aucun inconvénient, car nul n'est plus horripilant. A l'entendre on se sent le même mal de dents que si on a mis un trop gros morceau de glace dans sa bouche. Mais chez Albertine, jolie comme elle était, même mousmé ne pouvait m'être déplaisant. En revanche, il me parut révélateur sinon d'une initiation extérieure, au moins d'une évolution interne. Malheureusement il était

l'heure où il eût fallu que je lui dise au revoir si je voulais qu'elle rentrât à temps pour son dîner et aussi que je me levasse assez tôt pour le mien. C'était Françoise qui le préparait, elle n'aimait pas qu'il attendît et devait déjà trouver contraire à un des articles de son code, qu'Albertine, en l'absence de mes parents, m'eût fait une visite aussi prolongée et qui allait tout mettre en retard. Mais devant « mousmé » ces raisons tombèrent et je me hâtai de dire :

— Imaginez-vous que je ne suis pas chatouilleux du tout, vous pourriez me chatouiller pendant une heure que je ne le sentirais même pas.

— Vraiment !

— Je vous assure.

Elle comprit sans doute que c'était l'expression maladroite d'un désir, car comme quelqu'un qui vous offre une recommandation que vous n'osiez pas solliciter mais dont vos paroles lui ont prouvé qu'elle pouvait vous être utile :

— Voulez-vous que j'essaye ? dit-elle avec l'humilité de la femme.

— Si vous voulez, mais alors ce serait plus commode que vous vous étendiez tout à fait sur mon lit.

— Comme cela ?

— Non, enfoncez-vous.

— Mais je ne suis pas trop lourde ?

Comme elle finissait cette phrase la porte s'ouvrit, et Françoise portant une lampe entra. Albertine n'eut que le temps de se rasseoir sur la chaise. Peut-être Françoise avait-elle choisi cet instant pour nous confondre, étant à écouter à la porte ou même à regarder par le trou de la serrure. Mais je n'avais pas besoin de faire une telle supposition, elle avait pu dédaigner de s'assurer par les yeux de ce que son instinct avait dû suffisamment flairer, car à force de vivre avec moi et mes parents, la crainte, la prudence, l'attention et la ruse avaient fini par lui donner de nous cette sorte de connaissance instinctive et presque

divinatoire qu'a de la mer le matelot, du chasseur le gibier, et de la maladie, sinon le médecin, du moins souvent le malade. Tout ce qu'elle arrivait à savoir aurait pu stupéfier à aussi bon droit que l'état avancé de certaines connaissances chez les anciens, vu les moyens presque nuls d'information qu'ils possédaient (les siens n'étaient pas plus nombreux). C'était quelques propos, formant à peine le vingtième de notre conversation à dîner, recueillis à la volée par le maître d'hôtel et inexactement transmis à l'office. Encore ses erreurs tenaient-elles plutôt, comme les fables auxquelles Platon croyait encore, à une fausse conception du monde et à des idées préconçues qu'à l'insuffisance des ressources matérielles. C'est ainsi que de nos jours encore les plus grandes découvertes dans les mœurs des insectes ont pu être faites par un savant qui ne disposait d'aucun laboratoire, de nul appareil. Mais si les gênes qui résultaient de sa position de domestique ne l'avaient pas empêchée d'acquérir une science indispensable à l'art qui en était le terme — et qui consistait à nous confondre en nous en communiquant les résultats — la contrainte avait fait plus ; là l'entrave ne s'était pas contentée de ne pas paralyser l'essor, elle y avait puissamment aidé. Sans doute Françoise ne négligeait aucun adjuvant, celui de la diction et de l'attitude par exemple. Comme (si en revanche elle ne croyait jamais ce que nous lui disions et que nous souhaitions qu'elle crût) elle admettait sans l'ombre d'un doute ce que toute personne de sa condition lui racontait de plus absurde et qui pouvait en même temps choquer nos idées, autant sa manière d'écouter nos assertions témoignait de son incrédulité, autant l'accent avec lequel elle rapportait le récit d'une cuisinière qui lui avait raconté qu'elle avait menacé ses maîtres et en avait obtenu en les traitant devant tout le monde de « fumier » mille faveurs, montrait que c'était pour elle parole d'évangile. Nous avions beau, malgré notre peu de sympathie originelle pour la dame du quatrième, hausser les épaules,

comme à une fable invraisemblable, à ce récit d'un si mauvais exemple, en le faisant la narratrice savait prendre le cassant, le tranchant de la plus indiscutable et plus exaspérante affirmation.

Mais surtout, comme les écrivains arrivent souvent à une puissance de concentration dont les eût dispensés le régime de la liberté politique ou de l'anarchie littéraire, quand ils sont ligotés par la tyrannie d'un monarque ou d'une poétique, par les sévérités des règles prosodiques ou d'une religion d'Etat, ainsi Françoise ne pouvant nous répondre d'une façon explicite, parlait comme Tirésias et eût écrit comme Tacite. Elle savait faire tenir tout ce qu'elle ne pouvait exprimer directement dans une phrase que nous ne pouvions incriminer sans nous accuser, dans moins qu'une phrase même, dans un silence, dans la manière dont elle plaçait un objet.

Ainsi, quand il m'arrivait de laisser, par mégarde, sur ma table, au milieu d'autres lettres, une certaine qu'il n'eût pas fallu qu'elle vît, par exemple parce qu'il y était parlé d'elle avec une malveillance qui en supposait une aussi grande à son égard chez le destinataire que chez l'expéditeur, le soir, si je rentrais inquiet, et allais droit à ma chambre, sur mes lettres rangées bien en ordre en une pile parfaite, le document compromettant frappait tout d'abord mes yeux comme il n'avait pas pu ne pas frapper ceux de Françoise, placée par elle tout en dessus, presque à part, en une évidence qui était un langage, avait son éloquence, et dès la porte me faisait tressaillir comme un cri. Elle excellait à régler ces mises en scène destinées à instruire si bien le spectateur, Françoise absente, qu'il savait déjà qu'elle savait tout, quand ensuite elle faisait son entrée. Elle avait pour faire parler ainsi un objet inanimé l'art à la fois génial et patient d'Irving et de Frédérick Lemaître. En ce moment tenant au-dessus d'Albertine et de moi la lampe allumée qui ne laissait dans l'ombre aucune des dépressions encore visibles que le corps de la jeune fille avait creusées dans le

couvre-pied, Françoise avait l'air de la « Justice éclairant le Crime ». La figure d'Albertine ne perdait pas à cet éclairage. Il découvrait sur les joues le même vernis ensoleillé qui m'avait charmé à Balbec. Ce visage d'Albertine dont l'ensemble avait quelquefois, dehors, une espèce de pâleur blême, montrait, au contraire, au fur et à mesure que la lampe les éclairait, des surfaces si brillamment, si uniformément colorées, si résistantes et si lisses, qu'on aurait pu les comparer aux carnations soutenues de certaines fleurs. Surpris pourtant par l'entrée inattendue de Françoise, je m'écriai :

— Comment déjà la lampe ? Mon Dieu que cette lumière est vive !

Mon but était sans doute par la seconde de ces phrases de dissimuler mon trouble, par la première d'excuser mon retard. Françoise répondit avec une ambiguïté cruelle :

— Faut-il que j'éteinde ?

— Teigne ? glissa à mon oreille Albertine, me laissant charmé par la vivacité familière, avec laquelle, me prenant à la fois pour maître et pour complice, elle insinua cette affirmation psychologique, dans le ton interrogatif d'une question grammaticale.

Quand Françoise fut sortie de la chambre et Albertine rassise sur mon lit :

— Savez-vous ce dont j'ai peur, lui dis-je, c'est que si nous continuons comme cela, je ne puisse pas m'empêcher de vous embrasser.

— Ce serait un beau malheur.

Je n'obéis pas tout de suite à cette invitation. Un autre l'eût même pu trouver superflue, car Albertine avait une prononciation si charnelle et si douce que rien qu'en vous parlant elle semblait vous embrasser. Une parole d'elle était une faveur, et sa conversation vous couvrait de baisers. Et pourtant elle m'était bien agréable, cette invitation. Elle me l'eût été même d'une autre jolie fille du même âge, mais qu'Albertine me fût maintenant si facile, cela me

causait plus que du plaisir, une confrontation d'images empreintes de beauté. Je me rappelais Albertine d'abord devant la plage, presque peinte sur le fond de la mer, n'ayant pas pour moi une existence plus réelle que ces visions de théâtre où on ne sait pas si on y a affaire à l'actrice qui est censée apparaître, à une figurante qui la double à ce moment-là, ou à une simple projection. Puis, la femme vraie s'était détachée du faisceau lumineux, elle était venue à moi, mais simplement pour que je pusse m'apercevoir qu'elle n'avait nullement dans le monde réel cette facilité amoureuse qu'on lui supposait dans le tableau magique. J'avais appris qu'il n'était pas possible de la toucher, de l'embrasser, qu'on pouvait seulement causer avec elle, que pour moi elle n'était pas une femme plus que des raisins de jade, décoration incomestible des tables d'autrefois, ne sont des raisins. Et voici que dans un troisième plan elle m'apparaissait, réelle comme dans la seconde connaissance que j'avais eue d'elle, mais facile comme dans la première ; facile et d'autant plus délicieusement que j'avais cru longtemps qu'elle ne l'était pas. Mon surplus de science sur la vie (sur la vie moins unie, moins simple que je ne l'avais cru d'abord) aboutissait provisoirement à l'agnosticisme. Que peut-on affirmer, puisque ce qu'on avait cru probable d'abord s'est montré faux ensuite, et se trouve en troisième lieu être vrai. Et hélas, je n'étais pas au bout de mes découvertes avec Albertine. En tout cas, même s'il n'y avait pas eu l'attrait romanesque de cet enseignement d'une plus grande richesse de plans découverts l'un après l'autre par la vie, cet attrait inverse de celui que Saint-Loup trouvait à Balbec à retrouver parmi les masques que l'existence avait superposés dans une calme figure des traits qu'il avait jadis tenus sous ses lèvres, savoir qu'embrasser les joues d'Albertine était une chose possible, c'était un plaisir peut-être plus grand encore que celui de les embrasser. Quelle différence entre posséder une femme sur laquelle notre corps seul s'applique parce

qu'elle n'est qu'un morceau de chair, ou posséder la jeune fille qu'on apercevait sur la plage avec ses amies, certains jours, sans même savoir pourquoi ces jours-là plutôt que tels autres, ce qui faisait qu'on tremblait de ne pas la revoir. La vie vous avait complaisamment révélé tout au long le roman de cette petite fille, vous avait prêté pour la voir un instrument d'optique, puis un autre, et ajouté au désir charnel un accompagnement qui le centuple et le diversifie de ces désirs plus spirituels et moins assouvissables qui ne sortent pas de leur torpeur et le laissent aller seul quand il ne prétend qu'à la saisie d'un morceau de chair, mais qui pour la possession de toute une région de souvenirs d'où ils se sentaient nostalgiquement exilés, s'élèvent en tempête à côté de lui, le grossissent, ne peuvent le suivre jusqu'à l'accomplissement, jusqu'à l'assimilation, impossible sous la forme où elle est souhaitée, d'une réalité immatérielle, mais attendent ce désir à mi-chemin, et au moment du souvenir, du retour, lui font à nouveau escorte ; baiser au lieu des joues de la première venue, si fraîches soient-elles mais anonymes, sans secret, sans prestige, celles auxquelles j'avais si longtemps rêvé, serait connaître le goût, la saveur, d'une couleur bien souvent regardée. On a vu une femme, simple image dans le décor de la vie, comme Albertine, profilée sur la mer, et puis cette image on peut la détacher, la mettre près de soi, et voir peu à peu son volume, ses couleurs, comme si on l'avait fait passer derrière les verres d'un stéréoscope. C'est pour cela que les femmes un peu difficiles, qu'on ne possède pas tout de suite, dont on ne sait même pas tout de suite qu'on pourra jamais les posséder, sont les seules intéressantes. Car les connaître, les approcher, les conquérir, c'est faire varier de forme, de grandeur, de relief l'image humaine, c'est une leçon de relativisme dans l'appréciation d'une femme, belle à réapercevoir quand elle a repris sa minceur de silhouette dans le décor de la vie. Les femmes qu'on connaît d'abord chez l'entremetteuse n'intéressent pas parce qu'elles restent invariables.

D'autre part Albertine tenait, liées autour d'elle, toutes les impressions d'une série maritime qui m'était particulièrement chère. Il me semble que j'aurais pu sur les deux joues de la jeune fille, embrasser toute la plage de Balbec.

— Si vraiment vous permettez que je vous embrasse, j'aimerais mieux remettre cela à plus tard et bien choisir mon moment. Seulement il ne faudrait pas que vous oubliez alors que vous m'avez permis. Il me faut un « bon pour un baiser ».

— Faut-il que je le signe ?

— Mais si je le prenais tout de suite, en aurai-je un tout de même plus tard ?

— Vous m'amusez avec vos bons, je vous en referai de temps en temps.

— Dites-moi encore un mot, vous savez à Balbec quand je ne vous connaissais pas encore, vous aviez souvent un regard dur, rusé, vous ne pouvez pas me dire à quoi vous pensiez à ces moments-là ?

— Ah ! je n'ai aucun souvenir.

— Tenez, pour vous aider, un jour votre amie Gisèle a sauté à pieds joints par-dessus la chaise où était assis un vieux monsieur. Tâchez de vous rappeler ce que vous avez pensé à ce moment-là.

— Gisèle était celle que nous fréquentions le moins, elle était de la bande si vous voulez, mais pas tout à fait. J'ai dû penser qu'elle était bien mal élevée et commune.

— Ah ! c'est tout ?

J'aurais bien voulu, avant de l'embrasser, pouvoir la remplir à nouveau du mystère qu'elle avait pour moi sur la plage, avant que je la connusse, retrouver en elle le pays où elle avait vécu auparavant ; à sa place du moins, si je ne le connaissais pas, je pouvais insinuer tous les souvenirs de notre vie à Balbec, le bruit du flot déferlant sous ma fenêtre, les cris des enfants. Mais en laissant mon regard glisser sur le beau globe rose de ses joues, dont les surfaces doucement incurvées venaient mourir aux pieds des pre-

miers plissements de ses beaux cheveux noirs qui couraient en chaînes mouvementées, soulevaient leurs contreforts escarpés et modelaient les ondulations de leurs vallées, je dus me dire : « Enfin, n'y ayant pas réussi à Balbec je vais savoir le goût de la rose inconnue que sont les joues d'Albertine. Et puisque les cercles que nous pouvons faire traverser aux choses et aux êtres, pendant le cours de notre existence ne sont pas bien nombreux, peut-être pourrai-je considérer la mienne comme en quelque manière accomplie quand ayant fait sortir de son cadre lointain le visage fleuri que j'avais choisi entre tous, je l'aurai amené dans ce plan nouveau où j'aurai enfin de lui la connaissance par les lèvres. » Je me disais cela parce que je croyais qu'il est une connaissance par les lèvres ; je me disais que j'allais connaître le goût de cette rose charnelle parce que je n'avais pas songé que l'homme, créature, évidemment moins rudimentaire que l'oursin ou même la baleine, manque cependant encore d'un certain nombre d'organes essentiels et notamment n'en possède aucun qui serve au baiser. A cet organe absent il supplée par les lèvres, et par là arrive-t-il peut-être à un résultat un peu plus satisfaisant que s'il était réduit à caresser la bien-aimée avec une défense de corne. Mais les lèvres faites pour amener au palais la saveur de ce qui les tente, doivent se contenter, sans comprendre leur erreur et sans avouer leur déception, de vaguer à la surface et de se heurter à la clôture de la joue impénétrable et désirée. D'ailleurs à ce moment-là, au contact même de la chair, les lèvres, même dans l'hypothèse où elles deviendraient plus expertes et mieux douées, ne pourraient sans doute pas goûter davantage la saveur que la nature les empêche actuellement de saisir, car dans cette zone désolée où elles ne peuvent trouver leur nourriture, elles sont seules, le regard, puis l'odorat les ont abandonnées depuis longtemps. D'abord au fur et à mesure que ma bouche commença à s'approcher des joues que mes regards lui avaient proposé d'embrasser, ceux-ci se déplaçant virent

des joues nouvelles : le cou aperçu de plus près et comme à la loupe, montra, dans ses gros grains, une robustesse qui modifia le caractère de la figure.

Les dernières applications de la photographie — qui couchent aux pieds d'une cathédrale toutes les maisons qui nous parûmes si souvent, de près, presque aussi hautes que les tours, font successivement manœuvrer comme un régiment, par files, en ordre dispersé, en masses serrées, les mêmes monuments, rapprochent l'une contre l'autre les deux colonnes de la Piazzetta tout à l'heure si distantes, éloignent la proche Salute et dans un fond pâle et dégradé réussissent à faire tenir un horizon immense sous l'arche d'un pont, dans l'embrasure d'une fenêtre, entre les feuilles d'un arbre situé au premier plan et d'un ton plus vigoureux, donnent successivement pour cadre à une même église les arcades de toutes les autres, — je ne vois que cela qui puisse autant que le baiser faire surgir de ce que nous croyions une chose à aspect défini, les cent autres choses qu'elle est tout aussi bien puisque chacune est relative à une perspective non moins légitime. Bref, de même qu'à Balbec, Albertine m'avait souvent paru différente, maintenant, comme si en accélérant prodigieusement la rapidité des changements de perspective et des changements de coloration que nous offre une personne dans nos diverses rencontres avec elle, j'avais voulu les faire tenir toutes en quelques secondes pour recréer expérimentalement le phénomène qui diversifie l'individualité d'un être et tirer les unes des autres comme d'un étui toutes les possibilités qu'il enferme, dans ce court trajet de mes lèvres vers sa joue, c'est dix Albertines que je vis ; cette seule jeune fille étant comme une déesse à plusieurs têtes sortant les unes des autres ; celle que j'avais vue en dernier, si je tentais de m'approcher d'elle, faisait place à une autre. Du moins tant que je ne l'avais pas touchée, cette tête je la voyais, un léger parfum venait d'elle jusqu'à moi. Mais hélas ! — car pour le baiser, nos narines et nos yeux son

aussi mal placés que nos lèvres mal faites — tout d'un coup, mes yeux cessèrent de voir, à son tour mon nez s'écrasant ne perçut plus aucune odeur, et sans connaître pour cela davantage le goût du rose désiré, j'appris, à ces détestables signes, qu'enfin j'étais en train d'embrasser la joue d'Albertine.

Etait-ce parce que nous jouions la scène inverse de celle de Balbec, que j'étais, moi, couché et elle levée, capable d'esquiver une attaque brutale et de diriger le plaisir à sa guise, qu'elle me laissa prendre avec tant de facilité maintenant ce qu'elle avait refusé jadis avec une mine si sévère. (Sans doute, de cette mine d'autrefois, l'expression voluptueuse que prenait aujourd'hui son visage à l'approche de mes lèvres ne différait que par une déviation de lignes infinitésimale, mais dans lesquelles peut tenir toute la distance qu'il y a entre le geste d'un homme qui achève un blessé et d'un qui le secourt, entre un portrait sublime ou affreux). Sans savoir si j'avais à faire honneur et savoir gré de son changement d'attitude à quelque bienfaiteur involontaire qui, un de ces mois derniers, à Paris ou à Balbec, avait travaillé pour moi, je pensai que la façon dont nous étions placés était la principale cause de ce changement. C'en fut pourtant une autre que me fournit Albertine; exactement celle-ci : « Ah ! c'est qu'à ce moment-là, à Balbec, je ne vous connaissais pas, je pouvais croire que vous aviez de mauvaises intentions. » Cette raison me laissa perplexe. Albertine me la donna sans doute sincèrement. Une femme a tant de peine à reconnaître dans les mouvements de ses membres, dans les sensations éprouvées par son corps, au cours d'un tête-à-tête avec un camarade, la faute inconnue où elle tremblait qu'un étranger préméditât de la faire tomber.

En tout cas, quelles que fussent les modifications survenues depuis quelque temps dans sa vie (et qui eussent peut-être expliqué qu'elle eût accordé aisément à mon désir momentané et purement physique, ce qu'à Balbec elle avait

avec horreur refusé à mon amour), une bien plus étonnante se produisit en Albertine, ce soir-là même, aussitôt que ses caresses eurent amené chez moi la satisfaction dont elle dut bien s'apercevoir et dont j'avais même craint qu'elle ne lui causât le petit mouvement de répulsion et de pudeur offensée que Gilberte avait eu à un moment semblable, derrière le massif de lauriers, aux Champs-Elysées.

Ce fut tout le contraire. Déjà au moment où je l'avais couchée sur mon lit et où j'avais commencé à la caresser, Albertine avait pris un air que je ne lui connaissais pas de bonne volonté docile, de simplicité presque puérile. Effaçant d'elle toute préoccupation, toute prétention habituelles, le moment qui précède le plaisir, pareil en cela à celui qui suit la mort, avait rendu à ses traits rajeunis comme l'innocence du premier âge. Et sans doute tout être dont le talent est soudain mis en jeu, devient modeste, appliqué et charmant ; surtout si par ce talent il sait nous donner un grand plaisir, il en est lui-même heureux, veut nous le donner bien complet. Mais dans cette expression nouvelle du visage d'Albertine il y avait plus que du désintéressement et de la conscience, de la générosité professionnelles, une sorte de dévouement conventionnel et subit ; et c'est plus loin qu'à sa propre enfance, mais à la jeunesse de sa race qu'elle était revenue. Bien différente de moi qui n'avais rien souhaité de plus qu'un apaisement physique, enfin obtenu, Albertine semblait trouver qu'il y eût eu de sa part quelque grossièreté à croire que ce plaisir matériel allât sans un sentiment moral et terminât quelque chose. Elle si pressée tout à l'heure, maintenant sans doute et parce qu'elle trouvait que les baisers impliquent l'amour et que l'amour l'emporte sur tout autre devoir, disait, quand je lui rappelai son dîner :

— Mais ça ne fait rien du tout, voyons, j'ai tout mon temps.

Elle semblait gênée de se lever tout de suite après ce qu'elle venait de faire, gênée par bienséance, comme Fran-

çoise quand elle croyait, sans avoir soif, devoir accepter avec une gaieté décente, le verre de vin que Jupien lui offrait, n'aurait pas osé partir aussitôt la dernière gorgée bue, quelque devoir impérieux qui l'eût rappelée. Albertine — et c'était peut-être avec une autre que l'on verra plus tard, une des raisons qui m'avait à mon insu fait la désirer — était une des incarnations de la petite paysanne française dont le modèle est en pierre à Saint-André-des-Champs. De Françoise qui devait pourtant bientôt devenir sa mortelle ennemie, je reconnus en elle la courtoisie envers l'hôte et l'étranger, la décence, le respect de la couche.

Françoise, après la mort de ma tante, ne croyait pouvoir parler que sur un ton apitoyé, et dans les mois qui précédèrent le mariage de sa fille eût trouvé choquant, quand celle-ci se promenait avec son fiancé, qu'elle ne le tînt pas par le bras. Albertine immobilisée auprès de moi, me disait :

— Vous avez de jolis cheveux, vous avez de beaux yeux, vous êtes gentil.

Comme lui ayant fait remarquer qu'il était tard, j'ajoutais : « Vous ne me croyez pas ? » elle me répondit ce qui était peut-être vrai mais seulement depuis deux minutes et pour quelques heures :

— Je vous crois toujours.

Elle me parla de moi, de ma famille, de mon milieu social. Elle me dit : « Oh ! je sais que vos parents connaissent des gens très bien. Vous êtes ami de Robert Forestier et de Suzanne Delage. » A la première minute, ces noms ne me dirent absolument rien. Mais tout d'un coup, je me rappelai que j'avais en effet joué aux Champs-Elysées avec Robert Forestier que je n'avais jamais revu. Quant à Suzanne Delage, c'était la petite nièce de Mme Blandais et j'avais dû une fois aller à une leçon de danse et même tenir un petit rôle dans une comédie de salon, chez ses parents. Mais la peur d'avoir le fou rire, et des saignements de nez m'avaient empêché, de sorte que je ne l'avais jamais vue.

J'avais tout au plus cru comprendre autrefois que l'institutrice à plumet des Swann avait été chez ses parents, mais peut-être n'était-ce qu'une sœur de cette institutrice ou une amie. Je protestai à Albertine que Robert Forestier et Suzanne Delage tenaient peu de place dans ma vie. « C'est possible, vos mères sont liées, cela permet de vous situer. Je croise souvent Suzanne Delage avenue de Messine, elle a du chic. » Nos mères ne se connaissaient que dans l'imagination de Mme Bontemps qui, ayant su que j'avais joué jadis avec Robert Forestier auquel, paraît-il, je récitais des vers, en avait conclu que nous étions unis par des relations de famille. Elle ne laissait jamais, m'a-t-on dit, passer le nom de maman sans dire : « Ah ! oui, c'est le milieu des Delage, des Forestier, etc. », donnant à mes parents un bon point qu'ils ne méritaient pas.

Spontanément, par un devoir de confidences que le rapprochement des corps crée, au début du moins, avant qu'il n'engendre la duplicité spéciale et le secret envers le même être, Albertine me raconta sur sa famille et un oncle d'Andrée une histoire dont elle avait, à Balbec, refusé de me dire un seul mot, mais elle ne pensait pas qu'elle dût paraître avoir encore des secrets à mon égard. Maintenant sa meilleure amie lui eût raconté quelque chose contre moi qu'elle se fût fait un devoir de me le rapporter. J'insistai pour qu'elle rentrât, elle finit par partir, mais si confuse pour moi de ma grossièreté, qu'elle riait presque pour m'excuser, comme une maîtresse de maison chez qui on va en veston, qui vous accepte ainsi mais à qui cela n'est pas indifférent.

— Vous riez ? lui dis-je.

— Je ne ris pas, je vous souris, me répondit-elle tendrement. Quand est-ce que je vous revois ? ajouta-t-elle comme n'admettant pas que ce que nous venions de faire, puisque c'en est d'habitude le couronnement, ne fût pas au moins le prélude d'une amitié grande, d'une amitié préexistante et que nous nous devions de découvrir, de confesser

et qui seule pouvait expliquer ce à quoi nous nous étions livrés.

— Puisque vous m'y autorisez, quand je serai libre, je vous ferai chercher.

Je n'osai lui dire que je voulais tout subordonner à la possibilité de voir Mme de Stermaria. — Hélas ! ce sera à l'improviste, je ne sais jamais d'avance, lui dis-je. Serait-ce possible que je vous fisse chercher le soir quand je serai libre ?

— Ce sera très possible bientôt, car j'aurai une entrée indépendante de celle de ma tante. Mais en ce moment c'est impraticable. En tout cas je viendrai à tout hasard demain ou après-demain dans l'après-midi. Vous ne me recevrez que si vous le pouvez.

Arrivée à la porte, étonnée que je ne l'eusse pas devancée, elle me tendit sa joue, trouvant qu'il n'était nul besoin d'un grossier désir physique pour que maintenant nous nous embrassions. Comme les courtes relations que nous avions eues tout à l'heure ensemble étaient de celles auxquelles conduisent parfois une intimité absolue et un choix du cœur, Albertine avait cru devoir improviser et ajouter momentanément aux baisers que nous avions échangés sur mon lit, le sentiment dont ils eussent été le signe pour un chevalier et sa dame tels que pouvait les concevoir un jongleur gothique.

MARCEL PROUST

DIONE

POÈME

A M. M. MOSZKOWSKI.

Art et guides, tout est dans les Champs-Elysées.
(La Fontaine.)

Cessez de ce bijou l'aspect et l'examen,
Dione ; levez-vous et, me prenant la main,
Ordonnez de la Nymphe et du sylvestre arcane :
C'est l'heure, qu'il vous faut, du bout de votre canne,
Evoquer par un charme inouï dès antan
L'Automne, qui sommeille et Votre Grâce attend.
Bientôt se gonflera la brutale folie
De l'esclave troupeau des grottes d'Eolie,
Dont la grave tristesse et le soupir nimbé
Obsèdent sombrement la splendide Phébé.
Mais ils gisent là-bas enchaînés dans leur gêne ;
Seul caresse Zéphyr la Naïade prochaine,
Qui se rit du reflet balancé d'un fanal
Sur l'étincellement du lumineux canal.
Il enveloppera de son haleine étrange,
Où s'emmêlent la rose et le lys et l'orange,
La gondole, qu'un Songe arme pour votre jeu :
Jupiter le voulut, qui par ce col neigeux,
De la suprême essence et la preuve et le signe,
En recourbe la proue à la guise d'un cygne.

Seyez-vous sous le toit du soyeux baldaquin.
Votre agile galant pousse le flot turquin,
Que borde l'amarante avec l'héliotrope.
Passez l'anneau de Lède et la bague d'Europe ;
Elles contempleront, d'un long regard glacé,
Leur astre fabuleux par le vôtre effacé
Et ce redoublement de faveur non-pareille,
Dont la jalouse Echo leur offense l'oreille.
L'image, évanouie aux bras de la forêt,
Lentement s'évapore et soudain disparaît.
Et voici, bondissant du tertre ou de la roche,
Que ce peuple léger s'élance à votre approche,
Faons, hères et daguets, les biches et leurs cerfs.
Mille oiseaux pèlerins ont traversé les airs,
Egaux pour le plumage à ceux des Grandes Indes.
Les rangs, couleur d'aurore, en deux flèches se scindent :
Chacune joint sa rive ; et les deux à la fois
Semblent par le concert varié de leurs voix
De mille ruisselets la seule mélodie.
La rame, outrepassé le pont de Palladie,
Affligera le calme éclatant du bassin.
Mais quel est ce sanglot qui trouble votre sein ?
Que baissez-vous les yeux vers la nappe tranquille
Où se baigne le corps tremblant de la presqu'île ?
Ministres ingénus de quelque divin gré,
Nous allons abolir sur le glauque degré
De l'asile du Rêve et de la Solitude
Le désert des amants et leur désuétude.

Accouplant le porphyre et le sombre portor,
La ronde des colonnes
Hausse l'étroit cerceau d'une corniche d'or,
Que douze urnes jalonnent.

Du quadrille des paons l'ouvrage oriental,
Que le rejet flagelle,
Aspergé d'un débris bruissant de cristal,
Perche sur la margelle.

Si j'accorde mon luth aux cadences des eaux,
Les bras en forme d'anse,
Tressez autour des fûts, glissant sous les arceaux,
Le cordon d'une danse.

Doucement adulez l'ibis et le flamant,
Dont le bec de corail pique le pavement ;
Ensuite descendons au parterre : Hortésie
Est le nouvel objet de notre fantaisie.
Des confins de sa gloire elle vole vers nous ;
Sitôt qu'elle vous voit, elle tombe à genoux
Et, chassant de la manche une furtive abeille,
Découvre le présent de sa riche corbeille.
Cet ovale, au secret du vert paravent d'if,
De la houleuse mer étale le motif :
La Sirène de bronze élève, souple et grasse,
De l'onde, mollement que du gauche elle brasse,
Sa droite vers Neptune ; et le chœur des dauphins
Exhale, résolue en de brillants parfums,
Qui cloisonnent le ciel d'un voile de rosée,
Une adoration sans cesse refusée.
Le rideau de buissons, de houx et de fusains,
Borne à la majesté des bocages voisins,
De termes anciens s'aligne et se décore.
Pierres profondément, qui sont femmes encore,
C'est Jacinthe avec Menthe et Dryope et Daphné,
Dont pantèle à jamais le torse enraciné.
Narcisse, les yeux clos, en soi-même se mire.
L'anémone Adonis s'effeuille auprès de Myrrhe.
Si le faible Cyprès, hors de l'escabellon,
Offre sa chevelure aux désirs d'Apollon,

Inconsolable alors et plus las de l'arène,
Celui-ci des chevaux abandonne la rène ;
Il se repent du jour, il gémit, il se plaint.
Le char vague et déjà s'en va sur son déclin.
Hébé verse à Phébus sa liqueur : du calice
Il se détourne, en proie à son morne délice ;
Il le sauve un moment sur l'abîme penché,
Puis le laisse. Et le flot magnifique, épanché
D'une incertaine main par-dessus le balustre,
Colore un firmament dont pâlissait le lustre.
La mourante clarté de ce rose glacis
S'égare vers les eaux, et sa fuite transit
Les chênes, dont la cime est d'azur embrumée.
Une étoile scintille au fond de la ramée,
De la tardive Nuit le premier diamant.
C'est en vain, que rebelle à votre sentiment,
Trop sûre de mon cœur, ô superbe ennemie !
Vous éludez ma flamme et faites l'endormie.
Pour captiver Dione et la mettre en émoi,
Quelle âme inspire alors, qui triomphe avec moi,
Du prestige des fleurs la douce violence,
La charmille enchantée et l'Ombre et le Silence ?

GASPARD-MICHEL

LA PESTE

Quand nous arrivâmes devant la Vera-Cruz, avec le pavillon hollandais à notre corne, dans l'espoir de traiter avec les Espagnols sans crainte d'être dénoncés, nous vîmes que tous les bâtiments en rade portaient le pavillon jaune, ce qui indiquait que la mort sournoise dominait la ville de son grand souffle fétide et mystérieux.

George Merry, Anselmo Pitti et Pierre Mouton-Noir furent d'avis de virer pour fuir vent arrière devant la peste vorace, mais il advint que plusieurs autres, dont Mac Graw, désirèrent au contraire descendre à terre arguant que les affaires seraient faciles au milieu de la désolation générale et qu'ils se faisaient fort, connaissant un apothicaire qui « fourguait » à l'occasion, d'éviter la quarantaine et les alguazils orgueilleux et maigres.

Mac Graw demandait huit jours pour traiter nos affaires et les siennes. George Merry hésitant se laissa convaincre et l'*Etoile Matutine* chercha un mouillage sur la côte non loin du havre pavoisé de jaune, vers S[t] Jean d'Ulhua.

A la nuit, nous détachâmes le canot et nous embarquâmes : Mac Graw, Pew et moi-même.

Le ciel sombre favorisa notre entrée dans la ville catholique que Mac Graw connaissait pour en avoir parcouru les moindres ruelles. Sans bruit, nous accostâmes au pied même d'une grande bâtisse d'aspect mélancolique qui devait servir de lazaret. Nous éprouvâmes de grandes difficultés à sortir notre canot et à le dissimuler sous un tas de décombres. Cette opération nous prit une heure. Nous la

conduisîmes à bien et dès lors, nos mains lavées dans l'eau salée, nous nous dirigeâmes presque à tâtons à travers les rues de l'opulente cité. Le petit jour nous surprit errants, ayant eu le bonheur d'éviter le guet et les sbires de la Sainte Inquisition qui pullulent en cette cité, tels les corbeaux dans un champ fraîchement ensemencé.

Avec la lumière du jour, nous retrouvâmes notre route et Mac Graw souleva bientôt le heurtoir de cuivre d'une maison construite à l'espagnole, soigneusement close, fraîche et poreuse comme une jarre à contenir de l'eau douce.

Un guichet percé dans la porte s'ouvrit à notre appel et une voix, à la vérité peu aimable, nous accueillit en ces termes : « Que voulez-vous ! Est-ce une hôtellerie ici, pour que tous les chiens de la création viennent y demander asile !

— C'est parfait, fit Mac Graw... N'en dis pas plus... je te reconnais, « Red Fish ». Tu n'as pas changé, vieux drôle... Ouvre l'huis de ton accueillante demeure. C'est Mac Graw et des amis et, par Jupiter, ce n'est pas encore la peste qui me présentera au diable que j'estime autant que ta Seigneurie. »

Pendant ce discours dont nous approuvions les termes, la porte s'était ouverte et la figure de Poisson-Rouge éclairée par un falot se montra pour affirmer combien le propriétaire de ce nom en était digne.

Le visage de Red Fisch était orné de deux yeux rouges ; le nez petit et mince surplombait une bouche sans lèvres ; le menton fuyant se confondait avec la ligne du cou, ce qui lui donnait — si l'on tient compte de son crâne chauve et pointu — l'apparence d'une tête de merluche. La couleur de son teint était d'un beau rouge brun autant que nous pûmes en juger grâce à la lumière de la lanterne et aux premières lueurs d'une aurore livide.

— Entrez et fermez la porte », fit Poisson-Rouge.

Nous le suivîmes. Il nous fit traverser une cour entourée de quatre corps de bâtiments et d'une galerie circulaire en

bois sculpté. Nous montâmes un escalier de pierre et Poisson-Rouge s'effaçant souffla sa lanterne et nous laissa passer. Mac Graw le premier, nous pénétrâmes alors dans une vaste chambre décorée d'une manière étrange qui sentait l'enfer de très loin.

— Ceci, souffla Mac Graw, me paraît une chapelle construite pour les dévotions de Black-Teach. » Il s'assit sur un escabeau et nous l'imitâmes, cherchant une place afin de poser nos pieds au milieu des pots de couleur et des pinceaux trempés dans des vases ébréchés.

— Tu n'es plus apothicaire ? interrogea Mac Graw.

— Non, répondit Poisson-Rouge avec brusquerie, aujourd'hui, je fais de la peinture. Pourquoi êtes-vous venus tous trois ? »

Il s'approcha de moi, au point de me souffler dans la figure ; sa main sèche prit mon poignet, un doigt fit pression sur l'artère.

— Prenez garde », fit-il.

Puis se tournant vers Mac Graw, il dit, avec de la colère dans la voix : « Etes-vous sûr de ne pas l'avoir ? Montrez la langue... Et vos yeux... comme ils sont rouges ! »

— « Tu devrais nous donner à boire, » répondit Mac Graw.

Poisson-Rouge descendit en grommelant des paroles confuses. Nous l'entendîmes remuer un trousseau de clefs dans la cour.

Alors sans échanger une parole nous regardâmes autour de nous : Le plancher de la pièce était jonché de débris de toile, de pots de couleur et de pinceaux usés ; dans un coin, s'alignaient d'étranges pains de sucre en carton, dont certains, à moitié décorés, présentaient un aspect à la fois grotesque et repoussant ; sur les murs étaient accrochés des croix couvertes d'inscriptions latines, des scapulaires immenses barrés de croix de Saint-André et d'autres portant des diables ailés brandissant des tridents, soufflant des flammes.

Nous regardions ces décors, pour le moins incompréhensibles et dont la pauvreté des étoffes qu'ils ornaient ne pouvait qu'évoquer un divertissement de masques vulgaires, quand Poisson-Rouge rentra avec deux bouteilles qu'il posa sur une table à côté d'un morceau de chandelle, quelques croûtes de pain et des peaux d'oranges desséchées.

— Buvez, dit-il. Peut-être avez-vous la fièvre ? »

Nous remplîmes nos verres et celui de Poisson-Rouge et nous bûmes à sa santé. C'est alors que nous entendîmes dans la rue une rumeur gémissante et grave, le piétinement des chevaux et le bourdonnement majestueux d'une foule en prières. Nous nous élançâmes vers les fenêtres protégées par des jalousies pour apercevoir une mascarade religieuse dont l'aspect nous laissa étonnés. Entre deux files de soldats vêtus d'habits mal ajustés et portant le fusil avec nonchalance, marchaient des hommes et des femmes habillés de chasubles peintes à la manière de celles que nous avions aperçues sur les murs de la chambre. Ils étaient coiffés de bonnets grotesques, ce qui nous expliqua également l'utilité de ces pains de sucre dont l'aspect nous avait paru si repoussant à notre arrivée. Derrière ces pénitents de carnaval suivaient des esclaves métis soutenant sur leurs épaules des caisses de bois en forme de petits cercueils. Les prêtres chantaient dans cette confusion et des filles portant chasuble et bonnet de carton enluminé, blêmes de terreur, interrogeaient du regard, avec des yeux immenses, la foule des hommes barbus. Leurs mâchoires tremblaient. Parfois elles fléchissaient sur les genoux, alors un confesseur tenant un crucifix les relevait avec une bienveillance peu discrète.

— C'est l'Inquisition, fit Mac Graw, et quelques juives que l'on mène au bûcher. Le pavillon hollandais nous protège !

— Ils ont apporté la peste ici, répondit Poisson-Rouge. J'ai peint l'ange de la peste sur leurs bonnets que l'on

appelle des carrochas et sur leurs samarras, car je suis le peintre breveté de la Sainte Inquisition. Ces sorcières m'ont valu mes plus belles-œuvres, toutes de sensibilité. »

Il ajouta à voix posée, comme la procession oscillait en reprenant sa marche : « Je peins les croix, les carrochas et les samarras dont le fond est gris. Voyez, le portrait de l'hérétique ou du sorcier est traité avec naturel et vivacité. Je peins d'après nature, dans la geôle même où ces infâmes fatiguent le ciel de leurs cris. Je vous recommande cette jeune femme ou fille, peu m'importe, la troisième, après la file des hommes. Vous y êtes ? J'ai peint son portrait sur les deux faces de la samarra, car cette fille porte ce vêtement artistique, pour avoir nié devant le saint tribunal, bien qu'elle fût convaincue d'avoir introduit dans notre ville l'odieuse et la mélancolique peste dont ceux qu'elle choisit perdent, dit-on, les sentiments de l'esprit.

« La nuit, confia le peintre patibulaire, il me semble que toute ma peau tendue converge vers un énorme bubon qui éclate avec un bruit de tonnerre. La peste va dominer le monde et les volcans ne sont que des bubons peut-être libérateurs, si j'en crois mes songes.

— Et le commerce ? interrogea Mac Graw.

— Ah que le diable ici peint te f.... glapit Poisson-Rouge. Ce beau merle vient nous parler de commerce, quand toute la ville tremble comme une fillette tendant sa main à une diseuse de bonne aventure.

« Regardez, s'exaltait l'homme que Mac Graw avait connu, regardez mes portraits et les principes décoratifs des supplices divers, selon l'âme du patient, ses goûts, ce qu'il fut, ce qu'il deviendra et surtout ce qu'il regrette, car toute la subtilité de mon art consiste à matérialiser le regret de la vie avec des images dont toutes ne sont pas symboliques. »

L'artiste se prit la tête entre ses mains et gémit : Mes chefs-d'œuvre, mes pauvres chefs-d'œuvre seront encore

les victimes de l'autodafé ! Ah les imbéciles qui peignent des croix rouges sur les vulgaires sanbenitos sont moins à plaindre que moi ! Je suis le plus grand supplicié de la Sainte-Inquisition.

— Quand cette damnée mascarade aura traversé la place, murmura Mac Graw, nous laisserons le peintre à son art. Puis, si Dieu le permet, nous rejoindrons George Merry, et nous fuirons cette terre où la fièvre, comme une divinité païenne, se baigne dans toutes les fontaines.

— Cette ville a l'air d'une énorme pièce de monnaie en cuivre surchauffée, ajouta Pew. » Il fit claquer sa langue, car autour de nous l'air sentait le cuivre chaud avec, par intervalles, par bouffées, l'odeur de la fumée de bois et de la chair grillée.

— Vous divaguez, fit Poisson-Rouge interrompant le cours de ses songes... vous divaguez, je crois et vous tremblez... D'où venez-vous donc... avec cette langue épaisse, ces yeux ourlés d'écarlate et cette exaltation des moindres sentiments devant les spectacles de la nature ?

— Allons, calme-toi, Poisson-Rouge. Souviens-toi du vieux temps à Londres, quand tu buvais du punch à l'urine, avec les « veuves allemandes » de la mère Knox, à Covent-Garden. Laisse un peu ces mômeries...

— Mômeries ! gentlemen, seigneurs ! Il ouvre la bouche pour blasphémer. Il... »

Poisson-Rouge suffoqué porta les mains à son col gonflé comme un cou de serpent. Puis il s'apaisa, frotta ses paumes l'une contre l'autre et, timidement, s'approcha de la porte.

— Gentlemen, dit le renégat, je place mes trésors sous votre protection. » Il montra les carrochas et les sanbenitos. « Je vais, de ce pas, quérir les éléments d'un festin digne de vos Seigneuries et du vieux camarade, bien qu'à la vérité je n'entende pas très clairement ses propos sur notre ancien matelotage. Je reviens. »

Il fit un pas dans la direction de la porte... un seul pas...

mais, je le jure, nous vîmes tous, à la manière dont Mac Graw nous regarda, qu'il fallait agir sans plus attendre. Mac Graw, d'ailleurs, bondit le premier sur Poisson-Rouge qui ne put soutenir le choc et tomba sur ses deux genoux. « Han ! » fit-il.

Et Mac Graw l'étrangla de ses deux mains puissantes cependant que nous maîtrisions, renversé en arrière, le peintre de sanbenitos. Ses yeux tournèrent lentement, sa langue pointa hors de sa bouche, et sa figure violacée devint un masque semblable à ses peintures. Mac Graw, pour reprendre ses forces, desserrait ses doigts ; un peu de vie semblait alors ranimer le hideux patient. Notre camarade resserra trois fois son étreinte et nous sentîmes que l'homme venait de mourir entre nos mains.

— Il voulait nous dénoncer, pour ce que j'ai dit des moines », soupira Mac Graw.

Nous laissâmes le cadavre tordu sur le plancher et derrière les jalousies, nous inspectâmes la place vide, chaude, sans air. Un dément courait en rasant les murs pour chercher un peu d'ombre. Il levait les bras au ciel. Essoufflé il s'assit près d'une fontaine tarie et se roula sur le sol en égratignant la terre comme une bête blessée.

— Le moment serait peut-être venu de partir », dis-je. Mac Graw et Pitti approuvèrent de la tête ; mais ce départ précipité ressemblant trop à une fuite, nous cherchâmes autour de nous une compensation à ce parti.

Nous prîmes Poisson-Rouge et tel qu'il était avec sa face torturée nous l'habillâmes d'un scapulaire gris où des démons inachevés hurlaient devant des flammes en forme de langues ; nous coiffâmes le peintre d'un bonnet de carton, et ce fut le coup de pinceau final terminant l'effroyable personnage que nous venions de créer, nous aussi, en artistes. Quand il fut paré, nous le descendîmes dans la cour et le pendîmes devant la porte, les pieds reposant sur les dalles de l'entrée.

— Nous ne pourrons pas encore sortir, fit Pew, il fait

jour. Attendons la nuit... Nous l'avons pendu trop tôt... n'ai-je pas la fièvre, Mac Graw ? »

Mac Graw, dans la demi-obscurité de la cour, tâta le poignet de Pew : « Ce n'est rien », fit-il.

Nous restâmes assis sur les marches de l'escalier, tous les trois, sans dire un mot, devant le mort au bonnet pointu.

— J'ai toujours mal... au cœur... dit encore Pew. » Il se pencha un peu en dehors de la marche pour vomir.

— Va plus loin, porc ! » dit Mac Graw.

Nous attendions la nuit de même qu'un voleur expirant sur la roue, la mort. Les minutes s'écoulaient lentement et le soleil, aperçu au-dessus de la cour comme du fond d'un puits, ne voulait pas replier ses rayons homicides.

— J'ai... » dit Pew.

Il n'osait pas se plaindre. Et je surpris dans l'ombre Mac Graw qui lui-même tâtait son artère au poignet, avec une inquiétude sournoise.

Et avec la nuit, cependant que les mauvaises odeurs humides montaient de terre, nous franchîmes la porte de la demeure du peintre des démons.

Pew ne pouvait pas marcher car ses jambes étaient molles. Nous le soutenions par les poignets et nous sentions son sang battre le long de ses veines, dans nos mains crispées.

L'odeur de chair brûlée persistait sur la ville. Un grand vol de corbeaux et de vautours passa au-dessus de nous en poussant des cris variés ; certains gémissaient comme des enfants.

Pew s'écroula enfin malgré nos efforts. Nous le laissâmes aller sur le sol. Il leva vers Mac Graw des yeux merveilleusement intelligents.

— Ici, Mac, fit-il, en montrant son cœur, fais vite. » Et Mac Graw, penché vers lui, comme pour lui regarder la langue, appuya de tout son corps sur son couteau

qu'il avait discrètement appuyé contre le cœur de son camarade.

Nous abandonnâmes le défunt et rejoignîmes George Merry et la bande. Et jamais nous ne parlâmes de Poisson-Rouge, ni de la Peste, dans la crainte d'être déposés, par précaution, dans un canot avec des biscuits, de l'eau, un fusil et de la poudre. La mort de Pew s'expliqua naturellement à la suite d'une querelle adroitement décrite selon nos traditions.

Mais pendant quinze jours et quinze nuits, Mac Graw et moi tâtâmes, à la dérobée, la grosse veine de notre poignet gauche, et nous interrogeâmes les miroirs reflétant notre langue... Nous n'avions plus le goût d'interroger nos souvenirs de la Vera-Cruz.

PIERRE MAC ORLAN

AYTRÉ QUI PERD L'HABITUDE

Première partie.

CONVOI DE FEMMES AU BETSILEO

Ce Malgache crie, de la cour, qu'il vient d'Ambohibe et que le quatrième colonial campe à deux journées d'ici. Il n'avait pas besoin de me réveiller pour ça. Mais est-ce que je dormais. Nos Sénégalaises auront retrouvé leurs hommes dans deux jours. Bon. Pour le moment c'est Aytré qui les surveille. Je comprends maintenant pourquoi ma case est malsaine (il m'avait semblé d'abord qu'elle était la meilleure du village) : c'est que les vieilles nattes sont tout à fait pourries, sous la natte neuve ; par exemple, celle-ci est encore gondolée comme si elle venait du marché. J'ai soulevé un coin, il n'y avait que des débris de paille et des cloportes. Il est possible que ça dégage des miasmes, comme un marais à sec. Ces histoires de bateau ne m'auraient pas tant préoccupé sans l'affaire des six femmes qui se sont sauvées. Elles sont plus difficiles à mener, depuis qu'Aytré a renoncé aux coups de corde. Il y a aussi la révolte. Je donnerais cher à celui qui me dirait pourquoi ces Malgaches se mettent en colère tout d'un coup. Sans raison. Un jour, tous les gens vous font fête. Vingt kilomètres plus loin les villages sont vides, on vous tire des coups de feu sur la route. C'est encore heureux qu'il n'y ait eu qu'une Sénégalaise de blessée. D'ailleurs par une sagaie. Pas gravement.

Je ne puis rien saisir ici, de ce qui fait que je ne dors pas. Je me dis : cette agitation... Mais je ne suis pas agité, qu'est-ce qui pourrait être agité en moi. Je sens mon corps, au menton, aux côtes, aux pieds. Nulle part ailleurs. Je ne bouge pas. C'est plutôt que je n'ai pas les idées habituelles, qui en se réduisant amènent à dormir. Il semble qu'elles soient détournées.

Cette tache ou cette trace, sans que je la pénètre jamais, le soin que je mets à l'éviter me rend préoccupé d'elle. Pour la reconnaître il me la faut appeler à chaque fois d'une nouvelle manière. Je pense alors que si je lui avais d'abord refusé ces mots qui la maintiennent, j'en serais débarrassé maintenant ; je n'ai plus qu'à m'étonner qu'elle ait pu m'inquiéter sous sa première forme :

C'est toujours au moment où j'étais prêt à partir — bien que le bateau ne fût pas en bon état, la cale avait l'air abandonnée depuis deux ans — que l'on me conduisait dans une cabine qui était grande et aérée, pourtant préparée par sa forme à recevoir toutes les ordures qui couvraient le plancher : elle semblait pavée et, après deux hautes marches, ouvrait un soupirail. Quant au lit, il pouvait se trouver sur la partie droite de la seconde marche, qui restait dans l'ombre. Je donnais dix francs au quartier-maître et je sortais ; mais après que j'avais fait sur les quais une longue promenade, et bu un café, c'est dans la même cabine infecte que me ramenait ce quartier-maître qui portait un corps en tonneau sur des jambes maigres, et s'appelait sans raison Hippolyte Taine. Cette fois-ci je tirais parti de l'endroit, qui déjà me préservait du soleil ; j'avais justement dans ma poche depuis le matin une lettre, que personne ne devait me voir lire. (Toutes ces ordures, qui me gênaient si fort pour poser les pieds, pourtant n'avaient pas mauvaise odeur). J'étais assis sur la marche, le bateau en grinçant des chaînes faisait ses efforts pour s'en aller, et la lettre me révélait continuellement des secrets, dont je découvrais en même temps que j'avais eu la curiosité.

D'ailleurs j'avais glissé tout d'un coup ; j'étais à présent sur une pirogue — ou plutôt quelqu'un était sur cette pirogue et qui était moi. Il est singulier de s'échapper à soi-même. Oui, voilà l'idée que tout à l'heure je tâchais d'éviter, et qui cependant me tentait. (J'ai souvenir que je m'en débarrassais par une sorte de mouvement intérieur assez pareil à celui qui fait renvoyer à l'horizon, d'un coup de vue, la lune trop grande qui surgit contre nous.)

Ces rêves avaient dû prendre leur commencement, ou trouvaient leur fin dans une lourdeur de tout mon corps, et moins une lourdeur après tout que le sentiment que j'avais le dos et les reins exactement entourés, et pressés de sorte qu'au moindre mouvement il en pût sortir de la douleur. Mais cela m'avait déjà passé, lorsque le Malgache m'a appelé. Quant au départ... avant je ne me figurais pas tant de choses. C'est depuis que nous avons commencé cette vie, le champagne tous les soirs, et cette caisse de glace, quelle folie. D'autant plus que tout sera fondu demain. Ah, les femmes aussi : j'avais assez défendu à Ravao de m'en apporter une à robe ou à souliers ; celle d'hier n'osait mettre les pieds nulle part, elle marchait comme une chinoise. C'est Ravao qui lui avait recommandé d'enlever ses souliers, évidemment. J'aurais mieux fait de prendre celle de Guetteloup. (Il se serait peut-être formalisé, il est entendu que la plus petite est toujours pour lui.)

Tout de même, les sergents ne m'oublieront pas. Je crois qu'ils ne sont pas à plaindre, depuis cinq jours — oui, cinq : c'est un vendredi que nous avons quitté Ambositra, trois jours après la mort de Raymonde. Eh bien, je n'ai pas économisé, lorsqu'il s'agissait de les régaler. Si c'est ça qui me fatigue.

Non, dès que je me suis un peu secoué, je me retrouve. La chambre malsaine, je n'y crois pas ; j'en ai vu bien d'autres quand j'étais en Bétsiriry, et la case entre les marais. Si c'était une idée ; mais est-ce que j'ai été meilleur, de toute ma vie. Et moi, à qui l'on reprochait de ne pas

savoir rigoler : je les roule tous les deux, je bois davantage. Autre chose aussi. Et je puis changer, d'un jour à l'autre.

Même, il faudra assez que je change. Combien est-ce que je vais toucher, en arrivant à Tananarive ? Ce sera juste.

*
* *

Il y a eu un temps où j'étais préoccupé de savoir pourquoi certains hommes réussissent, deviennent des ministres, des généraux. A présent je pense que cela tient chez eux à une sorte de défaut, au besoin de se sentir encouragé, porté par les autres ; ou bien encore complété. C'est difficile à dire, j'ai éprouvé ça : c'est les jours où je suis brouillé avec moi qu'il me faut passer par les villages qui me recevront bien, avec les tambours, et les bananes que m'apportent les vieux du pays, et les danses. Pas très souvent, du diable si je monte plus haut que sous-lieutenant. Aytré m'a dit hier : « Moi, ça me suffirait maintenant de rester assis une semaine à regarder grouiller les gens. » Pourquoi l'ai-je connu si tard, il me semblait avant que nous ne pouvions pas nous entendre. Il y a aussi des moments où je me sens si satisfait de moi, et plein, oui, plein, que n'importe quoi va me diminuer : même de bouger les pieds, même de dire : ffff. Quand j'étais gosse, que j'avais copié dans une composition, toute une semaine il m'aurait bien suffi pour être content de me répéter : j'ai triché. Et de voir venir. Il y a des jours où je voudrais me faire un savant : et sur les mœurs des Malgaches, sur la langue je sais déjà des choses que personne ne devinerait. Il n'y a guère que ces révoltes que je ne m'explique pas encore.

Et j'en apprends, il me semble que je suis là pour ça. Ainsi le gouverneur de l'autre jour, avec son riz qu'il voulait me vendre. Je le laissais venir, je me disais : toi tu vas dire..... ça ne manquait pas, ses idées me venaient à la tête aussi vite qu'à lui. C'est ainsi depuis le départ d'Ambositra.

Non, deux à trois jours après, peut-être. Cela a commencé le soir où je me suis réconcilié avec Aytré, après le dîner au champagne.

Guetteloup était venu me dire : « Aytré veut quitter la colonne, il voit bien que vous lui faites la tête, il dit que c'est malheureux, quand on n'est que trois blancs dans un pays où le Français n'est plus respecté ; et si vous pouvez supporter ça, lui il ne peut pas. Il n'a pas dormi les deux nuits passées. » C'est là que j'ai songé au champagne et à la glace, et qu'Aytré ensuite m'est devenu si nécessaire : presque amoureux de lui, vraiment. Guetteloup s'en est aperçu ; à présent, il vient se plaindre que les meilleures gardes soient pour Aytré.

Hier, pendant qu'ils dormaient, quelle longue promenade j'ai faite ; et tout naturellement, sans songer que je me promenais. Voilà ce qu'il faut. Je pensais bien que le ravitaillement se finirait pendant ce temps. Non, je rentre : Guetteloup n'est plus là ; et les Malgaches qui m'attendent, avec leurs soubiques pleines. J'ai dû me laisser encore rouler, comme l'autre jour avec le gouverneur. Je n'ai plus de goût à discuter.

Sans compter qu'après le riz ç'a été le tour des patates, des herbes, du café. Dire qu'il y a eu un temps où c'était ma joie, de faire le marché, et j'aurais envoyé promener tout le reste ; maintenant, à peine je commence, je me sens distrait. Après le café, ç'a été les comptes du détachement à mettre à jour ; après les comptes, l'appel des femmes : six qui manquent. Il y avait bien de quoi mal dormir, et ce réveil, où je me tourmentais sottement... de cette image, par exemple — quel missionnaire l'a apportée ici ? — où l'on a peint autour du Christ un coq, un socle de statue, une échelle qui se tient droite, un serpent qui rampe, un pot à eau et des flammes. Quand j'ai un moment d'inquiétude, il me semble qu'elle prend le dessus sur moi, je me perds à me demander ce que font là le pot à eau et le socle. J'ai oublié l'histoire sainte.

C'est exprès que Guetteloup était sorti. Il prétend déjà que je veux tout lui mettre sur le dos. Il ne se gêne plus guère avec moi, non, c'était une façon de montrer son contentement, lorsque je me suis réconcilié avec Aytré. Il est devenu tout à fait naturel, il me traite comme un camarade. C'est-à-dire qu'il faut l'écouter, dès qu'il commence à raconter ses voyages, les jours qu'il a eu chaud, les jours qu'il a eu froid, et à quel prix il a vendu, tout de même se laissant voler par l'Indien, du bois qui ne lui appartenait pas. Aytré l'écoute avec patience, comme s'il voulait le ménager.

Mais je suis bien plus vite prêt à céder, maintenant. Ainsi, quand il s'est agi de terminer notre rapport, sur la mort de Raymonde, quelle sorte de lâcheté m'a fait répondre à Guetteloup, qui était d'avis d'accuser franchement le bouto et à qui j'avais d'abord très bien dit : « Ce n'est pas une raison parce qu'il s'est enfui, un Malgache se sauve toujours quand on le soupçonne et il n'a pas tort », pourtant un peu après : « Je croirais plutôt que c'est quelque prospecteur, un Grec, un Indien. Il y en avait qui ne pardonnaient pas à Raymonde de recevoir des Malgaches », reconnaissant ainsi la chose la plus grave à laquelle pensait Guetteloup et qui était son véritable reproche : c'est que moi qui avais de l'autorité (pensait-il) sur Raymonde, j'aurais dû lui défendre de voir des Malgaches ou plutôt ce seul jeune Malgache qu'elle avait pris pour bouto, qui m'apportait ses lettres et dont je n'aurais jamais imaginé qu'il pût être son amant sans les bruits qui avaient couru depuis, l'élégance de son costume, et certaines de ses façons que je me rappelle. Enfin, je n'avais aucun motif de faire cette concession à Guetteloup précisément dans l'instant où j'évitais de devoir la consentir. Je ne me reproche pas tant la phrase même, que de l'avoir dite avec soulagement, et comme l'ayant attendue. Il semble que la liberté où je me trouvais m'ait aussitôt embarrassée.

Et il est vrai que l'exaspération de quelque ami de Ray-

monde en apprenant qu'elle recevait un Malgache pouvait être la cause du meurtre. Mais il y avait aussi cette raison dont je n'avais fait part à personne sur le moment, et qu'il était trop tard maintenant pour dire à Guetteloup : je suis le seul à savoir que Raymonde n'a pas été volée. Il était entendu, depuis mon premier passage, qu'elle me remettrait tout son argent — un peu plus de huit mille francs — pour l'envoyer de Tananarive à sa famille. C'est vrai qu'elle avait confiance en moi, et j'aurais peut-être dû lui parler pour le reste. Mais la confiance que l'on me porte me fait hésiter, je doute si elle ne tient pas à mes défauts, et par exemple à ce caractère « rangé » que Raymonde me reprochait. (Elle serait surprise, si elle pouvait me voir à présent.) L'argent était dans le tiroir de la commode de poupée, personne n'y avait touché. Quand il a été sûr que Raymonde était morte, je l'ai pris et je l'ai rangé dans ma cantine. Dans quinze jours, je l'enverrai à son frère, avec une lettre. Il me faudra pourtant attendre d'avoir touché ma solde.

C'est d'un coup de couteau que Raymonde a été tuée ; je l'ai vue le premier. Elle avait son sourire un peu dur, les lèvres serrées. J'ai dû sentir le même trouble (avec l'effarement des yeux) que j'avais eu, la première fois qu'il m'était arrivé d'attendre dans un salon avec trop de glaces. Il y a entre une femme vivante — je veux dire une femme que l'on voit tous les jours, dont on a l'habitude — et cette femme morte, la même différence qui est entre une image et la réelle femme nue que représentait cette image.

Je ne tenais pas assez à Raymonde pour être triste. Je me sens abandonné pourtant, depuis quelques jours. Oui, cela n'a pas commencé aussitôt après sa mort ; il me semblerait plutôt que c'est une idée qui me manque, une de ces idées qui font que l'on se défend. Voici qui peut m'en avertir, ce matin : des douleurs aux reins, qui ne sont sans doute que l'effet de ce que Guetteloup m'a dit hier au soir, comme je reprenais du sucre : que j'avais tort, et que le

sucre donnait le diabète. Par une sorte d'intimidation ; puisqu'elles disparaissent, aussitôt que je bouge, et me reprends.

*
* *

Je ferais mieux de m'habiller et de sortir. Je me suis surpris hier, à table, comme je demandais à haute voix d'où venait cette tache rouge sur le riz, et me répondais aussitôt que cela tenait à la cuillère, qui avait d'abord servi pour les betteraves — ce que je savais très bien avant de parler. Alors ce n'était guère la peine — ou si c'est pour flatter Guetteloup, qui me reproche de le négliger, que je dis depuis quelques jours tant de choses inutiles.

J'ai une autre idée ; je tâche de me rappeler s'il n'y a pas deux parts à faire de l'argent de Raymonde. Est-ce qu'elle n'a pas commencé un jour à me prier de ne pas tout envoyer à la fois à son frère — qui pourrait très bien faire une folie, ne rien mettre de côté —. Attendre un mois, deux mois par exemple pour le second envoi, ce serait raisonnable. Ou si elle me l'avait écrit, à mon premier passage, lorsque j'évitais de la voir : par exemple dans sa lettre d'après notre promenade sur le plateau, et le grand feu d'herbes sèches. Je lui ai même fait jurer qu'elle ne m'aimait pas, par :

> Cerceau de plomb, cerceau de fer,
> Si je meurs, j'irai en enfer.

Nous nous amusions comme des gosses. Et le feu qui ne prenait pas, le vent l'aplatissait à chaque coup. « S'il ne prend pas, c'est qu'il y aura du mauvais. Attention. » J'apportais encore des herbes. A la fin, il prend, nous sautons par-dessus : je lui dis là qu'elle devrait se marier avec Aytré — à ce qu'on racontait, ils étaient bien ensemble — qu'ils se ressemblent, tous deux un peu sauvages. Même je veux disparaître comme un génie, en tournant trois fois sur moi-même. Je crie : « Je suis venu faire votre bonheur » et

je me jette sous les broussailles. Mais elle m'a rappelé deux fois, elle a dû penser que je m'étais moqué d'elle puisque voici ce qu'elle m'a écrit, que j'ai reçu le soir. C'était une drôle de fille :

« Après la façon dont vous m'avez quittée, je sais que vous ne viendrez pas, ni aujourd'hui ni demain. C'est pourquoi je vous écris ces paroles finales.

« Vous avez raison, c'est incontestable et je nageais dans la pure folie, je m'en suis très bien rendu compte. Si vous réfléchissez aux circonstances de ma vie, peut-être comprendrez-vous mieux. Evidemment il n'était pas raisonnable non plus de s'éprendre de sympathie brusque et spontanée pour un étranger et sans juger si une réciproque était possible. Pardonnez-moi.

« Mais pourquoi cela empêcherait-il une amitié, toujours en public si vous le voulez, mais pas cette froideur de ce matin, je vous en supplie, et ces paroles méprisantes. J'en suis malade.

Votre amie, dites
Raymonde Chalinargues. »

Que j'étais gai dans ce temps. Je n'ai qu'à songer au sentier qui va jusqu'à ma case, à la barrière, à la mare, aux poissons-têtards, au bouto qui m'apporta la lettre, j'ai autant d'innocence que j'en veux. Est-ce la mort de Raymonde qui m'a changé, c'est peut-être ainsi que l'on regrette les gens. Quand on commence à voir le détail et à se demander comment arrivent les choses, le reste s'égare. A la fin de la lettre, il y avait encore :

« Et puis j'aurais aussi un service à vous demander. Ce serait de l'argent à porter jusqu'à Tananarive, à votre prochain voyage, pour l'envoyer à ma famille, qui l'attend. C'est donc moi qui vous demande par grâce de venir ce soir, vers huit ou neuf heures. Et je ne vous garderai pas rancune, si vous ne venez pas. Mais si vous saviez comme je suis seule. Et ce n'est pas vrai que je suis heureuse de l'être. J'ai fini de feindre je ne sais quel bien imaginaire. »

Est-ce qu'elle était vraiment devenue amoureuse de moi le jour où j'étais venu la voir de la part d'Aytré ? Je n'en revenais pas de surprise, lorsque j'ai reçu sa première

lettre. Ou plutôt, non : celle-là s'est perdue. J'ai eu seulement la seconde qui disait :

« A la réflexion, il vaut mieux que vous passiez votre temps avec les indigènes, et moi avec moi. Ceci annule donc la lettre que vous a apportée le bouto, et cet accès d'aberration mentale. Pourtant je vous aime bien, mais il vaut mieux que ce soit de loin. Amicalement. »

Après tout cette première lettre, peut-être ne l'avait-elle pas écrite. Avec elle, on ne pouvait pas savoir. Mais sur l'argent à partager, non, il n'y avait décidément rien. Quoiqu'elle m'ait répété plus d'une fois, cela j'en suis sûr : mon frère est une tête brûlée, il ne sait pas se conduire.

Pourquoi Guetteloup voulait-il faire le rapport contre le bouto ? J'aurais dû les appeler tous deux, avec Aytré, et leur dire : « Il n'y a pas à se moquer du monde, nous savons tous les trois que ce n'est pas un Malgache qui a fait le coup. Possible qu'ils n'aient pas de grandes qualités, dans cette race, mais ils n'ont pas ce vice ; tâchons de savoir la vérité. » Et un Grec, pas davantage, ce n'est pas la peine de me mentir à moi.

Après tout, je ne leur aurais rien appris, seulement il se trouvait que, du fait que peu de gens avaient le droit de s'y intéresser, le meurtre perdait (malgré nous, certes) sa gravité — je veux dire sa gravité courante, sa gravité de tous les jours, de ces jours où nous étions en rapports bien plutôt avec des nègres qu'avec des blancs. La rareté des Français les unissait aussi plus étroitement et portait à atténuer les désaccords qui avaient pu exister entre eux. (Raymonde devait en être venue à nous sembler un peu la complice de son assassinat.)

L'on pensera que le meurtre ne devait nous en paraître que plus atroce et inquiétant, aux moments où nous l'évoquions entre nous. Cela me semble aussi possible — mais enfin je n'ai pas souvenir de tels moments. C'est peut-être que notre état de « sous-officiers en pays malgache » l'emportait sur l'état plus général de Français.

De plus, nous ne le rappelions pas franchement pour la raison que l'un de nous trois pouvait être l'assassin.

L'idée m'est venue il y a cinq jours que ce devait être Guetteloup : j'ai le sentiment plutôt qu'il m'est étranger à présent, qu'il n'y a rien de commun de lui à moi, qu'il vit autre part. Il s'en rend compte : à quoi tient sa grossièreté, et son indifférence. A l'instant, ils sont passés tous les deux devant ma case. Guetteloup a dit, en écartant le volet : « Qu'est-ce que fait l'oiseau ? Il dort toujours. » Aytré a posé un cahier sur la natte : « Le rapport, mon adjudant. » Je vois d'ici la couverture, c'est le journal de route, que le commandant nous fait tenir — je l'ai donné à rédiger aux sergents. Aytré sait donc à présent que notre voyage est fini, puisqu'il me le rend. J'ai fait semblant de dormir, je veux me reposer encore. C'est vrai, je n'ai guère dormi, cette nuit. Le pénible n'est pas de se réveiller, mais de se rencontrer tout éveillé — et forcé de se demander : je ne dormais donc pas ? J'ai dormi cependant, puisque je me trouvais, il n'y a pas longtemps, à quelque cinquième étage, tout en chambres mansardées, domestique qui servais des dames à hennin. (Ce détail pittoresque, j'en aurais mal au cœur.) Je voyais chaque soir ces dames se lever, et vouloir sortir ; et très embarrassées, parce que leurs coiffures cognaient le dessus des portes. Il leur fallait se baisser ou prendre des positions singulières, qui se trouvaient être en bien plus grand nombre que je ne l'aurais supposé, mais dont aucune ne convenait tout à fait — et finalement toutes arrêtées par d'autres portes plus basses, et résignées s'asseyant et commençant à bavarder, de sorte que l'on ne voyait plus qu'osciller leurs coiffures.

La coiffure de Raymonde aussi était très haute : d'où venait son air d'autorité. Je ne me souviens pas de sa douceur, sans lui garder une sorte de rancune. De sa douceur, et de la voix, dont elle m'a dit : « Ne veux-tu pas sentir comme j'ai les lèvres sèches ? » Plus tard : « Ne vas-tu pas

me demander ? » Mais qu'il ait été évident pour nous deux — aucune des ruses dont on convient avec soi ne devait ici réussir, puisqu'elle aurait tout arrêté, et que chacun était tendu dans son sens — que c'était elle qui me désirait, cela fait peut-être que nous n'avons jamais été à égalité. Je ne me pensais pas non plus supérieur : donc, je n'étais obligé à rien. Enfin il ne me paraissait pas qu'elle dût m'estimer ou m'admirer, étant trop occupée à obtenir que je l'aime. Ce qui peut laisser place au mépris ou aux autres sentiments (par exemple me trouver plus « jeune » qu'elle) dont on sait qu'ils sont les plus blessants qui existent, à peine les a-t-on soupçonnés. Recherchée par moi, elle se fût trouvée moins libre de me juger — et je le serais moins à présent de négliger des recommandations, qui eussent dû m'être précieuses.

Deuxième partie.

LE JOURNAL DE ROUTE ET LES INSTRUCTIONS

Le détachement est composé de l'adjudant, des sergents Guetteloup et Aytré, et de trois cents femmes sénégalaises, qu'il nous faut conduire à Manabo (Menabé).

Le 27 décembre.

Nous parvenons à Ambatomena, où l'on cultive des haricots et des patates sucrées.

Le 28.

En arrivant à Morona, nous croisons une procession de Malgaches, vêtus de lambas rouges.

Le 29.

Nous faisons vingt kilomètres dans la journée.

Le 30.

Matsara est le siège de la reine du Betsirafy. Nous avons eu l'honneur de la voir. Elle est vieille et peu jolie. Deux femmes sénégalaises sont mortes.

Le 31.

Les habitants nous montrent toujours de la confiance. Il faut marcher pendant une heure dans les palétuviers et dans la vase avant d'arriver à Potsipotsy.

Le 1er janvier.

Nous avons dû acheter le riz à trois kilomètres du village de Maintsy, où nous campons. L'adjudant veille à tout, et nous traite comme ses enfants.

Le 2.

A sept heures du matin, nous levons le camp ; la pluie tombe à torrents. Pour traverser la rivière Naftalana, nous mettons bout à bout nos ceintures de flanelle.

Le 3.

Arrivée à Tsiravy : une femme sénégalaise meurt. Il y avait deux jours qu'elle traînait la jambe et retardait le convoi.

Le 4.

Nous sommes rendus à Alakamisy à 4 heures de l'après-midi ; le chef du village est phtisique, ce qui ne l'empêche pas d'être complaisant.

Le 5.

Nous arrivons à 8 heures du soir à Amboutsiry. Ce village a cent cases, qui sont des sortes de cages aux parois faites de feuilles de palmier enfilées dans un cadre de bois.

Le 6.

A Ambatofilandrana, nous trouvons un père missionnaire et un médecin malgache. Nous faisons provision de médicaments. Nos femmes reçoivent des brochures.

Le 7.

Le père nous a prêté trois paillasses. D'ordinaire nous dormons sur des nattes en feuilles de palmier tressées ; c'est très bien fait au point de vue construction, mais non au point de vue douceur, car cela brise les côtes.

Le 9.

Nous avons des femmes de trois races : des Yoloffs, des Bambaras et des Toucouleurs. Elles se disputent fréquemment, ce sont des caricatures pas faciles à contenter. Même

quand elles font leurs cérémonies religieuses, il y en a qui trouvent moyen de tourner le dos et de prendre un air dégoûté. La menace de quelques coups de corde suffit à les faire rentrer dans le rang.

Nous sommes arrivés à Ibity.

Le 10.

Nous passons dans la matinée à Ilaka, village de 150 cases. Le gouverneur a l'air faux, mais il est complaisant. Je lui fais un petit cadeau, ce qui ne nous fait pas plus mal voir, au contraire.

Le 11.

Les poulets ne coûtent que sept sous à Ambiso ; mais le pain et les pommes de terre manquent toujours, c'est-à-dire la nourriture principale du Français.

Le 12.

Nous marchons jusqu'à Ambatomandjaka. En arrivant dans ce village, les femmes volent neuf oies ; on en retrouve six, je règle les autres et je mets deux femmes à la barre.

Le 13.

Le détachement ayant fait un peu de bruit, je le mets immédiatement en route et je le fais camper à dix kilomètres du village. L'adjudant, qui avait poussé le 9 jusqu'à Ambositra pour prendre les renseignements, nous rejoint à Maintibe. Il paraît que nous devons camper à Ambositra.

Le 14.

Les femmes nous cassent la tête de leurs cris. Aussi ai-je pris le parti de ne pas les écouter d'abord et de ne pas leur parler ensuite : ça les rend furieuses, mais tant pis.

Le 15.

Dans l'après-midi, nous sommes attaqués par un parti d'irréguliers malgaches. A cinq heures, nous nous emparons du village de Befas, qui est vide. L'attaque dure toute la soirée, mais nous n'avons pas de peine à disperser les groupes. Le pays, quoique très couvert, me paraît bon pour la culture du café et de la canne à sucre.

Le 16.

Nous sommes en vue de Mahatsara à 8 h. 30. Il y a dans ce village environ deux cents cases au milieu de marécages. Un vieux colon me fait visiter sa plantation de café. Il est de mon avis sur beaucoup de points : « Un jeune homme, dit-il, qui s'établirait sur la route et qui ferait cultiver un immense jardin par une vingtaine de Malgaches gagnerait beaucoup d'argent. »

Le 17.

Nous traversons la Manandona sur un mauvais pont de bois. Nous avons de l'eau jusqu'aux cuisses, la courbe du tablier ayant changé de sens.

Le 18.

Nous arrivons enfin à Ambositra, où je retrouve la petite colonie européenne que j'ai connue à mon premier voyage dans le Sud, en juillet : M. Huguenin, garde de milice, M. Lhermet, colon, le capitaine Ors et Mme Chalinargues, qui fait travailler des dentellières malgaches. Je suis bien accueilli.

Le marché d'Ambositra est approvisionné en riz et en manioc.

Le 20.

En l'absence de l'adjudant, Guetteloup doit faire les achats. Il paie les poulets trente centimes la pièce. C'est peut-être un pillard qui les lui a vendus ; au marché les prix sont plus élevés, bien qu'inférieurs à ceux de la brousse. Au reste, voler adroitement est une qualité pour un Malgache. C'est qu'ils ne songent pas beaucoup aux conséquences de leurs actes. Ainsi quand on leur donne une lettre à porter, il peut très bien arriver qu'ils se trompent exprès et remettent la lettre à quelqu'un qui ne devait pas la recevoir, même s'il leur faut pour cela la garder un ou deux jours.

L'adjudant est occupé à faire l'enquête sur Mme Chalinargues, qui a été assassinée hier. L'on dit à présent qu'elle allait avec des Malgaches, mais cela, je ne peux pas le

croire. L'on dit aussi que c'est son bouto qui l'aurait tuée.

Le 21.

Le bouto n'a pas été retrouvé. Nous attendons, pour repartir, la fin de l'enquête.

Je ne suis pas un excellent écrivain. Je travaille néanmoins à exprimer des idées pleines de franchise, qui pourront être fort utiles à nos successeurs. Je connais à présent, par expérience, les divers peuples de l'île. L'indigène dans la région d'Ambositra est un être craintif, mou et peu travailleur. La femme est vêtue de blanc ; sa coiffure est bizarre : les tresses sont très nombreuses et quand elles sont réunies elles font de chaque côté des oreilles un petit amas de cheveux lisses en forme d'escargot. Cela doit tenir à l'habitude qu'elles ont de tresser continuellement les joncs pour en faire des nattes et des paniers. Leur toilette est assez coquette, elles ne montrent pas leurs jambes. Il y en a même quelques-unes qui ont commencé à porter des chaussures mais elles ne savent guère s'en servir. Leurs mœurs sont tout ce qu'il y a de plus dépravé : ce sont probablement le pays et les habitudes qui veulent ça.

Le 22.

Nous sommes encore à Ambositra. Nos Sénégalaises s'impatientent. Je cherche à leur faire comprendre que leurs hommes ne sont pas loin et qu'elles n'ont plus que quelques jours à attendre, le plus difficile est de les empêcher de voler des poules aux Malgaches. Je veux la justice parfaite en tout, et parfois j'ai assez de peine à l'obtenir. En tout cas je fais pour le mieux, mais il arrive sur le moment que cela cause des ennuis au point de vue amour-propre personnel. Nous avons été de nouveau attaqués dans l'après-midi. Une femme a eu la main traversée par une sagaie. En France, on croit à la pacification de l'île. Je ne me prononce pas mais ce que je sais, c'est que même dans les provinces qui paraissent pacifiées les jeunes Malgaches nous saluent par esprit de crainte, et les vieux, excités par une influence étrangère, nous regardent d'un mauvais œil.

Ce n'est pas que le général manque d'énergie. Seulement il est mal secondé par quelques subordonnés. Sans cela, l'on viendrait vite à bout des rebelles de Madagascar, qui ne m'ont pas paru si terribles que ça. Le Gouverneur est craint et respecté. Quand on prononce son nom devant un Malgache, celui-ci ouvre de grands yeux comme s'il était en admiration. Il ne faut pas faire erreur : si l'habitant est ficelle, son point de vue est assez juste. Il raisonne dans ce qu'il fait sans retirer pour cela à ses actes leur simplicité.

J'ai trouvé un petit exemple qui résume les défauts de la politique que l'on a suivie :

Je prends deux cercles insoumis et voisins, que je désigne par A et B. Le commandant du cercle B est peu actif, et laisse son monde tranquille : le cercle B se trouve donc par là pacifié.

Les rebelles chassés du cercle A viendront dans le cercle B rejoindre leurs camarades qui ne sont pas inquiétés. Les deux cercles, sur les rapports au Général, sont donc pacifiés. Mais la relève des deux commandants arrive. Le nouveau commandant du cercle A suit la politique que suivait auparavant le commandant du cercle B, et l'inverse. Les rebelles qui étaient venus se reposer dans le cercle B font un coup, et voilà le pays en pleine révolution. C'est le jeu de cache-cache et des belles surprises.

Le 23.

L'enquête n'a pas l'air de vouloir aboutir. Nous quittons Ambositra à trois heures de l'après-midi. La route n'est qu'un simple sentier, l'on enfonce dans le sable jusqu'aux chevilles. La pluie tombe, et nous sommes complètement mouillés ; lorsque le soleil apparaît, nous sommes bien vite secs, car ses rayons sont cuisants : c'est sans doute qu'il ne s'éloigne jamais de la terre autant qu'en Europe : même les nuits sont très claires.

Le 24.

A partir d'Ivondro, nous allons en pirogue sur la Ma-

tsiry. Il faut prendre mille précautions, et surtout ne pas remuer : un simple mouvement peut faire chavirer l'embarcation qui est plus légère que nos bateaux.

Le 25.

La Matsiry peut avoir à certains endroits jusqu'à 110 mètres de largeur. Les Malgaches qui dirigent les pirogues font retentir le ciel de leurs chants incompréhensibles, qui ont cependant leur cachet. Cela fait que la vie nous paraît gaie.

Le 26.

Nous avançons maintenant vers Mahabo par la route. Je tiens à noter ici un petit épisode : tous les jours je vois des bourjanes malgaches revenant du Bétsiriry, qui rapportent quatre ou cinq cadavres enveloppés dans des nattes. J'en interroge un. Il me dit : « Nous pas beaucoup manger, beaucoup mourir là-bas. »

Il y a eu là une incurie, on aurait pu installer des haltes de bourjanes pour protéger les ravitaillements. Combien d'hommes de l'Emyrne sont morts dans ces régions en servant la France. Ne connaissant pas exactement les chiffres, je préfère me taire ; mais il n'est pas défendu d'être humain.

Le 27.

Les forêts et les montagnes que nous trouvons maintenant font contraste avec les pays plats que nous venons de traverser. L'étrangeté des choses à Madagascar répond à celle des hommes. A tous les tournants ce sont des paysages d'une originalité lunatique. Il serait important de savoir au juste pourquoi ils sont comme ça. Quand nous passons de nouveau dans les vallées, j'aperçois quelques noirs en train de faire piétiner leurs rizières par un troupeau de bœufs. C'est leur manière de labourer la terre.

Le 28.

Je voudrais dire quelques mots des différents moyens de locomotion qui existent à Madagascar. Ce sont : 1° le filanzane, espèce de chaise à porteurs basée sur le même sys-

tème que la civière. Quatre hommes le portent, c'est le fiacre de Madagascar ; 2° la pirogue, dont j'ai parlé plus haut ; 3° la voiture française Lefèvre pour les bagages. Ses timons se brisent comme du verre. Une fois les roues enfoncées dans la vase, il est très difficile de les retirer ; 4° le bourjane, homme porteur de colis, est un excellent marcheur, qui fait facilement 40 à 50 kilomètres par jour avec une charge de 25 kilogs ; 5° le buffle, que l'on commence à apprivoiser ; 6° nous avons rencontré sur l'Ikopa une petite chaloupe à vapeur, qui rend de très grands services ; 7° enfin la marche à pied qui se fait comme en Europe, sauf qu'il faut être prudent et se méfier du soleil.

Il y a une affaire assez compliquée, que force me sera de laisser pendante. La femme n° 37 réclame au n° 142 une sagaie et deux bagues que celle-ci lui aurait volées. Comme elle ne cite pas de témoins, j'ai pris le parti de faire interroger toutes les femmes par l'interprète, en ma présence. Il y en a encore soixante qui n'ont pas été interrogées, le sergent Guetteloup ayant refusé de m'aider.

Le 29.

Le gouverneur d'Ambohibe vient d'arriver pour annoncer à l'adjudant que le quatrième colonial n'est pas loin. Nos belles brunes vont donc retrouver leurs hommes. Pour terminer ce journal, je voudrais dire encore quelques mots des Sakalaves que j'ai beaucoup connus, principalement depuis quelques jours. Ce sont des hommes faux et voleurs par excellence. Ils sont bons guerriers et courageux. Leur vêtement est aussi sauvage que leur personne. Leur principale industrie est la recherche de l'or qu'ils échangent contre du riz et des armes. L'homme est facile à reconnaître à cause de sa chevelure : il la laisse pousser, et réunit les cheveux derrière la tête au moyen d'un anneau d'or ou d'argent. Je me demande de quoi ils vivent, surtout du côté de Miandry, le riz étant rare et cher. Ils ont la figure très noire et se ressemblent tous.

Il est possible qu'ils pensent de leur côté que tous les Blancs se ressemblent. Quelle idée se font-ils de nous ? L'un d'eux m'a dit qu'il ne remarquait pas beaucoup la différence qu'il y a entre moi et Guetteloup, par exemple.

AYTRÉ, sergent.

Troisième partie.

AYTRÉ QUI PERD L'HABITUDE

Après tout, Aytré a voulu dire que les commandants de cercle ont les révoltes qu'ils cherchent. C'est un peu gros, il y aurait des distinctions à faire. Evidemment, il se trompe s'il pense que c'est exprès.....

En tout cas, il n'y a pas moyen de faire suivre le rapport ; je vois d'ici le capitaine Rignot. J'aurais mieux fait de tenir le journal moi-même. Mais du diable si je pouvais supposer qu'Aytré allait me sortir toute une méthode de colonisation.

Pas tout de suite, pourtant. Les premiers jours ça sent la corvée : « Nous arrivons... nous partons... » Et c'est tantôt l'un qui écrit, tantôt l'autre, il y a les deux écritures — c'est Guetteloup qui a songé aux patates sucrées. Mais après le 20, plus rien que celle d'Aytré. Elle est appliquée, il aurait bien été capable d'inventer la corvée, si je ne la leur avais pas donnée, il est entré dedans. Et les cheveux tressés, les rayons trop chauds, l'enquête sur les bagues... Ah, lui aussi a voulu devenir savant.

* * *

Je n'aime pas beaucoup le sentiment que j'ai eu, un instant : ce journal qui commençait à se creuser ou à

s'étendre, comme s'il n'avait pas été écrit. C'est plutôt pathologique, après tout : pourquoi ne m'a-t-on jamais appris que d'avoir tort cela tient au corps de si près ; cette absence des idées, aussi, ou leur retour continuel. J'aurais tout de même pu m'en tirer sans le journal. Oui, malgré tous ces rêves ; au lieu qu'à présent...

C'est bien à partir du 20 qu'il y a eu la chose nouvelle, que le mécanisme a joué. Vraiment c'est devenu du coup un journal véritable, un journal pour instruire, pour instruire le bon Dieu sait qui, mais enfin quelqu'un d'autre. Aytré ne se suffisait plus.

Je reconnais des signes faits pour moi : ils ne veulent pas dire : cheveux, rayons, enquête — mais cette autre chose qui s'ajoute maintenant à tout ce qui m'arrive, et même à mes souvenirs, pour les défaire :

Ce soir où je demandais à Raymonde : « Pourquoi as-tu deux points brillants dans ton œil, au lieu d'un comme tout le monde ? — J'ai le mien, et l'autre est celui de ton œil, que je regarde bien en face. — Moi alors j'en ai trois, les deux tiens et le mien. — Et moi quatre ; nous sommes comme les deux glaces qui se regardent... » Qu'est-ce que c'est donc que les yeux ?

*
* *

Je puis bien suivre dans Aytré le même souci et que les choses qui vont de soi diminuent de nombre pour lui à mesure qu'il avance — jusqu'au point qu'il se voit marcher, du dehors, comme un autre homme le verrait. Il y a eu bien d'autres moments de fatigue, de remords, où quelque faute d'orthographe, un mot qui me manquait, un souci de la justice excessif ou la recherche des causes ont suffi à me faire trop préoccupé d'un état où l'on perdrait l'habitude, comme à l'ordinaire nous la prenons. Qu'Aytré se défasse ainsi jusqu'à réfléchir le mouvement le plus naturel, je ne puis imaginer que ce soit autrement que moi.

L'idée la plus simple du monde, je sais maintenant qu'il est le moins simple de l'avoir. Qu'a-t-il dû faire pour être ainsi frappé.

(Les colons de Tamatave avec qui j'allais passer les soirées, tout de même se trompaient sur les « sales bourgeois français », disaient-ils ; supposant que la mollesse seule ou l'indifférence pouvaient retenir ces bourgeois d'essayer l'aventure. Il me suffisait d'éprouver leur erreur silencieusement ; aujourd'hui encore, je serais embarrassé de nommer le danger contre lequel il faut qu'aient à se défendre — ou s'ils savent le prévoir ? — les hommes qui souffrent l'ordre. Mais à lire Aytré, je reconnais ce danger).

Il est donc vrai que c'est lui qui était jaloux à ce point de Raymonde.

* * *

Je suis allé soupçonner Guetteloup : c'est que je ne doutais pas d'être encore innocent (je me croyais par là naturellement renseigné sur l'état d'innocence), il eût fallu me rendre compte plus tôt que le trouvant changé, c'est moi, de vrai, qui le regardais d'une autre place — l'ancien terrain m'avait déjà manqué.

Que plus bas je me sois tenu pour coupable, c'est donc que je m'attends à ne pas rendre l'argent. La chose me serait bien facile, pourtant je ne l'ai jamais imaginée. Comment se fait-il donc que j'aie cessé — exactement dès le premier dîner, la première dépense — de conserver au regard de moi ce bénéfice d'un doute, que plus clairement je n'hésitais pas à me donner ? Mais la seule indécision, peut-être, devenait alors ma faute.

Cette trace dont je reconnais aujourd'hui, par une telle rencontre, le détour, la forme extérieure, je puis à la fin la saisir. C'est d'elle que sortaient ces agitations auxquelles il me paraît — tant ma faute est la moins grave

des deux — que je résiste moins bien qu'Aytré, mais dans le fond pareilles aux siennes et conduites comme s'il fallait attendre du dehors un ordre que nous n'avons pas retenu en nous. Ça m'a presque été une satisfaction d'avoir ainsi découvert que c'est Aytré — je pensais, à peu près, voir l'événement à l'envers — qui a assassiné Raymonde, qu'il faut enfin m'avouer que je vole depuis cinq jours.

JEAN PAULHAN

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

LA LITTÉRATURE POLITIQUE

Si diversement qu'on puisse apprécier l'influence de M. Maurras, chacun reconnaît au moins que cette influence existe, et la manière la plus avantageuse de juger cet arbre, — cet olivier de Provence — est évidemment de le juger à ses fruits. Qu'il s'agisse d'orthodoxes ou de dissidents (ou même, finalement, d'adversaires), certains de ces fruits lui font un singulier honneur, et nul plus que M. Jacques Bainville. Evidemment, si M. Bainville s'était développé en dehors de l'*Enquête sur la Monarchie* et de *Kiel et Tanger*, il est probable qu'il fût devenu tout de même un écrivain remarquable, mais on voit bien ce qui lui eût manqué, ce que rien d'aussi convenable et fait exprès pour son tempérament n'eût su remplacer.

Avec des mérites littéraires de premier ordre (qui font souvent de son article quotidien la meilleure colonne de journal que nous offrent les papiers du matin, de midi et du soir) M. Bainville a la sagesse élégante et classique de se cantonner dans un domaine parfaitement précis et circonscrit. Il s'est fait le docteur de l'intérêt politique français. Et vous me direz peut-être qu'il n'est pas le seul (la profession n'est pas atteinte par le chômage) et que tout le monde ne s'accorde pas à reconnaître qu'il soit le meilleur. Vous alléguerez les anonymes bien connus du *Temps* et de l'*Echo de Paris*, les réflexions de M. Gauvain dans les *Débats,* la suite qu'après avoir joué des rôles divers et brillants M. André Tardieu donne aujourd'hui dans l'*Illustration* à son abondante production d'avant-guerre. Mais, sans être dans le secret des dieux, ce que

nous connaissons du caractère officiel ou officieux de cette littérature souvent fort distinguée ne nous permet pas d'y trouver une satisfaction sans mélange. Nous savons que nous sommes devant les feuillets d'un dossier d'avocat, nous assistons à des campagnes, nous suivons une stratégie, nous vivons dans un présent, nous reconnaissons les légistes nécessaires qui travaillaient pour Philippe le Bel, Richelieu ou Louis XIV, et dont un Etat moderne a ou croit avoir un besoin aussi urgent que de militaires ou de conseillers en droit international. Et si nous considérons d'anciens ministres comme M. Hanotaux, d'anciens présidents du conseil comme M. Barthou, d'anciens présidents de la République comme M. Poincaré, nous avons davantage encore l'impression d'une action qui s'exerce sous figure de pensée, d'un discours qui est, comme disait Démocrite, l'ombre de l'action.

Le cas de M. Bainville est un peu différent. Evidemment, il ne vise pas expressément à traiter les questions politiques de 1920 sous le même point de vue objectif que s'il étudiait la politique étrangère de Ferdinand le Catholique. Il vise à être utile dans la mesure de ses moyens et sans doute il déclarerait lui-même qu'il revendique au même titre que M. Poincaré, quoique avec moins d'autorité et de responsabilité, la fonction et le nom d'avocat de la France. Mais si nous comparons sa littérature avec toute celle à laquelle j'ai fait allusion, nous verrons que, malgré tout, la liberté de l'homme de lettres n'est pas un vain mot, et que si écrire ne représente sans doute pas un métier supérieur à plaider et à gouverner, c'est du moins un métier qui se suffit à lui-même et qu'aucun des deux autres ne saurait remplacer dans les attributions qui lui sont propres. Je ne me place ici qu'au point de vue de la forme. L'*Histoire Politique* de M. Poincaré et les *Enseignements politiques de la paix* de M. Bainville paraissent à peu près en même temps, et si le premier est un meilleur plaidoyer, le second est incontestablement un meilleur livre.

C'est ici que, de ce point de vue tout littéraire, apparaît bienfaisante l'influence des idées sur lesquelles M. Maurras a frappé, pour les enfoncer et les imposer, trente ans avec obstination. Des idées, ou plutôt une idée, celle de l'intérêt français. Evidemment ce n'était pas une matière qui demandât un grand

effort d'invention ni qui fût bien difficile à saisir. Et il est bien évident que le livre de M. Poincaré paraît tout aussi bien que ceux de M. Maurras ou de M. Bainville l'œuvre d'un homme qui a joué toute sa vie sur le tableau de l'intérêt français. Il y a simplement ceci que certaines puissances, analogues à celles qui président à la formation de l'œuvre d'art, sont à l'œuvre dans l'atelier de M. Maurras. Il a connu et senti une France, matérielle dans le présent, substantielle dans le passé, une France de chair et d'os. Il a donné à la réalité de la France ce goût de chair qu'il reproche à Chateaubriand d'avoir donné aux mots français. Et, pour rappeler un autre encore de ses ennemis intimes, il s'est identifié à l'être de la France par des fibres sensibles comme Michelet, autre « Français forcené ». M. Bainville, très artiste lui aussi, s'est appliqué et consacré à cette même idée plastique de l'intérêt français, mais d'une manière plus intellectuelle, plus lucide et plus dépouillée. Il a été (allons-y d'une troisième et d'une quatrième injure) le Melanchthon de ce Luther, le Nicole de cet Arnauld.

L'*Histoire de deux peuples*, l'*Histoire de trois générations*, les *Conséquences politiques de la paix*, trois ouvrages explicatifs de la grande guerre, figurent parmi les livres les meilleurs et les plus solides qu'on ait écrits sur les questions vitales de la politique française. Ce sont des épures élégantes nées d'une méditation intense et lucide de l'histoire de France, de la guerre et de la paix vues à la lumière de l'histoire de France.

Evidemment ce n'est pas M. Bainville qu'on accuserait jamais d'être, comme on l'a dit de M. Maurras, un romantique retourné ou rebouilli. Ses trois livres portent à peu près dans la politique le même visage que l'*Histoire de la littérature française* de Nisard portait dans la littérature. Il existe pour lui une perfection politique française : les traités de Westphalie évolués harmonieusement en le « système » de 1756, comme il existait pour Nisard une perfection littéraire, les grands auteurs classiques d'après 1661, complétés ou achevés par la critique et la prose de Voltaire. Aucun autre point de vue ne permettra, sur l'un et l'autre tableau, plus d'excellente critique et de solide politique, qui l'une et l'autre peuvent mener à tout, à condition d'en sortir, c'est-à-dire d'en reconnaître et d'en juger les limites après les avoir utilisées.

*
* *

Il y a un fait, c'est que la paix dont M. Bainville étudie les conséquences politiques ne s'est pas faite sur ces principes en dehors desquels M. Bainville ne voit pas de salut national. Le schème historique des *Conséquences politiques de la paix* fait suite au schème historique de *Kiel et Tanger*. L'un et l'autre composent une déploration, figurent un geste avertisseur qui désigne les lois violées et présage un noir avenir. Pas de saine politique extérieure sans roi, dit M. Maurras, et le système de politique extérieure suivi par une République conservatrice, qui est la systématisation plus nocive du mal républicain, du mal politique absolu, est plus dangereux que l'absence de politique extérieure propre à une République radicale. Nous sommes, ajoute M. Bainville, à une époque où, une paix durable étant possible et probable avec l'Angleterre, tous nos problèmes politiques sont commandés par nos rapports avec le germanisme. Or nous avons toujours été attaqués par une Germanie forte et unie, alors que nous avons vécu en paix (et pour cause : un Allemand retiendra l'ingénuité de cet aveu) avec une Germanie divisée. Donc le *dividenda Germania* doit être notre *delenda Carthago*. Et cette division n'est pas une opération à improviser ni à inventer. Elle a été poursuivie, réalisée, maintenue par deux siècles de sagesse politique française. L'expérience en 1918 nous imposait absolument de revenir à cette sagesse. Nous y avons manqué, et nous le paierons cruellement.

Il n'entre pas dans mes intentions, ni surtout dans le cadre habituel de ces articles, de discuter la thèse qu'expose avec tant de paisible clarté M. Bainville. Je n'en retiens que les côtés logiques qui nous font toucher les qualités et les défauts d'un genre de raisonnement transportable à beaucoup d'autres domaines.

Depuis 1914 nous vivons en plein dans le problème bergsonien de l'opposition entre le mécanique et le vivant (et certain néronisme intellectuel pourra s'en louer). Quand je dis bergsonien, c'est un peu par goût d'actualité ; en 1813 Schelling comprenait déjà comme un acte de la même opposition la

guerre de l'Europe contre la France, en intervertissant il est vrai nos étiquettes et en voyant dans Napoléon le monstre du mécanisme ; et comme le bergsonisme descend authentiquement de Schelling, ce n'en devient que plus intéressant. Mais si la grande guerre a posé une face de ce problème, les délibérations qui ont précédé le traité de Versailles en ont posé une autre face. Ce traité a taillé, coupé, divisé abondamment en Europe, et c'est ce qu'on dit quand on constate qu'il a balkanisé l'Europe centrale, en a décomposé les unités politiques. Il l'a découpée comme on découpe un poulet. Or il y a deux manières de couper un poulet, l'une qui suit les lignes de la vie, l'autre qui, pour des raisons très pratiques, procède mécaniquement.

La première, en usage dans les familles où l'on mange puissamment enlève selon les articulations naturelles de la volaille deux ailes et deux cuisses, la carcasse formant la cinquième part. Si on est seulement six, la dignité de la table exige qu'on attaque un second oiseau. Mais ceux qui mangent à l'hôtel savent par expérience dans quel esprit de cautèle satanique et avec quel mépris de ces articulations naturelles le tenancier d'une table d'hôte sait faire rendre au corps inépuisable d'une poule autant de portions qu'il a de clients un jour de foire. Cette seconde méthode, toute mécanique, est évidemment intéressante pour un hôtelier, mais ne réussit que jusqu'au moment où un client impavide recompose tant bien que mal le membre naturel qui s'appelle une aile en abattant froidement dans son assiette une demi-douzaine de ces bouchées.

Les auteurs du traité de Versailles étaient partis en guerre — faudrait-il dire partis en paix ? — pour découper l'Europe centrale selon ses articulations naturelles, et cela faisait même le principal des quatorze points. On devait y arriver en observant le principe des nationalités. Mais on put s'apercevoir que la nationalité n'est pas une articulation si naturelle, et que deux autres principes aussi essentiels doivent la compléter. C'est d'abord le principe de l'association historique. Quand deux nationalités, soudées ensemble depuis des siècles, forment un être politique qui s'est révélé viable, la volonté de l'une d'entre elles suffit-elle pour que le lien doive être dissous ? L'association historique ne constitue-t-elle pas une prescription ? Non, a dit

l'Entente aux États danubiens. Si, dit l'Angleterre à l'Irlande. C'est ensuite le principe des débouchés. Les articulations naturelles d'un pays sont déterminées par ses voies naturelles, par les routes qui lui donnent une circulation normale du côté de ses voisins et du côté de la mer. Quelles que soient les causes profondes et diverses de la grande guerre, elle est devenue bien vite pour les Empires centraux et pour la Russie une guerre de débouchés.

Des articulations naturelles, régies par ces trois principes, devraient donc être à la fois ethniques, historiques, géographiques. Or, dans la nature de l'Europe centrale, ces trois tendances divergent beaucoup plus qu'elles ne s'accordent. La plupart du temps il faut que l'une soit violée pour que les autres soient observées. Il n'y a pas dans l'Europe centrale un système d'articulations naturelles, au triple sens que devrait comporter ce mot. Ce qu'il y a de naturel c'est la division. Mais la division a été autrefois aussi naturelle à la France, à l'Italie, à l'Angleterre. En même temps que des forces naturelles de division ont travaillé en Europe centrale les forces conscientes d'unification. Ces dernières, Hohenzollern, Habsbourg, Romanof, sont celles qui se sont effondrées en 1918.

L'unification de l'Europe centrale par la victoire des Empires aurait créé un bloc européen prépondérant comme l'est dans le continent américain celui des États-Unis. La politique des vieilles puissances occidentales vis-à-vis de l'Europe centrale est donc nécessairement une politique de division. C'est précisément le point de vue traditionnel français sur cette division que M. Bainville a exposé dans ses trois ouvrages et surtout dans les *Conséquences*. Mais pourquoi ce point de vue est-il resté seulement français ? Tous les alliés n'avaient-ils pas le même intérêt à la division de l'Europe centrale ? Certes. Mais pour chacun des intérêts nationaux cette division suit des lignes particulières. Il ne s'agit nullement de diviser selon les articulations naturelles de l'objet à diviser, mais selon les articulations naturelles des intérêts diviseurs. Ainsi pour le maître d'hôtel les articulations naturelles de son intérêt commercial deviennent par projection celles de la volaille à découper. M. Bainville nous donne l'analyse du système français. Mais en se résignant à devenir médiocre avocat, il fût devenu peut-être meilleur philo-

sophe. Il eût alors exposé en face du système français de découpage le système de l'écuyer tranchant anglais, celui de l'intérêt britannique, ou, plus simplement, de l'intérêt thalassocratique. L'un des deux n'est bien compris et classé que si on le comprend et le classe par rapport à l'autre. En bref on peut dire que le système de division anglais, commandé par des vues de mer et des principes économiques, s'établit en fonction des débouchés, et que le système français, commandé par des vues de terre et des principes moraux, s'établit en fonction des nationalités.

* * *

Le principe de l'écuyer tranchant anglais est celui-ci : séparer (en le divisant) le plus possible le rivage de l'arrière pays continental. Principe que la politique anglaise a appliqué pendant cinq siècles à la France (quand elle était l'ennemi principal) avec autant de nécessité et de constance que nous avons appliqué au corps germanique les principes des traités de Westphalie. La guerre de Cent ans avait servi aux Anglais de leçon. Maîtres de la Guyenne et de la Normandie, c'est-à-dire des deux débouchés français sur l'Atlantique et la Manche, ils les perdirent quand ils voulurent, méconnaissant leur force réelle, conquérir, garder et joindre les deux hinterland. Ils durent se résigner à voir la France comme l'Espagne — leurs deux ennemies — en possession de leurs débouchés naturels. Ils s'attachèrent seulement à leur en interdire un, celui qui les eût particulièrement gênés, celui qui donnait de plus près sur leur domaine maritime. Ils luttèrent trois siècles, sacrifiant toutes leurs ressources et coalisant l'Europe, pour que la France du Nord fût séparée de son débouché naturel, Anvers. Et le traité de Méthuen leur donna à peu près au flanc de la péninsule ibérique l'équivalent de ce qu'avait été jadis pour eux Bordeaux sur le rivage français. Contre l'héritage des trois Césars tombés ils n'ont pas procédé autrement que contre les deux royaumes heureusement plus solides de la maison de Bourbon. L'expérience a montré à l'Angleterre que les petits et moyens États créés au débouché des grandes voies continentales présentent le double avantage d'amputer les États continentaux de leurs ambitions et de leurs moyens maritimes, et de devenir rapidement des barques de pêche à la

remorque de la thalassocratie dominante. De là l'utilité de ces Hollande et ces Belgique nouvelles qui vont de Dantzig à la Finlande. De là la carte de l'Atlantique et de la mer Egée où sinon toutes les côtes, du moins tous les ports de valeur sont sous une autre domination que leur hinterland continental. Comme Louis XIV, en occupant Strasbourg, fit frapper la médaille *Gallia Germanis clausa*, l'Angleterre verrait à la limite de sa politique un *Ab imperio terrestri separatum mare*, ce qu'auraient pu être autrefois une Normandie et une Guyenne séparées du roi de Bourges. Un Suess de la politique reconnaîtrait élégamment dans Vienne et l'Autriche le Bourges d'aujourd'hui, un royaume de Bourges sans Jeanne d'Arc.

La ligne selon laquelle l'intérêt anglais divisera sera donc celle de la séparation entre le bloc continental et son rivage. Du Portugal à la Finlande et d'Anvers à Constantinople toute la carte d'Europe porte la marque de cette œuvre séculaire. Au contraire la ligne selon laquelle l'intérêt français découpera ou maintiendra découpée l'Europe centrale sera une ligne politique. Les traités de Westphalie consacraient les divisions politiques et religieuses que nous avions le plus possible provoquées : il ne nous importait pas que la mer fût séparée de la terre, mais seulement que les princes fussent séparés de l'Empereur, les catholiques des protestants, les gens de l'Elbe des gens du Rhin.

Cette politique, selon M. Bainville, était encore bonne en 1918. Et tout le monde à peu près le reconnaît en France. Si elle n'a pas été tentée, c'est, disent les auteurs français du traité, que la France s'est heurtée à l'opposition de ses alliés. De sorte que dans la balkanisation, le morcelage de l'Europe centrale, l'Allemagne, bien qu'amputée, fait exception, les cuisses et les ailes de la volaille sont en morceaux minuscules devant des gens qui n'attraperont pas d'indigestion, mais la carcasse reste en réserve et pourra contenter un bon appétit. M. Bainville estime que si la France elle-même n'a tenté aucun effort sérieux pour imposer le *dividenda Germania* à ses alliés, c'est manque général de foi, effet de la même éclipse de raison politique qui fait que la France s'est séparée de ses rois et ne songe pas à les rappeler. Ce principe de la vieille politique « ne vivait plus, dit-il, qu'à l'état de souvenir historique chez un très petit nom-

bre de personnes qui n'étaient pas de celles à qui la charge de conduire les négociations était confiée. Si tel ou tel des membres de la délégation française a eu, à de certains moments, une lueur de la politique à suivre, ce ne furent que des velléités aussi tardives que passagères. Le cœur n'y était pas. Les idées non plus, les idées encore moins. » On cherche en vain dans celles de M. Clémenceau « quelque chose qui ressemble aux vues d'un homme d'État. »

L'idée générale qui gouverne le livre de M. Bainville est que l'ancien régime, où il y avait une tradition politique et des hommes d'Etat, a su tenir l'Allemagne divisée, et assurer par conséquent à la France une sécurité relative, tandis que les régimes qui lui ont succédé ont favorisé ou maintenu le danger majeur pour la France, à savoir l'unité allemande. Il en accuse le manque d'esprit politique, l'oubli des traités de Westphalie, les chimères démocratiques, napoléoniennes, wilsoniennes, trois masques sur un même visage. Et je ne nie pas que tout cela réponde à une réalité. Mais pourquoi ne s'en prend-il pas à la nature des choses ? Pourquoi le raisonnement par le sujet, à l'exclusion du raisonnement par l'objet ? Nous n'avons pas divisé l'Allemagne en 1918 et 1919. Quand on renonce à couper un poulet, ce peut être pour deux raisons : parce que le couteau ne coupe pas, ou parce que la viande est trop dure, et souvent c'est pour l'une et l'autre à la fois. Le livre de M. Bainville nous explique, après *Kiel et Tanger*, que notre couteau ne coupe pas. Il ne paraît pas examiner la question de dureté de la viande. « Des mœurs balkaniques, qui ne sont que les mœurs éternelles des petits Etats, seront la conséquence nécessaire d'une division qui s'est arrêtée au seuil de la race germanique, pourtant aussi apte que les autres à se diviser. »

Voilà, dans la *Politique d'abord*, un mépris bien superbe de la géographie et de l'histoire. Le traité de Versailles a divisé là où la nature des choses établissait déjà un commencement de division. Il a tranché en général là où il trouvait des articulations naturelles, et c'est un fait qu'il y en a dans la patte et l'aile du poulet plutôt que dans la carcasse. La race slave n'a pas été divisée par un insondable décret de la trinité versaillaise : elle l'était déjà par ses langues, le tchèque n'étant point le serbe, ni le polonais le russe, elle l'était par son histoire et

surtout par ses volontés. La race germanique (Allemagne, Angleterre, Hollande, Scandinavie) comme la race latine sont pareillement divisées par leur histoire et par leurs langues. Mais l'Allemagne, qui ne fut divisée autrefois que par la religion et la politique, ne l'est plus depuis que la tolérance religieuse règne à peu près en Europe et depuis que sa vie politique propre, après l'avoir divisée, l'a unie. Qu'eût été une division maintenue artificiellement et violemment par plus de gendarmes qu'il ne nous en faut pour occuper la Rhénanie ? Je veux bien qu'il soit possible de remonter certains courants historiques. Est-ce le cas pour celui-ci ?

Si le morcelage dicté par l'intérêt anglais, celui qui sépare rivage et continent, a réussi dans une certaine mesure, cela tient-il surtout à l'astuce et à l'habileté britanniques ? Pas précisément, mais à un état de la géographie politique qui favorise aujourd'hui l'Angleterre. C'est un fait que sur les côtes orientales de la Baltique, de l'Adriatique et de la mer Egée les populations du rivage sont en général de race et de langue différentes des populations de l'intérieur. Il n'y a dès lors qu'à laisser jouer les affinités nationales pour donner à cette partie du monde un découpage analogue à celui que l'Angleterre a dû imposer à l'Escaut par trois guerres européennes. Notons d'ailleurs qu'ici encore, en Allemagne, le morcelage traditionnel anglais n'a pas pu jouer plus que le morcelage traditionnel français, et pour la même raison, qui tient à la viande, non au couteau. Hambourg indépendant serait bien vite attiré dans la sphère d'influenee anglaise : mais Hambourg indépendant étant une vieillerie historique comme la sainte ampoule, il ne faut plus y penser, et les réalistes anglais n'y ont pas pensé. Dans le dernier banquet qui lui fut offert, M. Cambon résumait une vie d'expérience politique concernant l'Angleterre en disant : l'Anglais vit dans le présent. Il est vrai que Taine et M. Bourget félicitent les Anglais de maintenir le passé. Dans les deux cas cela veut dire la même chose, à savoir que les Anglais ne vivent pas comme nous, ne conçoivent pas comme nous le présent et le passé. S'ils coiffent leur *speaker* d'une perruque et s'ils habillent les gardiens de la Tour de Londres en costumes de mardi-gras, ils sont, en politique, parfaitement réalistes et absorbés par le présent. Notre ligne de

séparation entre le présent et le passé est différente, voilà tout. Les uns font la raie à droite, d'autres à gauche, d'autres au milieu ; les uns, comme dans Swift, cassent les œufs par le gros bout, les autres par le petit bout, et Sirius n'a pas là-dessus d'opinion bien tranchée. Mais la parole, pour le moment, n'est pas à Sirius.

Retenons que le livre intéressant et très littéraire de M. Bainville expose le système français de morcelage européen tel qu'il procède historiquement de Henri II et des traités de Westphalie, modifiés par l'esprit de 1756 et du renversement des alliances. Peut-être cette date de 1756 et ce renversement signifient-ils une élasticité et un esprit de compromis qui n'ont pas fini de se manifester et qui peuvent se déployer sur la ruine, peut-être regrettable mais sans doute irrémédiable, de ce système austro-hongois que M. Bainville eût vu volontiers complété au nord par la Pologne et associé à la France par une alliance solide. L'intérêt français a eu ici contre lui l'ethnographie, sinon la géographie, au moment où le système traditionnel anglais de morcelage avait pour lui au moins l'ethnographie. Peut-être y a-t-il là des données sur lesquelles se fonderait un réalisme politique moins littéraire et moins lié à un passé dont une très grande part semble bien périmée.

ALBERT THIBAUDET

NOTES

LE COTÉ DE GUERMANTES, par *Marcel Proust* (éditions de la Nouvelle Revue Française).

M. Marcel Proust passe pour un écrivain diffus. Ainsi se forment les légendes. Il est le plus concis des écrivains. Qu'on lise la première partie du *Côté de Guermantes*. Cette lecture faite, qu'on imagine le thème de ce roman proposé à Mérimée, par exemple : cet auteur sec et précis serait bien empêché d'en composer une nouvelle de dix pages. Mais, qu'on eût offert, au contraire, à Balzac, la matière abondante de ces 279 pages — je dis la matière, plus exactement la profusion de vues — : il en eût sorti quinze volumes (parce qu'il est mort jeune).

Ainsi M. Proust enferme un monde dans un thème qui, pour tout autre, n'en serait pas même un : et voilà une conception concise, servie par une inspiration riche. Ce monde, M. Proust l'analyse avec une telle minutie que quiconque voudrait en grignoter les restes s'en retournerait le ventre vide : et il lui suffit pour cela, de 279 pages ; et voilà une inspiration riche, servie par une expression concise.

Mais voyons d'abord l'expression. Ce qui égare, c'est la richesse étonnante des nuances. Parce que M. Proust emploie volontiers quatre ou cinq pages, ou même dix, à suivre une même idée ; parce que le lien qui unit différents aspects de cette idée lui semble si fragile, et cependant si nécessaire à conserver, qu'un point terminant une phrase suffirait à en rompre la continuité délicate — à quoi il se refuse — ; on lui reproche de trop s'étendre et de se plaire aux phrases interminables. C'est ignorer les ressources de la syntaxe, et ne pas soupçonner la joie qu'on goûte à l'enchaînement des propositions. Et c'est aussi laisser entendre que Saint-Simon est ennuyeux ! Un point est, en quelque façon, un aveu d'impuissance, une manière détournée, et point très brave, de suggérer : « Voyez, je suis à bout de souffle. » Il faut être Pascal, ou La Rochefoucauld, pour

concentrer, en une phrase brève, une grande richesse de vues (ce n'est point une comparaison que j'établis entre des auteurs, mais deux tours d'esprit dont je marque la différence). Ce procédé est poli, mais un peu téméraire, même, surtout, chez de si grands esprits. Car ils renferment et condensent, dans une maxime, une ample matière, qui prête un fondement solide, et ouvre un vaste champ à des réflexions profondes : ce qui suppose un lecteur réfléchi, et capable de profondeur. J'ai dit que c'était poli, mais téméraire. Et pour dégager d'une formule tout ce que le grand esprit qui l'a ciselée y a inclus, il y faudrait un esprit de même taille. Voyez plutôt l'Evangile : tout l'effort des docteurs, depuis 1900 ans, s'applique à en rendre explicites les leçons implicites : et je ne compte pas les hérésiarques, ni le risque qu'on court à extraire d'une formule ce qu'on suppose qu'elle renferme, ni le danger des paraphrases, ni l'audace des commentaires.

M. Proust n'est pas moins poli, ni moins téméraire ; seulement, c'est d'autre façon. Il nous fait la grâce de penser que nous sommes bons marcheurs, et pourvus de bons yeux. Il ne se contente pas de montrer au lecteur de vastes perspectives, où le laisser s'aventurer. Une infinité de petits sentiers s'enchevêtrent, dans ce paysage, qui n'est pas une toile de fond, mais un décor réel, et plein d'animation. Il s'y engage, les suit tous, jusqu'au bout, revient sur ses pas, sans se perdre jamais, en nous tirant par la manche. On n'a qu'à le suivre. Ce n'est déjà pas si commode, et beaucoup restent en chemin. Ce qui, d'abord, semble un peu irritant, c'est la tutelle où il nous tient : il ne laisse rien à découvrir à notre imagination, ou à notre curiosité : chez lui, l'une est si vive, l'autre si attentive, que nous n'avons qu'à rester cois. Mais ce n'est qu'une illusion. Montesquieu écrit quelque part : « Il ne faut pas toujours tellement épuiser un sujet qu'on ne laisse rien à faire au lecteur. » Le conseil paraît juste ; il est au fond bien vain. On n'épuise jamais un sujet. Il peut arriver quelquefois qu'on en extraie tout le suc, toutes les leçons : le lecteur se rattrape sur les applications, et en découvre d'autant plus que les vues qu'on lui ouvre sont plus claires et plus nombreuses. Ainsi fait M. Proust. Il nous laisse la liberté de recommencer cette excursion, non plus à sa suite, et en novices ignorants et soumis, mais cette

fois, sans lui, ce que nous n'eussions pas pu faire, n'eût été sa direction préalable et complaisante, avec autant de fruit, ni sans risquer de nous égarer. Il nous apprend à voyager dans le domaine de la vie intérieure.

La particularité de M. Proust, c'est que, tout en étant minutieux comme on ne l'a, je crois, jamais été, il n'est pas méticuleux. Sa pénétration extrême ne lui ôte ni le sens des ensembles, ni celui des relations. C'est proprement, si l'on y songe, une qualité extraordinaire. A propos d'une impression particulière, très intense, et très fouillée, il jette une vue générale, qui éclaire d'une lumière nouvelle un recoin jusqu'alors ignoré, non point de sa sensibilité personnelle, mais de l'âme. Il se promène avec assurance dans ces régions semi-obscures, dont d'autres avant lui avaient rendu sensibles, mais non intelligibles, les mouvements. Il est par là, un créateur — au sens inexact, modéré, humain et non divin du mot — qui donne l'existence à ce qui végétait, plus proprement un révélateur, qui lance un éclair dans la nuit, et sait en diriger la flamme. Un esprit fortement nourri, une mémoire prodigieuse (et la plus rare, celle des sentiments, des sensations, et de toutes leurs nuances, évoqués, non point à l'état isolé, mais dans le cadre même et les conditions qui ont provoqué leur naissance et permis leur épanouissement, mieux que par l'association fortuite de circonstances accessoires passées et présentes, par l'analogie ou l'opposition naturelle que présentent avec un tel sentiment, telle sensation nouvelle, celui ou celle de jadis, et qui les ramènent à l'esprit, toutes vivantes, et non, par un jeu du hasard, désagrégées) une intelligence attentive permettent seuls de tels jeux. On pourrait assez justement le comparer à un botaniste, dont la curiosité d'esprit passe de beaucoup la botanique, mais qui s'attache à cette science et utilise à son propos toutes les connaissances qu'il a. Etudiant une branche de fleurs, il n'en fait pas voir seulement l'enchevêtrement des fibres, le tissu du bois, les voiles des pétales et des feuilles ; il ne s'arrête pas au développement actuel de cette branche ; mais, par des moyens enchanteurs, il nous la montre, telle qu'elle était, encore enclose dans le bourgeon près d'éclater, et telle qu'elle sera, demain, presque flétrie ; et non seulement cela, mais telle qu'elle eût été, si, floraison d'automne, quelque miracle l'eût fait

s'épanouir au printemps ; et encore sous l'aspect qu'elle aurait revêtu, si, au lieu qu'elle soit, par exemple, une fleur de chrysanthème, elle eût été dahlia, glaïeul, ou violette ; ou bien telle qu'on l'aurait vue, non pas détachée de l'arbuste nourricier, mais, somptueuse, dans un beau jardin, au milieu de ses sœurs, ou dans sa dernière splendeur, et près de mourir, dans un vase, solitaire. Il évoque, compare, suit les progrès, et, d'un coup d'ailes, nous transporte dans un lieu mystérieux et dominant, d'où nous pouvons apercevoir, non seulement le vaste ensemble qu'il a disposé avec un art appliqué et précis, mais cet ensemble sous toutes ses faces. Et cette perspective qu'il nous montre, et qui semble, parce qu'il nous y a d'abord promenés, être moins un paysage qu'un lieu d'excursion, nous la comprenons mieux, pour en avoir pénétré les détails, de même qu'un homme dégagera, avec plus de lucidité, le sens d'un décor qui s'étale devant ses yeux, s'il en a visité auparavant tous les replis. Mais j'entends bien que c'est un art difficile que de voir, dans ses grandes lignes ce qu'on connaît dans son détail, et que, pour beaucoup, la minutie d'esprit écarte la portée d'esprit. Et un grand nombre reprochent à M. Proust que son ouvrage ne soit pas composé, dont le dessein leur échappe. Qu'on se rappelle son livre précédent. Il y opposait, à la poésie du nom de lieu Balbec, la banalité du pays de Balbec, ou, si l'on veut, à l'impression produite par ces deux syllabes, préalablement à toute rencontre, et par le seul jeu de l'imagination, l'impression produite par la vue du pays, qui, ne répondant pas du tout à son image fictive, semble d'autant plus banal qu'il a été imaginé plus poétique. De même le nom de Guermantes, source et prétexte d'abord de fantaisies agréables et belles, quand, au lieu d'emprunter son charme en quelque sorte à la phonétique, à la légende, et au château qu'il désigne, c'est-à-dire à tout ce qu'il permet d'évoquer, il s'applique à une personne, d'abord rencontrée à peu près comme une vision, dépourvue de toute individualité, plaisante en ceci seulement qu'elle prête une apparence à la fiction, et ornée de parures brodées par un esprit ingénieux autour du nom qu'elle porte, change de sens en se fixant. Et à mesure que la duchesse de Guermantes, peu à peu descendue de l'empyrée où elle règne, d'abord comme un pur esprit, puis comme une nymphe au milieu de ses compagnes et de ses

compagnons, se fait plus réelle, revêt une personnalité, et avec elle tout le milieu où elle vit, ce nom de Guermantes est absorbé par elle, et devient au lieu du mot magique qui ouvrait un royaume féerique, le terme qui désigne dans le monde une certaine femme et puis une certaine famille. Et après avoir contribué à embellir cette dame, il perd sa vertu ancienne, et, de talisman devient épithète.

Ainsi, l'on pourrait dire, non seulement du *Côté de Guermantes*, mais de tous les livres parus de la série, qu'ils signifient le passage de la fiction à la réalité, (à la réalité non point sèche, mais encore enveloppée de tous les voiles gracieux de la fiction évanouie, de même que le souvenir d'une belle statue demeure dans l'esprit de celui qui la vit, superbe et dressée sur son socle, après qu'elle a été brisée et remplacée, par une mauvaise copie, augmenté encore par un regret mélancolique, et cependant gêné dans son évocation par la présence d'une image malencontreuse), ou plus exactement et plus précisément, qu'ils racontent la transformation des mots, selon que ceux-ci évoquent ou qualifient, dans un esprit porté à la fois à imaginer abondamment et à observer lucidement.

Ceci dit, tout reste à dire ; et, entre ce dessein général, et la façon particulière dont il se développe, il y aurait matière à épiloguer sans fin. Je ne m'y lancerai pas. Cependant, il faut bien signaler le lien qui unit les diverses parties de cette œuvre considérable, qui est la personnalité du narrateur. Il faut le signaler, mais non s'y arrêter : la conclusion serait prématurée, avant le terme de l'ouvrage, et malséante ou indiscrète : car ou bien je ferais mine de tirer de mon propre fond ce que je ne connais que par ouï-dire, ou bien je dirais tout crûment ma source, et j'abuserais d'une amitié dont je veux bien goûter l'agrément et l'honneur, mais non tirer profit.

LOUIS MARTIN-CHAUFFIER

*
* *

NÈNE, par *Ernest Pérochon* (Plon-Nourrit).

M. Pérochon, prix Goncourt, n'apporte pas comme son co-lauréat de 1919, Marcel Proust, une formule nouvelle dans notre littérature, mais il s'insère avec honneur dans la tradition du roman paysan.

M. Pérochon a le don de la mise en scène. Il y a dans *Nène* vingt tableautins, tournants de récit ou situations de détail qui excitent l'intérêt ou l'émotion. Dans le chapitre où la servante Nène songe tout à coup en jouant à la maman avec les enfants de son maître, que celui-ci pourrait bien l'épouser, la façon dont le maître surprend son secret est une trouvaille. Le battage du blé, le curage de l'étang, tout ce qui a trait au paysage ou à la vie des champs ne laisse rien à désirer en fait de justesse et de précision dans le détail, de poésie dans l'ensemble. Il y a, comme disent les peintres, de l'*atmosphère*.

Mais ce qui manque tout gâter, et peut-être le gâte, c'est l'essentiel du récit qui n'est que du mauvais mélodrame et l'étude des caractères qui appartient à ce même répertoire conventionnel, celui de Nène y compris, bien que la lumière projetée constamment sur elle éclaire ses gestes d'une clarté un peu plus humaine que ceux des autres personnages.

Les héros de *Nène* vivent tant qu'ils demeurent paysans. Ils ne sont plus que des pantins, dès qu'ils devraient se montrer hommes tout court. L'observation et le rendu de la vie paysanne sont de premier ordre et jaillissent de verve ; mais la connaissance du cœur humain fait défaut. Ce qui est hors-d'œuvre approche parfois de la perfection, l'œuvre manque.

On a parlé à propos de M. Pérochon de naturalisme. C'est impressionnisme qu'il faudrait plutôt dire, si on voulait le situer dans un camp. Impressionnisme charmant et véridique de poète campagnard, ciseleur précieux d'idylles et de mimes à la Théocrite et patoisant (patoise-t-on vraiment d'une manière aussi délicieuse dans les Deux-Sèvres ?) avec saveur, mais dépourvu de tout génie constructif. Conteur peut-être, romancier non. BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

DES INCONNUS CHEZ MOI, par *Lucie Cousturier* (La Sirène).

Ces inconnus que Madame Lucie Cousturier s'emploie à nous faire aimer, ce sont ces Tirailleurs Sénégalais, ces « engagés volontaires » arrachés à leur Afrique natale et transformés en défenseurs du Droit. C'est sur la Côte d'Azur, parmi les paysages d'oliviers et de pins que Madame Cous-

turier les a rencontrés. Ils se sont introduits presque malgré elle dans son existence et l'ont charmée. L'auteur ne peut se retenir de nous faire partager les joies d'une qualité rare qu'elle a goûtées en compagnie de ses noirs amis.

Madame Cousturier a d'ailleurs le bon goût de ne pas établir entre ses compatriotes et les Sénégalais une comparaison trop nette. Non pas que son opinion soit un instant douteuse : quelques épithètes méprisantes jetées çà et là montrent en quelle mince estime elle tient les civilisés que nous sommes. Elle ne fait même point d'exception pour elle-même : elle laisse deviner en certaines pages qu'elle se sent fort inférieure aux inconnus qui franchirent son seuil.

Mais ce livre n'est pas une plaidoirie en faveur de la race noire. Madame Cousturier dédaigne de s'adresser à notre raison et même à notre cœur. Il est depuis longtemps démontré que ni l'une ni l'autre ne sont capables de nous faire comprendre que des hommes peuvent être nos frères bien que leur peau soit d'une autre teinte que la nôtre. Pour gagner notre sympathie à ceux qui forcèrent la sienne, Madame Cousturier fait uniquement appel à notre sensibilité physique. Elle use pour peindre ses amis de fraîches images qui émeuvent nos sens. Voici les sourires de Metey Saar : ils sont purs comme la fenêtre ouverte. Voici Saar Gueye, rafraîchissant, discret comme une goutte d'eau dans l'herbe. Tel autre tirailleur évoque un peuplier, tel autre encore une guêpe blessée. Cela conquiert mieux que des discours.

Ces Inconnus, Madame Cousturier ne s'ingénie pas à nous les faire connaître. Elle s'emploie à les éloigner, à nous les rendre étrangers, sachant bien qu'ainsi nous les comprendrons mieux. C'est que nous avons, dès qu'il s'agit de porter un jugement, un voile épais devant les yeux — c'est la théorie même et presque les termes propres de Madame Cousturier. Nos sens sont oblitérés par des clichés qui sont ce que nous appelons fièrement nos « connaissances ». Et nos connaissances touchant les Sénégalais c'est la légende du Soldat-Bête, du Diable militarisé, invention dérisoire que Madame Cousturier détruit en se jouant.

Dès l'instant qu'il n'est plus l'homme dont les musettes sont lourdes de têtes sanglantes, le Sénégalais devient lointain,

élémentaire dans le noble sens de ce mot — quelque chose comme le vent ou le courant du ruisseau, phénomènes impénétrables et familiers, étrangers autant que proches et d'où nous viennent nos plus sûrs bonheurs.

Il y a dans ce livre une partie pédagogique dont l'intérêt nous échappe. Madame Cousturier a tenté d'instruire ses amis aux dents blanches, de leur apprendre à lire, à écrire et surtout à parler un langage autre que l'officiel idiome petit-nègre. Apparaît-il nécessaire de faire goûter à ces hommes simples la saveur perfide d'une civilisation à laquelle nous devons notre cécité intellectuelle ? Fort heureusement les Tirailleurs sont en grande part retournés dans leur chaude Afrique. Souhaitons qu'ils aient la fortune d'oublier ce qu'ils ont appris. Puisse le mal de la Connaissance n'avoir pas contaminé à jamais le jugement sûr des Inconnus !

MICHEL DE GRAMONT

*
* *

LA RELÈVE DU MATIN, par *Henry de Montherlant* (Société Littéraire de France).

J'aurais voulu parler de cet ouvrage en écartant la question littéraire. Le fond en est trop riche pour qu'il n'y ait pas injustice à s'arrêter aux tâtonnements de la forme. Il faudra pourtant s'y résoudre ; car on doit à un débutant la vérité complète et il serait dommage qu'une telle subtilité et une telle force de pensée ne trouvassent pas au plus tôt le mode d'expression choisi, épuré, dont elles sont dignes. Au reste, ce n'est pas par faiblesse que pèche l'expression ici, mais par surabondance et enivrement de soi-même, et déjà, dans quelques morceaux, notablement supérieurs aux premiers : « *Devoir d'aînesse et devoir français* », « *Pâques de guerre au collège* », et surtout « *le Dialogue avec Gérard* » qu'on a pu lire dans la revue, elle prend une concision, un accent, une juste musicalité qui marquent l'évolution la plus heureuse. Comment un premier livre ne renfermerait-il pas le *tout* du jeune homme qui l'écrivit, et justement quand celui-ci en a voulu faire une « somme », la « somme » de ses pensées les plus secrètes, dans le moment tragique, unique, où toutes choses sont remises en question par le fait de la guerre et de la mort. — J'ai prononcé le mot de « musicalité ». Abor-

dant un sujet difficile entre tous et qui déjà a découragé les plus grands, la psychologie de l'enfance et de « l'âge ingrat », M. de Montherlant a traité symphoniquement ses découvertes. La pièce de résistance du volume, *la Gloire du collège*, est proprement un poème symphonique où toute la matière spirituelle et aussi sensuelle du sujet est brassée, mêlée, variée, et saisie dans une seule onde, et d'où les thèmes principaux n'émergent que pour replonger aussitôt dans l'épais tourbillon des incidentes. Ce n'est pas que l'impression d'ensemble soit manquée ; ce collège est vraiment un être dont la masse palpite, oscille et se penche parfois sur nous ; toutes les petites âmes encore obscures, contradictoires, décevantes et chères qui le composent, forment une seule âme passionnée dont on sent passer le souffle brûlant. Mais on en veut au musicien de prendre trop souvent le pas sur l'analyste, de tourner sans fin autour de l'objet, de le circonvenir de loin, en un mot, d'orchestrer sa lucide pensée, sous le prétexte de l'approfondir. L'excès de l'analyse va contre l'analyse et brouille l'image au lieu de la fixer. Combien tous ces traits authentiques, si directement observés, combien ces figures vivantes qu'on entrevoit, qu'on va aimer et que soudain on perd de vue, gagneraient-elles à porter un nom, à nous parler tout droit, à se présenter en chair et en os, ainsi que fera — à la fin du livre — le jeune collégien Gérard ! Mais on ne vit pas impunément à une époque où le goût de l'image et de l'allusion perdant toute mesure et bravant toute règle, est en train de devenir un danger public : M. de Montherlant, comme les autres, aura dû payer son tribut. Ajoutons que l'objectivisme, pour employer ce vilain mot, n'est pas le fait des débutants et s'il faut s'étonner de quelque chose, c'est de ce que M. de Montherlant, sous le débordement de l'exaltation personnelle, montre tant de curiosité précise pour autrui ; c'est par quoi il vaut selon moi. — Ceci dit, qui ne concerne que la forme, il reste que *la Relève du Matin* est un livre unique en son genre, important en son genre et qu'il apporte une contribution précieuse à l'histoire des esprits dans la période que nous traversons et qui commence avec la guerre. M. de Montherlant nous propose de méditer son propre cas et celui de ses camarades, transportés brusquement du collège au front de bataille, gardant avec ce collège chrétien un contact étroit et profond, y laissant de plus

jeunes hommes qui sans doute ne se battront pas, mais pour qui on se bat et en qui se prépare tout l'avenir. Durant ces cinq années de sacrifice, que pensaient les grands des petits ? et surtout — puisqu'ils sont l'avenir, je le répète — que pensaient les petits des grands ? Pensaient-ils, comme pensait ou eût dû penser le non-combattant : « S'il existait une justice il n'y aurait pas trois hommes sur dix qui oseraient vous regarder dans les yeux. Que devons-nous leur dire ? dire d'eux ? faire pour eux ? » L'enfant « égoïste, orgueilleux, impérieux » en apprenant la mort d'un aîné s'écriera : « Qu'est-ce que tu veux ? ce sont les risques de la guerre ! » Exactement ce qu'on pensait au front : sous ses dehors dédaigneux et indifférents, c'est l'élève Gérard qui est le plus près du soldat. — Voilà un des thèmes du livre. Il y en a un autre, de la même importance, c'est celui de l'éducation : comment réduira-t-on Gérard ? comment poussera-t-on Gérard ? quelles précautions prendra-t-on avec ce nerveux petit être pour qu'il ne déraille pas et qu'il travaille, comme il faut, à refaire la France, sauvée par ses camarades aînés ? Derrière le troupeau scolaire, on devine quelques silhouettes de prêtres, de surveillants, de professeurs, comme les collèges laïques n'en comptent guère, pour la raison que dans un collège religieux, il s'agit de former des âmes autant que des esprits. Ici on a le maniement de l'impondérable, on connaît les ressources de chaque enfant et l'auteur, qui s'est penché passionnément sur le mystère de l'enfance, résume la tactique qu'il faudrait partout employer : « Primum vivere ». D'abord « faire vivre ». A cet âge « c'est la première et la dernière fois que les enfants sont *gratuits* » et par conséquent *disponibles*. « Avec une prudente audace » il faudrait en eux « systématiquement créer de la crise. Dieu n'a guère de prise sur une âme toute ronde et qui se tient » (ni Dieu, ni aucun sentiment profond) « mais dans tout ce qui est humecté ou fêlé, dans chaque fente de ce qui se défait, comme il s'insinue, le Dieu subtil... *le Dieu qui vient comme un voleur !* » Le procédé peut être discuté et il n'est surtout pas applicable à toutes les âmes ; aussi bien n'examinè-je pas le fond de la question. Je n'ai dessein que de montrer dans quel sens se porte aujourd'hui la curiosité psychologique, morale — et je puis dire sociale — de l'auteur que nous étudions et de quel intérêt me semblent être ses recherches. — M. de Montherlant

a pris la guerre au sérieux ; il prend la paix au sérieux ; il prend toute chose au sérieux. De là une sorte de gravité précoce, qui le désigne à notre attention. Il avoue qu'il a la passion des « êtres » ; il se penche avec angoisse sur eux, il calcule leurs chances, il s'émerveille de tant de « possibilités » futures. Mais non comme l'anarchiste dilettante qui, sans souci des conséquences, attend l'éclatement de quelque désastre tout neuf. Ce sont des possibilités qui feront l'ordre, la santé et la joie du monde, à l'ombre immense de la Croix. Ce livre nous révèle quelques-uns des moments suprêmes où, dans un collège chrétien, communièrent toutes les âmes, durant la guerre qui vient de finir et aucun n'est plus beau que celui des Pâques, qui réunit un jour parents, élèves, combattants, avant de nouvelles batailles ; M. Henry de Montherlant nous montre les mères en pleurs et, dit-il, « dans une minute peut-être irretrouvable elles pensèrent qu'il valait bien que leurs fils fussent morts pour qu'une telle heure ait existé. » Les phrases chargées de cette belle émotion ne sont pas rares dans le livre. On n'étudiera pas la mystique de la guerre sans y recourir. — Et maintenant M. de Montherlant qui est un homme et, à n'en pas douter, un écrivain, nous doit des portraits directs et des dialogues tout nus.

HENRI GHÉON

*
* *

LES FORCES ÉTERNELLES, par la *Comtesse de Noailles* (Fayard).

Il appartenait à une femme de trouver, à la gloire de la mort héroïque, les paroles mêmes qu'attendaient les soldats. De toutes les voix venues de l'arrière, c'est peut-être la seule qui eût apporté quelque exaltation et quelque réconfort à un mourant, dans le suprême débat entre l'acceptation et la révolte. Car vaillance et pitié alternent en ces poèmes sans s'altérer réciproquement, et il plaît à un homme courageux d'entendre exprimer par des lèvres de femme cette horreur sacrée de la mort, qu'il n'a pas le droit de formuler lui-même. Les vers de Madame de Noailles sont un hommage à la grandeur sans précédent du sacrifice, non point cet hommage d'égal à égal qui n'est qu'une sorte de politesse, mais un agenouillement et un don de soi :

Les vers que l'on écrit en songeant aux batailles
Tremblent de se sentir hardis.
Que peut le faible chant dont mon âme tressaille
Puisque les soldats ont tout dit ?...

Comme tout nous surprend quand un homme est passé
Dans l'ombre où ne vient pas l'aurore !
Se peut-il que l'on soit, l'un du côté glacé,
L'autre du côté tiède encore ?...

Comment vivre à présent ? Tout être est solitaire,
Les morts ont tué les vivants ;
Leur innombrable poids m'attire vers la terre.
Pourquoi sont-ils passés devant ?...

Cet étonnement, cet effroi, cette lutte passionnée contre l'ingratitude et l'oubli ne s'accompagnent pas de lâches plaintes, mais restent loin cependant d'un stoïcisme trop facilement résigné. Le scandale d'une mort prématurée, *le grand effacement des visages humains*, arrachent au poète des cris tantôt désolés et tantôt charmants :

Soir de juillet limpide où nage
La nerveuse et brusque hirondelle,
Tranquillité du paysage
Où le large soleil ruisselle,
Ciel d'azur et de mirabelle,
Qu'avez-vous fait de leurs visages ?...

Les yeux toujours levés, l'âme habitant l'espace,
Le peuple féminin, comme un peuple d'oiseaux,
Fendra la noble nue où jamais ne s'effacent
Les exploits jaillis de vos os !

Quel homme arrêterait ces hautes hirondelles
Et les saurait tenir sous un joug assez sûr ;
Elles s'échapperont, adroites infidèles,
Et vous rejoindront dans l'azur !...

Un quart à peine du volume est consacré à la guerre, mais l'idée de la mort, l'horreur de l'anéantissement, la pitié envers les corps voluptueux, condamnés à la vieillesse et à l'insensibi-

lité, mêlent une note douloureuse aux chants les plus exaltés. Pour célébrer la chaleur de midi, *O châtaigne d'azur qui lacérez le cœur !* — le jeune printemps, *le vent tout moucheté d'aventures agrestes*, *le mol ouragan des arômes*, la pluie, l'herbe, les branches, les biches, les oiseaux, Madame de Noailles a retrouvé la fraîcheur de ses plus éclatantes images, avec ces alternances de langueur et de raison, qui sont tantôt d'une ménade blessée, tantôt d'une Pallas à l'œil juste et perçant (car il y a dans ce volume quelques analyses de l'*inimitié du désir*, qui montrent la sincérité la plus hardie). Mais en vain elle glorifie

Le crime enivrant du plaisir
A la fois bachique et funèbre,

le thème de la mort s'enlace à celui de l'amour et déchire obstinément cette somptueuse trame :

Le souffle un jour me manquera ;
En vain j'agiterai les bras !
Je songe, ardente et solitaire,
Au dernier objet sur la terre
Que mon regard rencontrera.

Il s'est trouvé des esprits moroses pour relever dans ce livre des inégalités ou des faiblesses, voire des « impropriétés de pensée ». Quand donc cessera cette mode d'opposer à tout élan et à toute générosité le spectre d'une perfection malherbienne, pauvre et compassée, où l'on trouve peut-être la longue patience, mais assurément pas le génie ? Si tel poète a besoin, pour créer, de se laisser aller à une sorte d'abondance heureuse, c'est à nous de faire notre choix (nous le faisons bien pour Lamartine) parmi ce qu'il nous offre, que ce soient des aveux tout chargés de désir et de cruauté (*Le Reproche*, *Tu m'aimais moins*), ou de simples arabesques de sensations et de souvenirs (*Pluie printanière, Ode à un coteau de Savoie*) ; ou enfin, si l'on veut à tout prix une perfection mesurée, cette *Mélodie* :

Comme un couteau dans un fruit
Amène un glissant ravage,
La mélodie aux doux bruits
Fend le cœur et le partage

Et tendrement le détruit.
Et la langueur irisée
Des arpèges, des accords,
Descend, tranchante et rusée,
Dans la faiblesse du corps
Et dans l'âme divisée...

JEAN SCHLUMBERGER

*
* *

LA FABLE DE POLYPHÈME ET DE GALATHÉE, poème de *Gongora,* traduction française de *Marius André* (Garnier).

Nest-ce pas à M. Francis de Miomandre que le nom de Gongora doit de briller d'un nouveau lustre, après un injuste discrédit? Reprenant un parallèle esquissé par Rémy de Gourmont dans ses *Promenades Littéraires*, il publia, dès juillet 1918, dans *Hispania,* une étude sur *Gongora et Mallarmé.*

Le gongorisme de Gongora, comme le marivaudage de Marivaux, serait-il un de ces mythes dont les auteurs de manuels entretiennent le culte paresseux. Ce poème le laisse à penser. On n'y trouve guère d'afféterie ni de préciosité, mais de l'enflure et le goût des images rares. Cordouan comme Lucain, il ne prodigue pas moins généreusement que lui l'ornement et les brillants. Les strophes de ce poème ressemblent à de belles conques nacrées et chatoyantes où l'on entend la rumeur de la mer et le chant des sirènes...

Voici Cérès

Sur un char qui ressemble aux herses estivales

et la Sicile

Coupe de Bacchus, jardin de Pomone

Gongora, pour décrire l'antre de Polyphème, rencontre un trait sublime, digne d'Homère :

Ce formidable baillement de la terre.

La plainte de Polyphème, par son ampleur et son majestueux déroulement, rappelle l'Ode à Michel de l'Hospital de Ronsard.

Malheureusement la traduction de M. Marius André, exactement calquée, fait songer à ces traductions juxtalinéaires de la collection Hachette, qui nous furent d'un si grand secours en rhétorique.

La vanité de cet effort vers le mot à mot est d'autant plus cruelle qu'on y sent la main d'un excellent humaniste.

La fugitive nymphe, cependant, là où
dérobe un laurier son tronc au soleil ardent...

Voilà qui ressemble aux incidentes d'*Un coup de dés*... et aux galantes inventions de M. Jourdain : « me font, belle marquise, d'amour vos beaux yeux mourir ». M. Marius André a laissé au lecteur le soin de traduire son mot à mot en prose française, tâche que lui-même était qualifié pour mener à bien et qu'il nous doit d'entreprendre à présent.

ROGER ALLARD

*
* *

LE POÈME DE LA PIPE ET DE L'ESCARGOT, par *Tristan Derème* (Emile Paul).

M. Tristan Derème, par le soin qu'il prend de justifier sa réputation de fantaisiste, demeure souvent en deçà de son talent. Il lui arrive d'allumer, aux endroits les plus touchants, une pipe qui sent un peu l'affectation. Cela nous fait souvenir des cigarettes de *Penses-tu réussir ?* — cendres de l'ironie à la mode de 1900. Il abuse aussi des enjambements à la Banville et des phrases en forme de table-gigogne :

l'eau tiède des bouquets que boit l'ombre torride
et toi voluptueuse et nue et ton sourire
et ton bras où miroite une chaîne d'ivoire
et d'or...

Ces artifices qui jouent la « sensibilité frémissante » sont indignes d'un poète qui, d'autres fois, sait chanter ainsi :

L'orage fauche l'herbe et les feuilles froissées
Il siffle et fait voler les ardoises du toit.

Ce dernier vers ne ferait pas tache dans une belle fable de La Fontaine. La jolie pièce : *Prends ton manteau*... présente une série d'assonances subtilement nuancées.

Cette poésie rend un son fin et juste, mais je soupçonne M. Derème d'avoir forcé la dose d'amertume ironique et de sourires pincés, par crainte de verser dans l'élégie.

L'auteur du *Poème de la Pipe et de l'Escargot* est un élégiaque qui s'ignore — volontairement.

ROGER ALLARD

*
* *

GEORGE SAND, MYSTIQUE DE LA PASSION, DE LA POLITIQUE ET DE L'ART, par *Ernest Seillière* (Alcan).

M. Seillière continue par ce gros volume d'analyses consciencieuses la série des études qu'il a entreprises sur le mysticisme moderne, sur les courants sociaux et littéraires qui lui paraissent continuer les spéculations mystiques sorties des couvents au temps de Madame Guyon. Le cas de George Sand est aujourd'hui assez spécial. On ne la lit presque plus, et peut-être a-t-on tort. Je ne veux pas dire qu'il faille souscrire à ce jugement extraordinaire de M. Seillière : « La première *Lelia* vaut bien *Faust* ; le *Journal* de l'automne 1834 ou la correspondance avec Michel de Bourges sont de plus puissants cris que *Werther* ; certaines *Lettres d'un Voyageur* atteignent les *Elégies romaines*, la *Mare au Diable* ne le cède pas à *Hermann et Dorothée*, pas même à *Iphigénie en Tauride* pour la pureté de la ligne classique. » Mais enfin il est certain qu'il y a chez George Sand des centaines de pages admirables. Si on ne la lit pas, on continue à la connaître et à en parler beaucoup, généralement sans sympathie, comme type de la sensibilité romantique. Il semble que les amants de Venise tendent à prendre place dans la légende littéraire comme autrefois Héloïse et Abélard dans la légende populaire. Cet intérêt est raisonnable, et il serait aussi bien raisonnable de le reporter sur les romans : l'œuvre de George Sand est en effet la plus complète, la plus puissante explosion de nature féminine qui existe en littérature. Aucun roman, aucune pièce de théâtre écrits par un homme ne donnent cette sensation directe de la femme, dans sa présence physique, dans son abondance sensuelle et morale. Il est naturel que les misogynes l'aient détestée. Barbey d'Aurevilly se plut à l'injurier, et Remy de Gourmont la poursuivait bien après sa mort d'une haine

singulière. Presque tous ses romans sont des épisodes de sa vie sentimentale, et de ce qu'une femme répand de cette vie sentimentale dans sa vie intellectuelle. Si nous mettons à part nos contemporaines, elle est bien la seule femme de lettres qui ne soit qu'une femme, car on n'en dirait pas autant de Madame de Staël et de George Eliot. M. Seillière a analysé soigneusement son œuvre pour la montrer modelée ou déposée par le cours impétueux de cette nature féminine, et de cette merveilleuse puissance d'amour qui nous apparaît vraiment chez elle comme une force de la nature. En défiance contre le romantisme, il ne reporte point sur sa nature morale l'admiration excessive qu'il professe pour son œuvre littéraire. Il la juge avec une conscience d'homme et des principes d'homme, et les ironies qu'il lui adresse ne portent pas toujours. On souhaiterait non pas plus d'estime ni plus de mesure, mais plus de sympathie vivante. Tel qu'il est le livre restera un des plus utiles à consulter, après ceux de Madame Karénine, sur un écrivain dont l'œuvre ni le nom ne sauraient descendre dans l'oubli.

*
* *

CHARLES BAUDELAIRE, par *Gonzague de Reynold* (Crès).

Il n'existait jusqu'ici touchant l'œuvre de Baudelaire d'autre étude d'ensemble que le beau livre d'artiste écrit par M. Camille Mauclair. M. Gonzague de Reynold inaugure aujourd'hui la Collection franco-suisse par un ouvrage considérable sur le poète des *Fleurs du Mal*, qui a servi de matière à un cours professé à l'Université de Berne. M. de Reynold écrit son livre en pleine sympathie pour Baudelaire, et laisse volontairement de côté toute la légende qui s'est formée autour de lui. Peut-être le regrettera-t-on : l'Eglise elle-même a pris aux Evangiles apocryphes des traditions et des épisodes de la vie du Christ, et les historiettes apocryphes, parfois fort dignes de créance, qui se sont formées autour de Baudelaire, ajoutent vraiment à ce personnage, rendent à ce grand mystificateur un bien qu'il eût reconnu pour sien. Peut-être aussi la partie que M. de Reynold a consacrée à la personne de Baudelaire présente-t-elle un caractère un peu hagiographique, mais il est certain en somme

que plusieurs épisodes de sa vie font honneur au cœur et à la loyauté du poète. Tout ce que M. de Reynold écrit sur l'art et l'œuvre est excellent : cette étude soignée, méthodique et qui ne craint pas le détail rendra bien des services et aidera beaucoup de lecteurs à pénétrer plus littérairement dans une poésie qui ne laisse pas de dérouter parfois. L'idée directrice qu'a imaginée M. de Reynold pour relier les visions et les impressions des *Fleurs du Mal* est ingénieuse et intéressante. Ses deux chapitres sur l'art et l'expression présentent la revue technique complète qui ne devrait manquer dans aucun livre concernant un poète... L'étude sur Baudelaire critique aurait pu être un peu plus poussée. La sagesse de la critique de Baudelaire, la lucidité et la sûreté de son jugement l'honorent entre tous les poètes romantiques ; c'est un aspect de son talent auquel M. Mauclair a rendu hommage dans son livre et que Brunetière lui-même admirait presque sans réserves. Voilà donc un bon livre de critique qui nous vient de Berne, et l'auteur rendrait un nouveau service aux lettres françaises en nous donnant, sur le même modèle, le *Verlaine* qui nous manque encore.

ALBERT THIBAUDET

*
* *

PROUDHON ET NOTRE TEMPS, préface de *C. Bouglé* (E. Chiron).

Quelques esprits de tempérament différent, ayant des méthodes de travail et une orientation politique différentes, mais sentant avec une égale acuité la nature et l'étendue des problèmes sociaux posés par l'après-guerre, ont pensé trouver dans une connaissance approfondie de l'œuvre de Proudhon les éléments d'une discipline ; dans leur admiration commune pour Proudhon une raison de mettre en commun leurs recherches. De là la vie de ce recueil d'études.

Il n'y faut point chercher un enseignement politique ou social. La pensée de Proudhon, dans la mesure où elle s'abandonne aux suggestions d'une expérience toujours renouvelée, demeure trop complexe et trop mobile pour se figer en une doctrine et éliminer les contradictions internes. Telle que la définit avec justesse M. Augé Laribé, c'est « un libéralisme, mais soucieux de justice et d'égalité ; un socialisme qui respecte les

libertés individuelles ; une organisation économique que dominent les préoccupations morales. »

Il n'y faut point chercher des raisons qui puissent légitimer « l'actualité » de Proudhon, sinon l'indigence actuelle d'une spéculation politique et sociale engagée trop profondément dans la voie du Marxisme. Les rapprochements que l'on est tenté d'opérer entre la situation de l'Europe au lendemain du Traité de Vienne et la situation du monde au lendemain du Traité de Versailles ; entre certaines conceptions de Proudhon et les déclarations actuelles du syndicalisme et de la C. G. T. semblent bien trompeurs : Ils méconnaissent en un sens le déplacement constant des forces sociales au cours du XIXe et au début du XXe siècle.

Il y faut peut-être chercher l'esquisse d'une réforme intellectuelle et morale. Si Proudhon n'a qu'une entente moyenne des questions agraires et financières, il a un sentiment très vif du désaccord qui surgit, dès la Révolution, entre les conditions d'existence nouvelles de sociétés démocratiques tenues d'être simultanément industrielles et militaires, et les anciennes manières d'agir et de penser. Dans les techniques comme expression de l'intelligence créatrice et du vouloir humain, il cherche les éléments de l'humanisme que les grands bourgeois de la Restauration demandent aux civilisations disparues, au moyen-âge, à la catholicité. Il constitue une *Philosophie du Travail*, qui, sous la nouveauté d'apports propres au monde moderne, demeure fidèle aux traditions intellectuelles de la France, à son rationalisme expérimental. En une étude excellente sur ce sujet M. A. Berthod nous a donné toutes les raisons que nous avions de compter, sans exagération, parmi nos philosophes, celui qui sut affirmer que « toute idée naît de l'action et doit revenir à l'action. »

RAYMOND LENOIR

*
* *

L'OUVERTURE DE LA COMÉDIE MONTAIGNE-GÉMIER.

Allons-nous enfin assister en France à une véritable renaissance de l'art du théâtre, c'est-à-dire à un mouvement assez ample pour englober les initiatives particulières, les dépasser et obtenir du public cet assentiment général sans lequel une épo-

que n'a pas, à proprement parler, de style dramatique ? A lire tout récemment les réflexions de Gordon Craig sur l'*Art du Théâtre* (éd. de la *Nouvelle Revue française*), on a pu constater combien d'idées, naguère lancées comme des défis par ce grand chercheur et accueillies comme d'irritants paradoxes, sont aujourd'hui passées dans le domaine commun. On les reconnaît à peine, dépouillées qu'elles sont de leurs outrances, démarquées au goût de ceux qui les ont appliquées et transportées, si l'on peut dire, de l'Apocalypse dans la vie réelle. Mais ce qui est certain, c'est que tous ceux qui font œuvre vivante au théâtre travaillent, bon gré mal gré, dans un sens analogue. L'accord s'est fait sur certains principes : simplification de la mise en scène matérielle, souci d'obtenir l'effet plastique avec un minimum de moyens, respect du texte mais aussi subordination de l'intérêt littéraire à l'intérêt dramatique, etc. Ce qui a manqué jusqu'ici, c'est une continuité des efforts et une multiplicité suffisante pour entraîner le public toujours docile aux mouvements collectifs. Mais la vitalité rajeunie du Théâtre de l'Œuvre, le succès du Vieux-Colombier et l'ouverture par Gémier d'une nouvelle scène semblent annoncer un fécond réveil.

Le premier spectacle donné à la Comédie Montaigne est d'une mise au point parfaite. Rien de tapageur. Les lieux sont évoqués avec ingéniosité et goût, au moyen de quelques toiles, de lumières et d'une ossature de décor fixe. Il y a là des trouvailles discrètes qui soutiennent tout naturellement un jeu de bon aloi. Gémier peut mettre en valeur ses meilleurs dons de comédien, son réalisme juste et sobre. D'ailleurs l'interprétation tout entière est excellente. Par ce qu'il présente, vers la fin surtout, de mélodramatique et de trop verbalement lyrique, le *Simoun* de M. Lenormand imposait au metteur en scène des notes un peu forcées ; mais là où l'action se meut dans le réel, là où elle est poétique par le dedans (comme dans ces scènes de la rue arabe qui coupent l'action à la manière d'un chœur antique), le spectacle avait de la simplicité et de la vie.

Cette première représentation révèle une entreprise décidée à faire son chemin tranquillement, progressivement, et il faudra bien que le public finisse par renoncer à l'absurde prévention qu'il a jusqu'ici montrée contre une des plus belles salles qui soient à Paris.

JEAN SCHLUMBERGER

*
* *

THÉATRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — Les ballets russes : à propos de PARADE.

Sans nul doute un monde nouveau se prépare et il me semble que ce qu'on a convenu d'appeler des « œuvres » ne lui servira en rien. Les générations qui nous précèdent immédiatement, les voici écrasées par la vanité de tout leur art. A parler encore de celui-ci on ne peut que rabâcher, mais il importe tout de même de le dire : notre évasion de tant de « beauté » sera véritablement *le réveil d'entre les morts.*

Je devine facilement la lassitude de nos lieux communs. Le « Jazz-Band » ou le « Cirque » sont tout aussi ennuyeux que les cathédrales et les couchers de soleil. Mais qu'on y découvre moins de prétention et nous serons sauvés. Ce n'est pas pour rire que nous souhaitons la mort de toutes les disciplines. Ces mots, on aura beau les associer avec plus ou moins d'habileté, ne prendront de valeur, affrontés à toute production de nos esprits libres, que par la puissance des réactions qu'ils pourront provoquer.

Ainsi le Jazz-Band était excellent, situé en face des nuages et des sirènes du debussysme, tout comme, dans un domaine supérieur mais beaucoup plus particulier, le *Sacre du Printemps* et la production récente de Strawinsky. On n'est pas juste tous les jours et j'ai essayé de l'être vis-à-vis de Claude Debussy. Après cela comment exprimer la médiocrité de tout ce qui relève de son esthétique. Il ne s'agit pas là de chimères : l'ensemble de la musique publiée en France au cours de ces dix dernières années, si l'on en isole, avec celles de Debussy, les œuvres d'Albert Roussel et de Maurice Ravel, montre assez une corruption de la force et une perversion du sentiment peut-être sans précédent. De tout cela comment ne pas retirer un immense dégoût. Si l'on m'accuse d'être déjà « blasé », je ne m'inquiète pas. La « grandeur » de mes aînés ne peut me toucher et il me serait agréable de pouvoir, comme je le souhaite, détruire une musique où je ne trouve que des germes de mensonge et de mort. *Lazare le ressuscité !* quel beau rôle à jouer aujourd'hui. Mais n'y pensons pas trop et ne soulignons pas notre aurore par d'inutiles feux de bengale.

Peut-être aussi ne pas nous laisser étourdir par ce grelot : le « génie ». A vrai dire, dans une œuvre, il ne m'importe plus que de constater ou non la *réussite* : si l'acrobate retombe sur ses pieds, on applaudit. Etre touché ou être insensible — mais, autour de moi, on a trop été intelligent. Si j'apprécie à sa mesure le « talent », je me demande si nous serons des « constructeurs »... Musique nouvelle : affaire de sentiment, affaire de cœur. J'ajouterais que l'impressionnisme était devenu *affaire d'argent*. Toute une génération a vécu sur le préjugé romantique de l'artiste misérable et du riche « maudit ». Verlaine a imaginé sans doute les poètes « maudits » pour se donner l'illusion d'une richesse.

Le musicien ne peut rien perdre à jeter un coup d'œil sur ses voisins de toujours, peintres ou poètes. Ici se pose un grand point d'interrogation.

Rimbaud, Dada-le Harras ou le Cabaret du Néant. Plutôt : le suicide. A de si violentes ivresses, à de tels délires, il restait bien une conclusion. Mais comment ne pas réaliser notre infirmité : en présence de Dieu, parce que nous avons accepté de « vivre », *c'est nous, les damnés de la terre*, et ne nous oublions pas : les éternels damnés de l'Art. Ce monde se révèle, peuplé de machines, de mécanismes. L'artiste arrive au milieu, comme le peintre avec sa boîte, au milieu d'un paysage. Il n'est plus qu'une solution : jouer le mieux possible avec tout cela. Celui-ci, « esprit nouveau », regardera une rose et peindra un moteur. J'imagine sans peine aujourd'hui qu'un autre, regardant le moteur, peindra une rose. Le douanier Rousseau n'a-t-il pas fait de la Tour Eiffel la plus charmante des jeunes filles? L'avion se pose dans ses tableaux comme un papillon. Mais, hier, nous étions las d'avance d'une jeune fille et d'un papillon. Il faut avoir traversé plusieurs fois le Salon de l'Automobile pour apprécier la carriole de M. Juniet.

Voilà qui expliquera le dernier malentendu que l'on a pu créer autour de *Parade*. *Parade* où l'on a découvert mille intentions, *Parade*, « ballet cubiste », *Parade*, folie, scandale, *Parade*, « pétarade » pour les journaux illustrés à peu près comme *le Sacre du Printemps* massacre le printemps, *Parade*, j'y retrouve, après bientôt quatre ans, cette nostalgie émouvante des trombones et des tambours, boulevard Saint-Jacques ou

boulevard Pasteur, la pauvre mélancolie des faubourgs, des visages blêmes sous les lumières de la foire. Le Chinois, la Petite Fille Américaine, les Acrobates, voici trois « numéros » qui ne « transposent » pas le music-hall mais l'élargissent et l'agrandissent — et les deux Managers, si, maintenant, leurs lourdes carcasses de bois et de tôle surprennent à peine un public prêt à tout accepter, je ne puis oublier les sifflets et les cris qui accompagnaient, en 1917, leurs piétinements méchants. Enfin la vogue de Médrano, le souvenir des Fratellini, ont fait applaudir comme une danseuse-étoile le cheval de cirque, imaginé par Picasso, et son irrésistible comique.

Jean Cocteau a présenté *Parade* ainsi qu' « un gros jouet, simple comme bonjour », en ajoutant : « Pourquoi chercher du crime, du mystère, de l'intention secrète dans ce divertissement qui nous a coûté tant de travail à Satie, Picasso, Massine et moi. » C'est là ce qui fait la perfection de *Parade* et d'où sort vraiment la force de la partition de Satie. Satie, c'est l'ordre, la raison, la clarté — mais quel ordre et quelle raison ! Voici des années que je l'admire. Il nous a appris à tous une simplicité inconnue et combien les « moyens » et les « raffinements » sont choses misérables et artificielles. Sa partition justifie une phrase de Strawinsky que je veux transcrire ici et classant, après *Parade*, trois musiciens français : « Il y a Bizet, Chabrier, Satie. » Bizet ! On pense aussitôt à Nietzsche, au *Cas Wagner* et voici en effet la même lutte. Mais le triomphe réel et presque imprévisible de cette reprise de *Parade* paraît bien être un clair symptôme de l'esprit qui anime maintenant tout un public. Il ne sert à rien de parler ici de la « mode ». Wagner, Debussy ont été « à la mode ». Ils ne le sont plus. Mais il faut se féliciter sans doute qu'ils l'aient été. Erik Satie n'est pas un montmartrois qui tape sur des machine à écrire pour mystifier les snobs. Qui pourrait songer à organiser, aussi coûteusement, de semblables mystifications ? La « farce », pitoyable jeu de l'esprit, ses derniers refuges sont peut-être Bayreuth ou la Comédie-Française. J'aime cette phrase de Satie, que j'ai lue il y a déjà quelques années : « Avant d'écrire une œuvre, j'en fais plusieurs fois le tour en compagnie de moi-même. » L' « improvisation », la « charge d'atelier », la fausse note « drôle », voilà ce qui m'éloignerait de quelqu'un. M. Suarès se trompe lors-

qu'il pense que nous avons cru découvrir la gaieté. On s'ennuîrait trop vraiment à récrire l'*Ode à la Joie*. Il est vain de s'expliquer sur le Comique. *Parsifal*, la *Messe en ré* me paraissent d'un énorme comique. Et ce monde nouveau dont j'attends avec confiance la domination, comme il rira, j'en suis sûr, au devant de tant de chefs-d'œuvre ! A moins qu'il ne préfère plutôt, avec Nietzsche, s'attendrir sur *la mélancolie de tout achèvement*.

GEORGES AURIC

* * *

NOTRE AMÉRIQUE, par *Waldo Frank*. Traduction de *H. Boussinesq* (Nouvelle Revue Française).

En ouvrant *Notre Amérique*, en lisant la lettre que Waldo Frank adresse à Jacques Copeau et à Gaston Gallimard en guise d'introduction, on est surpris de ne point trouver l'ordinaire atmosphère des traductions, de n'avoir point le sentiment toujours un peu pénible, d'une chose étrange, lointaine et qui ne parviendrait qu'imparfaitement jusqu'à nous. Il semble que l'auteur se soit directement livré, et dès l'abord on subit le charme d'une pensée mêlée à la nôtre sans perdre son originalité.

J'imagine Waldo Frank jeune, dévoré de passions intellectuelles, doué d'un tempérament artiste ; il se classe au nombre — très petit en vérité — de ces Américains qui n'ont point accepté leur Amérique telle qu'elle est, qui ne sont satisfaits ni d'elle, ni d'eux-mêmes, et dont l'esprit ne fait qu'errer comme un feu follet de l'une à l'autre rive d'un immense continent où il y a trop de matière ; nul souffle jusqu'ici n'a été assez puissant pour l'animer vraiment, pour l'arracher au mouvement mécanique de ce que Frank appelle la « pré-culture ». Il n'y a pas encore à proprement parler de spiritualité américaine. Mais il y a dorénavant une inquiétude qui pousse certains à rompre avec les réalités étroites de leurs pères, à vouloir pour leur propre compte une réalité qui soit de l'esprit. La spiritualité française n'a pas été sans agir sur eux. Ils attendaient des révélations. Ce n'est pas que notre propagande ni les contacts de la guerre les leur aient toujours apportées. Tel ménétrier jouant dans un restaurant français de la 42[e] rue une Madelon hystérique, a pu passer pour y apporter un air de

France. Le public n'en demandait pas plus. Mais dans ce public même, deci, delà, on réclamait obscurément autre chose — ce qui manque le plus dans l'opulente civilisation matérielle : une inspiration. C'est ce qu'apportait Copeau avec son théâtre du Vieux-Colombier. Il eût, s'il l'avait voulu, en allant au-devant de la foule de New-York, en descendant à elle, trouvé des succès faciles. Dédaigneux et passionné, il la força de venir à lui, il éleva parmi elle une élite — deux années de labeur héroïque et fécond : Waldo Frank en vient témoigner.

En échange, constant avec Copeau et Gallimard qui, pleins de la volonté de comprendre, l'assaillaient de questions, voyant la déchirure causée à des sensibilités françaises « par les tours d'acier et les voies aiguës de New-York », il fut amené à définir son pays. Tâchant à en dessiner pour d'autres l'image, contraint par eux de l'examiner d'un point de vue extra-américain, il lui arrachait son masque, fouillait plus avant, découvrant à de nouvelles profondeurs de toujours nouveaux visages.

Vivisection terrible : à aucun moment pourtant Waldo Frank ne s'est laissé arrêter. Il était bon qu'un Américain lui-même mît à nu tout ce qui là-bas se dérobe sous la surface. Un étranger l'eût pu faire, mais son attitude fût demeurée purement critique, tandis qu'ici l'amer dépouillement est aussi geste d'amour, acte d'intelligence créatrice. C'est l'Amérique de demain que cherche Frank. La pointe de son scapel n'est impitoyable que pour crever les abcès, détacher les lambeaux morts, dégager la vie qui étouffait. La vie étouffant dans un pays où précisément son rythme est frénétique ? Il n'y a point là de paradoxe. Un saisissant raccourci de l'histoire des Etats-Unis met en évidence ce fait que des hommes partis à la conquête d'une matière énorme, se sont à leur tour laissé posséder d'elle, se trouvent maintenant en danger de mourir à eux-mêmes. Leur mouvement s'est étendu dans une seule direction, du dedans au dehors. « Extravertis », dit l'auteur, ils ont cédé à une puissance centrifuge qui les jetait au-devant du réel. Et leur moi étendu aux limites de ce réel, en épousant exactement les contours, si on l'examine, on le trouve vide. L' « idéalisme » américain d'hier n'ayant été que la justification de la mécanique américaine, le consentement de l'homme à se confondre avec le produit de son industrie, voici que grandit une autre soif. Quelque

vision que Frank déroule à nos yeux, les paysages, les cités, les hommes, les livres, tout laisse l'impression d'un chaos tragique, d'une Amérique ivre et chancelante alors qu'elle se croyait ferme sur ses pieds, sûre de sa direction. C'est par là, c'est par ceux en qui s'est éveillée l'inquiétude — et non plus seulement le désir — qu'elle nous attache. Ils annoncent une génération qui sera la première à connaître le repliement. En apparence pessimiste, destructrice, si elle veut détruire c'est pour mieux rebâtir, et elle a, elle aussi, son optimisme, sa foi, non dans l'ordre actuel et tout extérieur, mais dans un ordre intérieur, qui est à venir, et qu'il lui appartient de créer. A chacun de ses pas incertains, c'est une Amérique neuve qui se révèle à elle-même. On la voit naître entre les propos heurtés de Waldo Frank, qui n'est pas seulement observateur, informateur, mais poëte et poëte qui a son rêve : « Dès nos origines nous fûmes un peuple centrifuge, impatient et inquiet, en qui l'énergie ne put s'accumuler. Nous nous déversâmes sans trêve, pionniers, exploiteurs, et la crise aujourd'hui nous trouve à vide. Nous ne sommes ni stupides ni tout à fait ignares, nos prouesses matérielles sont énormes ; mais pour faire face à l'exigence de l'heure, qui est de recréer un monde, nous sommes plus démunis que le Magyar ou le Slave, car nous n'avons pas l'esprit d'où naît la foi, et qui soulève les montagnes. Voici donc notre tâche : Whitman la prévit, la chanta, et nous en avertit. Il nous faut traverser une période statique de souffrance et de culture intérieure, nous dépouillant de la manie de toujours accomplir. Il nous faut susciter en nous-mêmes l'énergie qui est l'amour de la vie ; car cette énergie, quelque forme que le cerveau lui assigne, est religieuse, et a pour fonction de créer. Or, dans un monde qui se meurt, création signifie révolution. »

FÉLIX BERTAUX

*
* *

LETTRE D'ANGLETERRE : POÈTES CONTEMPORAINS.

Il y a environ trente ans, l'on commença à dire que nous assistions en Angleterre à une remarquable explosion de « poésies mineures ». On le disait alors, on le dit maintenant et on n'a pas cessé de le dire pendant tout l'intervalle. Ce fut,

et cela reste parfaitement vrai. Durant l'espace d'une génération, il y a eu un oiseau dans chaque buisson, et un chœur de chants tel, que l'on n'en a vu que deux ou trois fois d'analogue dans notre littérature. Le plus célèbre de ces intermèdes musicaux se produisit au XVIe siècle, au temps d'Elisabeth, où presque tout le monde semblait avoir de la mélodie dans la voix. Il y avait alors des poètes à n'en plus finir, et parmi eux il en est dont les noms sont devenus immortels, tandis que d'autres plus nombreux n'ont pas laissé de nom du tout ; rien qu'un chant lyrique ou deux, qui font encore entendre dans nos anthologies, la fluide musique, qui leur est particulière. Ce fut la grande époque de la « poésie mineure », et de temps à autre on a vu renaître quelque chose de cette harmonie aux voix multiples. Mais le XIXe siècle, pendant la plus grande partie de son cours, ne fut pas une époque de ce genre. Il y eut certains poètes éminents, et bien entendu de mauvais poètes en abondance, mais relativement peu de « poésies mineures ». Puis, à peu près vers 1890, cela reprit.

Le genre de poésie auquel je fais allusion, est cette poésie qui est bonne de son espèce, mais sans être pour cela l'œuvre d'un grand poète. J'imagine que chaque époque pourrait en offrir une assez riche moisson, si à chaque époque tout jeune talent rencontrait autour de lui, ses amis et ses voisins, tous adonnés à faire des vers. Je croirais volontiers qu'un jeune talent aurait toujours un volume de vers dans sa manche, si un volume de vers était attendu de lui, pour ainsi dire par définition. Or, il se trouve qu'en ce moment, c'est le cas, ce l'était déjà il y a quelque temps, ce l'est plus que jamais depuis la guerre. De minces volumes de vers, élégamment imprimés et coûtant fort cher s'éditent journellement à la douzaine ; un grand nombre contiennent quelque chose d'intéressant, et peut-être la génération suivante découvrira-t-elle que deux ou trois d'entre eux sont effectivement l'œuvre de grands poètes. Aujourd'hui, nous n'en savons rien, à l'heure actuelle, tous relèvent de la « poésie mineure ».

A la tête, et investi d'une autorité universellement reconnue, nous trouvons le poète lauréat, M. Robert Bridges. Serait-il, lui par hasard, un grand poète ? Certains d'entre nous sont enclins à le penser, qui se demandent quel autre titre pourrait convenir

à l'auteur de poèmes aussi vigoureux, aussi originaux et d'une inspiration aussi élevée que les siens. Mais ces poèmes ne sont pas en très grand nombre. M. Bridges a toujours été le plus économe et le plus exigeant des écrivains. Et la vigueur, lorsqu'elle ne s'accompagna pas d'une certaine ampleur d'horizon, adresse à la postérité un appel qui risque de demeurer chanceux. Aujourd'hui, du moins, M. Bridges est notre maître, et il est curieux de voir la prise qu'il exerce sur un troupeau, dont la plupart des membres n'étaient pas nés, quand il était déjà, lui, au milieu de la vie. Ce n'est pas que son influence directe soit grande : M. Bridges est un poète érudit du métier le plus exquis, et bien peu parmi nos choristes paraissent avoir suivi ses leçons. Il n'en est pas moins vrai que nul d'entre eux ne met en question la position particulière et isolée qu'il occupe. On honore son œuvre dont l'austère perfection établit un criterium, que tout le monde respecte, mais tout le monde ne choisirait pas de plein gré de voir ses œuvres jugées d'après ce criterium.

Parmi la foule de ceux que l'on est convenu d'appeler les « Georgian poets » [1], je ne me risquerai pas à mentionner de noms. La nouvelle ère georgienne est maintenant vieille de dix ans, et nous avons eu depuis lors l'occasion d'assister dix fois à l'éclosion des premiers volumes de dix jeunes poètes. Estimer leurs qualités à tous et être bien sûr de choisir les plus remarquables, demande une recherche spéciale à laquelle on doit se consacrer comme un « scholar » [2], qui délimite rigoureusement son sujet afin de s'en rendre maître. Heureusement il se trouve qu'il existe un tel « scholar » parmi nous : M. Edouard Marsh, qui par son travail personnel est en constant contact avec les bureaux du gouvernement, et les ministres, et qui se garde, en ce qui le concerne, de toute espèce de production poétique, mais un homme dont le public est deux fois le débiteur, car M. Marsh ne se borne pas à être le bras droit des hommes politiques : il consacre tous ses loisirs à

1. On entend par « Georgian poets », ceux qui ont commencé à publier des vers au début du règne de Georges V.

2. Mot intraduisible, intermédiaire entre « savant » et « lettré » mais entraînant une légère idée d'érudition.

nous guider à travers le labyrinthe de nos poètes. De temps en temps, il publie un volume de « poésie georgienne » — c'est à lui que fut dû ce nom à l'origine — et l'on y trouve un choix de poésies contemporaines qui semble extrêmement judicieux et représentatif. Ceux d'entre nous qui ne peuvent se livrer à des recherches personnelles, suivent volontiers les indications de M. Marsh, convaincus qu'ils sont que rien de ce qui possède un mérite saillant ne lui échappe, et qu'en étudiant ses volumes, ils pourront se former une idée exacte du courant dans lequel se meuvent les jeunes talents.

Et ce mouvement général, quel est-il ? Eh bien, je soupçonne que, dans l'ensemble, il ne diffère guère de celui que l'on peut observer chez les jeunes talents ailleurs, et plus particulièrement en France. Depuis 1890 environ, lorsque la poésie de Verlaine et de Mallarmé — de ces deux-là surtout, à mon avis — commença à exercer une influence ici, ce fut comme une tradition pour nos poètes que de regarder constamment dans votre direction. Cette tendance assuma d'abord des formes naïves et peut-être un peu absurdes. On essaya de convertir en un quartier latin notre très anglaise Fleet Street, si prosaïque et si peu latine — un quartier de Londres que hantait un fantôme ressemblant aussi peu que possible à Murger : le fantôme du docteur Johnson. Mais cette affectation passa, et ceux qui vinrent ensuite, ont appris à être plus naturels et ont compris que même si l'esprit d'une époque est cosmopolite, la forme dans laquelle cet esprit trouve une expression adéquate, doit être individuelle, et aussi individuelle que possible. Aujourd'hui, nos poètes sont bien d'aplomb, et personne ne pourrait les accuser d'imitation, si ce n'est peut-être de s'imiter de temps en temps les uns les autres. La vie anglaise, et plus particulièrement la vie de la campagne anglaise (qui n'était pas du tout à la mode, il y a trente ans — je note en passant qu'à mesure que nos poètes deviennent plus sincères, Londres cesse de leur être une source d'inspiration) : tel est le refrain de leurs chants. Et il ne faut pas voir là seulement l'effet de l'exil, de la nostalgie du pays provoquée chez beaucoup d'entre eux par la guerre, car c'était une tendance qui se dessinait nettement déjà bien avant 1914. Il n'en est pas moins vrai que pendant toute la période dont je parle, nos jeunes littérateurs, à quelques rares

exceptions près, n'ont cessé d'être attirés par l'esprit latin, de tendre vers le Sud, vers la Méditerranée ; il y a longtemps que les appels vers le Nord de la trompette de M. Rudyard Kipling ont cessé d'éveiller un écho sensible parmi eux. Et j'en conclus que si la complexion du talent de ce côté de la Manche paraît se résoudre en un singulier mélange de scepticisme et d'exubérance, de désillusion et de passion, de sang-froid dans la pensée et d'ardeur dans le tempérament, il ne doit pas en aller fort différemment chez vous.

Mais un critique assez âgé pour se rappeler le règne d'Edouard VII, un critique qui en fait, commença sous l'ère victorienne, à réfléchir sur la poésie, trouve plus de facilité à écrire sur ses contemporains que sur les Georgiens, même avec l'appui de M. Marsh. D'abord la génération précédente a déjà passé par le crible du temps. Il y a vingt ans, les poètes foisonnaient presque aussi abondamment qu'aujourd'hui, mais parmi ceux qui étaient alors l'objet de notre admiration, il n'en est pas beaucoup qui fassent encore figure à présent. Certains sont morts, d'autres ont cessé d'écrire ou tout au moins d'écrire comme il nous semblait alors qu'ils écrivaient. Je ne puis m'empêcher de dire que parmi toutes les formes de littérature, la poésie est celle qui est le moins accessible au jugement. Je lis un roman ou un essai, et mon opinion bondit à sa rencontre, je n'ai pas de difficulté à la découvrir, cette opinion, à en rendre compte ; quant à sa valeur, c'est là bien entendu, une autre question. Mais je lis un poème : il me frappe, je le trouve beau et intéressant et je n'ai d'opinion plus définie à son sujet, que cette impression ; et si j'essaye de critiquer le poème et de dire pourquoi je l'admire, j'en éprouve toutes les difficultés du monde. Je ne me hasarderais pas à faire cette confession, si je ne soupçonnais que mon expérience est partagée par beaucoup d'antres. La plupart d'entre nous commencent par sentir une certaine timidité, lorsqu'il s'agit d'exprimer un jugement immédiat sur un poème. Mais plus tard quand nous avons vécu quelque temps, pour ainsi dire dans l'intimité de ce poème, le doute se dissipe et nous y voyons clair. C'est ce qui s'est produit dans le cas des poètes pré-géorgiens, ceux dont les premiers vers remontent au commencement de ma génération. Nous connaissons aujourd'hui fort bien les mérites

variés de poètes tels que M. Sturge Moore, Sir Henry Newbolt, M. Laurence Binyon, M. W. B. Yeats ; et nous n'ignorons pas non plus — pour en arriver là où je voulais en venir — les qualités rares et particulières de la poésie de M. Walter de La Mare. Personne ne garde de doute en ce qui le concerne. Son œuvre poétique n'est ni longue ni bruyante, mais elle a vécu avec nous bon nombre d'années et nous sommes sûrs de ce qu'elle vaut.

M. de La Mare vient de réunir en deux volumes tous les vers qu'il a écrits à des époques différentes pendant les vingt dernières années (son premier livre parut en 1901). C'est la raison pour laquelle je vous entretiens aujourd'hui de lui, car l'instant est propice pour résumer nos impressions sur son talent. M. de La Mare est un critique aussi bien qu'un poète, et il a écrit un roman remarquable : *le Retour*, mais je ne veux en ce moment parler que de sa poésie. Et celle-ci est, de l'avis général, une poésie qui, dans la littérature de nos jours, occupe une place tout à fait à part. Il a un don, qui en dépit des flots d'ondes sonores dont nous sommes submergés, n'est pas du tout répandu : le don de la musique lyrique. M. Yeats l'a aussi, avec un plus beau sens du style ; mais l'imagination de M. Yeats n'est pas aussi purement lyrique, et son œuvre la plus caractéristique se rencontre dans ses drames d'une inspiration toute romanesque et chimérique. La phrase qui est vraiment chantante demeure spécialement le privilège de M. de La Mare. Et il a également le don d'une sorte de magie capricieuse et féerique, que ne semble certes pas favoriser l'époque dans laquelle nous vivons. Aujourd'hui, où tout le monde est psychologue par définition, et où les secrets timidement blottis dans l'esprit ont cessé d'être des secrets, mais sont repérés, étiquetés et promulgués, il est très rare de rencontrer un poète qui, comme M. de La Mare, éprouve encore un certain effroi respectueux, et comme une hésitation, en présence de sa propre imagination. Je songe au personnage de la *Recherche de l'Absolu* qui rappelle à sa femme en pleurs qu'il avait analysé les ingrédients chimiques des larmes. Aujourd'hui, la plupart d'entre nous lui ressemblent. Nous ne pouvons plus considérer une larme avec le respect ingénu de Madame Claes — nous en savons trop à

son sujet, il nous faut chercher le mystère (qui après tout se trouve quelque part) dans des régions plus profondes. Mais M. de La Mare, lui, ne paraît pas du tout sûr qu'il détienne en effet la science de ce qui compose les larmes ; ou plutôt la question ne l'intéresse pas le moins du monde, car des larmes continuent à être répandues, et nous avons encore des rêves et nous tressaillons toujours dans l'obscurité, et dans ces expériences, sans préjuger de ce qui peut se trouver au fond d'elles, il semble à M. de La Mare qu'il y a encore matière à poésie. Pour lui, en tout cas, il y en a ; un siècle après William Blake, il écrit des poèmes qu'on ne peut comparer qu'aux *Songs of Innocence* de ce dernier.

Il se peut que je communique ici une impression inexacte. Pas plus que celle de Blake, l'imagination de M. de La Mare n'est une imagination larmoyante et timorée. *Animula vagula blandula*, il l'est peut-être, mais il ne choie ni ne dorlotte sa sensibilité, et les passions plus profondes, les spéculations plus hardies ne l'effraient pas. Je veux dire tout simplement que son tour d'esprit est essentiellement lyrique et que les pensées et les émotions qui l'attirent sont de celles qui trouvent leur vraie expression dans la musique des mots. Au point où la poésie commence à penser d'une façon constructive ou à créer d'une manière dramatique, il s'arrête. Non que dans cette région, il n'y ait plus de musique, mais la musique n'est alors qu'un ornement, un bel accompagnement, tandis que dans le domaine lyrique, elle est absolument tout. Et même, dans ce domaine, ce qui captive surtout M. de La Mare, ce sont les tressaillements les plus subtils de l'imagination, les moins mesurables, les plus impossibles à décrire ; de ceux qui se révèlent dans une allusion ou une lueur, et qui sont détruits dès l'instant où on cherche à leur donner du relief et à s'appesantir sur eux. Beaucoup de ces poèmes sont des échos de l'enfance. Tout le monde sait comme à certains moments, si l'on ressaisit un fil auquel on ne songeait plus, avec une rapidité soudaine, toute la sensation de l'enfance — plus qu'une image visuelle : le vrai toucher et la saveur du passé — est recouvrée ; c'est de tels moments que ces poèmes sont faits. Ils sont tendres et pleins d'humour, ils sont romanesques et mystérieux ; parfois ils sont franchement fantasques

et délibérément absurdes : et ils sont toujours vrais ; en chacun d'eux le moment est saisi au passage. M. de La Mare règne en maître sur tout ce domaine de sentiments que l'on peut à peine définir, dans leur étrange mélange de terreur et de joie, et auquel nous appliquons notre vieux terme si commode : « eery », un mot qui nous suggère le hurlement du vent d'hiver dans des lieux désolés, les ombres qui peuplent la forêt sous le clair de la lune, une vieille maison qui dans le silence de la nuit se remplit d'agitations et de craquements mystérieux : les signes de présences inconnues auxquelles nous croyons et ne croyons pas, qui sont à nos yeux les bienvenues et dont pourtant nous nous écartons avec un frisson, émus à la fois de crainte et de joie devant ces ténèbres qui entourent l'enceinte de l'expérience quotidienne. Je voudrais citer un poème qui est plein de ces frémissements exquis et qui me semble mettre en valeur, la manière délicate deM. de La Mare à ses meilleurs moments : c'est un poème intitulé : *Les Ecouteurs*. Je le donnerai en entier.

Imaginez-vous les profondeurs d'une forêt pendant une nuit de clair de lune intense, et ne supposez pas que vous rêviez, car dans la scène que je vais vous décrire, il n'y a rien de ces solutions de continuité, de ces contradictions qui caractérisent le rêve. Tout simplement, vous avez quitté le monde où règne la mesure ordinaire du temps, et quand vous entendez le bruit sourd des sabots d'un cheval, vous savez que le cavalier parcourt la forêt avec une mission étrange du temps jadis pour accomplir quelque vœu périlleux. Il chevauche et chevauche, et il arrive à une maison à tourelles, dans une clairière de la forêt. Aucun signe de vie dans la maison, les fenêtres sont sombres, mais le voyageur s'arrête, car ceci est le terme de son expédition, et il doit se raidir pour rompre le silence lugubre.

Voici le poème :

« Is there anybody there, » said the Traveller,
Knocking on the moonlit door ;
And his horse in the silence champed the grasses
Of the forest's ferny floor :
And a bird flew up out of the turret.
Above the Traveller's head :

And he smote upon the door a second time ;
    « Is there anybody there ? » he said.
But no one descended to the Traveller ;
    No head from the leaf-fringed sill
Leaned over and looked into his grey eyes,
    Where he stood perplexed and still.
But only a host of phantom listeners
    That dwelt in the lone house then
Stood listening in the quiet of the moonlight
    To thaf voice from the world of men :
Stood thronging the faint moonbeams on the dark stair,
    That goes down to the empty hall,
Hearkening in an air stirred and shaken
    By the lonely Traveller's call.
And he felt in his heart their strangeness,
    Their stillness answering his cry,
While his horse moved, cropping the dark turf,
    Neath the starred and leafy sky ;
For he suddenly smote on the door, even
    Louder, and lifted his head : —
« Tell them I came, and no one answered,
    That I kept my word », he said.
Never the least stir made the listeners,
    Though every word he spake
Fell echoing through the shadowiness of the still house
    From the one man left awake :
Ay, they heard his foot upon the stirrup,
    And the sound of iron on stone,
And how the silence surged softly backward,
    When the plunging hoofs were gone [1].

1. « Quelqu'un est-il là », dit le voyageur,
Frappant à la porte que la lune éclairait ;
Et son cheval dans le silence mâchait les herbes
Du tapis de fougères de la forêt ;
Et un oiseau s'envola hors de la tourelle,
Au-dessus de la tête du voyageur ;
Et celui-ci cogna à la porte une seconde fois ;
« Quelqu'un est-il là », dit-il.
Mais personne ne descendit ouvrir au voyageur ;
Par-dessus l'allège feuillue, nulle tête

Qu'est-ce que cela signifie ? Quel est ce voyageur et quel était son vœu ? Je ne saurais le dire, ni vous, ni le poète non plus ; c'est tout juste une lueur qui reste isolée et sans explication ; et point n'est besoin d'explication du moment où la lueur est assez claire et assez aiguë. On voit la chose, et on la sent — le silence, le cheval broutant l'herbe blanche, la voix soudaine de l'homme qui appelle, et le mouvement inquiet et excité des fantômes sur l'escalier et dans les corridors de la maison abandonnée, les fantômes qui écoutent et qui savent bien que le voyageur frappe, mais qui ne peuvent lui répondre ni lui ouvrir. Il suffit, l'expérience est rendue. Nous savons bien, et le poète aussi, qu'il y a cinquante significations à lui donner beaucoup plus intenses et plus distinctes qu'elles ne le seraient, si on essayait de les rendre par de simples mots. Et c'est là que se dévoile la qualité de ce poète.

J'ajoute en terminant, que, par ses ancêtres, M. de La Mare

Ne se pencha ni ne regarda dans ses yeux gris,
Ne regarda là où il se tenait perplexe et immobile.
Seule une troupe de fantômes écouteurs,
Qui hantaient alors la maison abandonnée,
Dans le calme du clair de lune, se tenait aux écoutes,
A cette voix venue du monde des humains :
Ils peuplaient le sombre escalier baigné de rayons de lune,
L'escalier qui conduit au hall vide,
Tendant l'oreille à travers l'air qui semblait bouger et frémir
A l'appel du voyageur solitaire.
Cependant que son cheval errait çà et là, broutant les fougères
Au-dessus du ciel ombreux et semé d'étoiles ; [dans les ténèbres,
Il devait sentir dans son cœur l'étrangeté de ces fantômes,
La réponse que leur silence adressait à son cri,
Car il cogna soudain à la porte plus fort
Encore, et leva la tête : —
« Dites-leur que je suis venu et que personne n'a répondu,
Que j'ai tenu parole » dit-il.
Pas le plus léger bruit parmi les écouteurs,
Bien que chaque mot qu'il prononçât,
Lui le seul homme demeuré en état de veille,
Répercutât son écho à travers les ombres de la maison silencieuse.
Ils entendirent son pied sur l'étrier,
Le son du fer sur la pierre,
Et le silence qui reflua doucement en arrière,
Lorsque le bruit précipité des sabots du cheval se fut évanoui.

est Français ; ses arrière-grands-pères étaient des Huguenots français. Il est un de ces nombreux Anglais de marque que nous devons à la Révocation de l'Edit de Nantes. Peut-être l'eussiez-vous deviné ?

PERCY LUBBOCK

*
* *

DU CRÉPUSCULE A L'AUBE DES HOMMES [1].

Lucidité prussienne et lyrisme germanique, deux éléments qui se sont, dans la période ascendante du Reich, combinés de façon à rendre possible une prodigieuse maîtrise. Bien avisé qui eût prévu le moment où le mécanicien grisé par la vitesse lancerait sa machine au fossé et qui aujourd'hui dirait s'il n'en saura pas reprendre la direction ? Pourtant il ne faut pas trop se hâter de croire que l'Allemagne soit prête à se remettre à la suite de quelques têtes qui la réorganisent en tenant compte du présent. Aux vues de l'esprit de ses théoriciens, de ses expérimentateurs, elle offre des résistances assez imprévues et malaisées à surmonter, parce qu'elles tiennent moins à un accident de l'histoire et à une confusion matérielle qu'à l'anarchie de natures mal disciplinées en profondeur.

Cinquante années de strict gouvernement ont pu dresser l'Allemand ; elles ne l'ont pas aidé à élaborer son être intime. L'ours métamorphosé en officier, en fonctionnaire, en bourgeois, n'a au fond point cessé de se débattre sous l'uniforme qui le sanglait. Les manifestations d'une activité réglementée dans le détail ne satisfaisaient l'individu que parce que par elles il participait de la grandeur collective. L'expansion nationale entretenait l'état d'ébriété où il aime à se sentir. Une politique dont les vues étaient à la mesure du monde flattait son goût métaphysique. Sous-officier, commis-voyageur, chacune de ses attitudes avait la valeur d'un symbole. Bouger équivalait pour lui à se répandre sans limites, sans résistances, dans l'univers : *die Welt*. Son réalisme s'enflait, se boursouflait de son lyrisme.

C'est de ce lyrisme qu'il faut partir comme d'un point central si l'on veut observer l'actuel jeu des forces en Allemagne. Elles sont demeurées éruptives. Un élément encore tout près de la

1. *Menschheidämmerung* Symphonie jüngster Dichtung herausgegeber von Kurt Pintshus.

source dont il a jailli, un torrent des Alpes avant la traversée des grands lacs, n'a encore pu ni décanter son flot, ni s'orienter. Au hasard des apports il déborde, il noie tout ; et puis il se disperse, n'ayant creusé qu'un lit provisoire, trouvé qu'un chemin sans issue. Tout est à refaire après la tentative de *Kulturpolitik* de la récente Allemagne, comme après l'effort de Goethe à Weimar. Et on assiste à un nouveau bouillonnement, au *Sturm und Drang* qui revient périodiquement et que nous serions tentés d'appeler révolution si ce n'était surtout une crise de la sensibilité, larmes et rire nerveux.

Au-devant de l'imagination point d'objet défini qui l'entraîne. Les Allemands d'hier se croyaient une mission. Un acte de foi reliait les uns aux autres les membres d'une communauté religieuse vraiment. La mission ayant échoué, la religiosité reste ne sachant à quoi se prendre. L'individu qui était dépossédé de lui-même par la chose d'état, s'agrippe aux ruines de cette chose. Ou bien il tâche à s'y retrouver tout seul. Mais alors débarrassé de la contrainte qu'il avait appelée pour se défendre du danger de ses impulsions, de ses contradictions, le voici encore une fois livré à elles. Il s'y abandonne avec la volupté de l'iconoclaste. Une frénésie l'entraîne à mettre en pièces ses idoles : il faut que meurent les anciens dieux pour qu'un monde renaisse.

Ce monde à ressusciter n'a dans l'esprit de l'Allemand ni lignes, ni figure. Il n'est pas vu, il n'est pas ordonné sur un plan, conçu sous trois dimensions. On l'entend seulement venir ; on l'épie ; il vient. Et son ordre est celui de la musique. Un moi qui n'est pas lié, qui est trop fluide pour se modeler, qui ne garde pas même la forme du moule où il fut un instant coulé, échappe aux doigts du sculpteur. Et pourtant vivant, frémissant, impatient de se former, ou au moins de s'exprimer, il chante. Il chante n'importe comment, n'importe quoi, ce qui d'un cœur à la Werther, maladif et gâté, monte aux lèvres, spontanément. Une âme éperdue devant la beauté, devant l'horreur du monde, s'extravase, se répand en effusions, en balbutiements lyriques. L'expressionnisme n'est que l'essai de projeter au dehors ce dont l'Allemagne se croit grosse, et qu'elle n'a pas jusqu'ici réussi à enfanter. Que sera-ce ? Elle n'en sait rien : comment nommer ce qui n'est pas encore et qui

sera peut-être demain, qui veut être, qui vagit sa volonté d'être ?

L'anthologie lyrique publiée sous le titre de *Menschheitsdämmerung*[1], apporte aux théories qui risqueraient de montrer une Allemagne trop volontaire et consciente le nécessaire correctif de documents qui ont plus d'importance qu'il n'y paraît. Nous n'avons pas le droit de négliger les manifestations d'une certaine poussée intellectuelle qui a grandi en Allemagne dans les dix dernières années. Fiévreuse, obscure, elle échappe à l'analyse, à la définition. Les jeunes s'échappent à eux-mêmes. Pourtant ils ont commencé à prendre conscience d'une chose, leur opposition à ce qui fut.

Leurs œuvres ne sont pas toutes filles de la guerre, de la révolution. Quelques-unes datées d'avant 1914 étaient guerre et révolution déjà — guerre intérieure, révolution intérieure, sans influence sur les événements du réel, nées seulement des mêmes causes et se livrant sur un autre plan. Le conflit, avant d'être de l'Allemagne et du monde, était d'un moi allemand douloureusement ivre de possibilités et d'un moi d'Empire, en apparence fixé et satisfait. Une détermination élémentaire opérée sous la triple influence du nationalisme, du socialisme, et du matérialisme scientifique, tendait à arrêter le devenir allemand, à faire de l'individu le rouage anonyme d'un immense engrenage. Or Kurt Pinthus, dans la préface aux poèmes qu'il a recueillis, écrit : « Au spectacle d'une humanité mise dans « la dépendance totale de ce qu'elle produisait, de sa science, « de sa technique, de sa statistique, de son commerce, de son « industrie, d'un ordre social figé, d'une convention bour- « geoise, nous nous sommes de plus en plus nettement sentis « engagés à faux. Se rendre compte de l'impossibilité d'aller « ainsi plus avant, c'était engager le combat contre le présent « et ses réalités. »

Le nouveau, c'est que des hommes tâchent à retrouver la qualité d'homme, qu'ils avaient perdue. Qualité toute lyrique encore, et d'un lyrisme explosif. De leur dynamite ils ne savent que faire. Elle n'a réussi qu'à arracher des fragments au bloc, à détacher des individus du groupe où ils étaient pris comme

1. Berlin. Rowohlt Verlag.

dans une gaine de pierre. On n'assiste encore qu'à leurs divagations. « Menschheitsdämmerung » le titre en dit assez sur le vague de leurs aspirations. Ils vont dans le clair obscur que traduit leur mot *Dämmerung*. On ne sait si c'est le crépusule qui s'attarde salué de plaintes élégiaques, ou l'aube qui vient annoncée par de timides chants d'alouettes. Les clameurs violentes dominent. Les gestes sont forcenés souvent, et en apparence absurdes ; mais ils délivrent parce qu'ils épuisent l'absurdité même. Dada a chez les Allemands sa justification profonde. Il répond à leur besoin d'aller enfin une fois jusqu'au bout de quelque chose, de la destruction du faux-moi dans lequel ils étaient enfermés. Cela fait il resterait de la vie, inachevée, sans doute, mais c'est là son intérêt. Qu'importe provisoirement que ceux-ci n'aient point trouvé leur orientation, s'ils proclament que « l'homme ne peut être sauvé que par l'homme », s'ils éprouvent la nostalgie non d'une institution, d'une organisation qui les détermine, mais d'une nouvelle tendresse humaine ? « Mensch, Bruder » : des mots que l'on n'était plus habitué à entendre ; ils sonnent comme une promesse de libération intérieure, la seule qui compte.

FÉLIX BERTAUX

*
* *

DIE PROSAISCHEN SCHRIFTEN, von *Hugo von Hofmannsthal*. (Fischer. Berlin, 1919 et 1920). — DIE FUERSTIN, von *Kasimir Edschmidt*. (Paul Cassierer. Berlin, 1920).

L'art de M. Hofmannsthal, quelle que soit la forme qu'il revête, tient toujours de l'interprétation. Alliant à une intelligence qui se saisit de tout et devient en quelque sorte une sympathie universelle, une sensibilité à laquelle aucune nuance ne saurait échapper, il crée en comprenant ; la faculté de comprendre, en lui, devient une force créatrice. Aussi tout est source d'inspiration à M. Hofmannsthal, jusqu'aux inspirations qui se sont déjà cristallisées dans des œuvres d'autrui et qui chez lui reprennent une vie nouvelle.

« Le poète est le spectateur, mieux, le compagnon caché, le frère silencieux de toutes choses ». En son âme, nous explique

M. von Hofmannsthal, se confondent les hommes et les objets, les pensées et les rêves ; tout n'est que phénomène, et tout existe au même titre.

La poésie, pour toute une génération d'artistes, dont M. von Hofmannsthal est le représentant le plus qualifié, c'était l'art de rendre la vie sous ses mille aspects. L'esprit du poète tendait à l'universel en variant et en différenciant de plus en plus les moyens d'interprétation. Mais l'actualité s'imposa brutale ; il ne suffisait plus de comprendre, il fallait vivre. Dans la suite des temps, où tout n'existe que comme phénomène, se tailla le bloc du présent.

*
* *

« Hugo von Hofmannsthal avait appris à notre génération à voir les teintes intermédiaires, à extraire des mots une musique mystérieuse ». Ainsi s'exprime M. Kasimir Edschmidt, un des poètes de la jeune école, dans un recueil intitulé « Die Doppelköpfige Nymphe » (Ed. Paul Cassierer à Berlin), et il ajoute aussitôt que l'enseignement de M. Hofmannsthal ne vaut plus pour notre époque. Les orages qui grondent sous terre, nous menaçant de toutes parts, exigent un style nouveau. Audacieux les nouveaux venus pénétreront dans le monde des ombres, qui brusquement réveillées se heurtent et se bousculent pour nous entraîner à leur suite dans de vastes tourbillons, tels les images et les mots dans l'œuvre de M. Kasimir Edschmidt.

*
* *

WANDERSCHAFT ; — GEDICHTE, von *Oskar Loerke*. (S. Fischer. Berlin).

Dans le monde du poète Loerke, tout est nature. « L'homme lui-même devient nature ; il passe tout entier dans son souffle ; un destin commun les unit ». C'est ainsi que M. Moritz Heymann interprète les visions du poète dans un des remarquables essais qu'il vient de réunir en recueil. (Prosaïsche Schiften, 3 vol. Ed. S. Fischer à Berlin).

On ne saurait mieux dire : dans l'œuvre de M. Loerke, l'âme lorsqu'elle se réjouit et qu'elle souffre, semble toujours ne suivre qu'un rythme universel qui entraîne tout et met tout au même

diapason. Lorsqu'il fait nuit, l'âme est triste, non pas parce qu'il fait nuit, mais plus simplement de la tristesse même de la nuit qui la pénètre. Ici indifféremment la vie rayonne de partout. L'homme, personnage aux gestes prétentieux et au cœur qui s'écoute, dans le monde de Loerke ne sera toujours qu'un intrus, et les amoureux qui invoquent la lune silencieuse, des indiscrets et des impertinents. Le poète se tait et écoute ; son âme répercute les mouvements cosmiques, elle s'envole dans l'oiseau, elle glisse avec les rivières, se ride dans les pierres et se perd dans la nuit.

BERNARD GROETHUYSEN

*
* *

LA GRANDE FAIM, par *Johan Bojer*.

Les écrivains norvégiens — c'est une justice à leur rendre — ne redoutent pas les grands sujets. Johan Bojer nous a prouvé naguère qu'il savait labourer profondément un domaine restreint ; et ce fut la *Puissance du Mensonge*, son meilleur livre. Il s'arrache au sillon psychologique et s'élance vers les horizons illimités de la critique sociale, religieuse, métaphysique ; et c'est *Sous le ciel vide*, et, d'hier, *la Grande Faim*.

La première moitié de ce nouveau roman est charmante, à la façon d'un conte douloureux et tendre, qui foule le dur granit norvégien juste assez pour ne pas renier les lois de la pesanteur, mais rebondit avec aisance aux royaumes de la fantaisie, cette reine des littératures du Nord, proche parente de Titania. Peut-être Bojer s'est-il ici inspiré de ses souvenirs ; car il eut, comme Per Holm, une enfance malheureuse, une adolescence inquiète, une jeunesse partagée entre la religion des *trolls* et l'âpre souci du corps et de l'esprit. Poésie et vérité.

Ensuite le roman ambitionne de s'épanouir en drame, le drame d'une vie. De beaux élans, des idées de romancier, ici traitées avec amour, ailleurs simplement esquissées, ou elliptiquement suggérées. La disproportion est flagrante entre le cadre et la peinture.

Il reste cet émoi profond de l'homme que ne satisfont ni le succès, ni la science, ni le prêche, que ne désaltère pas la halte de l'amour, qu'épouvante la stérilité de l'âme contemporaine.

La nostalgie du psaume évolue dans la conscience et l'imagi-

nation scandinaves : aube du matin, ou crépuscule du soir ? des formes imprécises s'agitent dans une demi-nuit toute pleine de sonorités émouvantes. Serait-ce, en Norvège, l'annonce, pour aujourd'hui ou pour demain, d'une vérité, d'une poésie nouvelles ? LUCIEN MAURY

*
* *

LES BOUCANIERS D'OLIVIER ŒXMELIN, LES FLIBUSTIERS DE RAVENEAU DE LUSSAN ET QUELQUES GENTILSHOMMES DE FORTUNES.... DIVERSES.

La « Sirène » vient de faire paraître un petit volume intitulé : *Histoire des Aventuriers, des Flibustiers et des Boucaniers d'Amérique*, traduit du hollandais par Alexandre-Olivier Œxmelin. C'est une excellente idée, d'autant plus que cette nouvelle édition, expurgée de quelques détails sans importance, peut être mise dans toutes les mains.

Œxemelin, après une carrière mouvementée que Christian raconte tout au long dans son intéressante, quoique assez confuse, *Histoire des marins, pirates et corsaires,* finit par devenir chirurgien à bord de plusieurs navires montés par des flibustiers de renom. Ce frater, qui n'était pas sans avoir l'amour de la botanique et des dons d'observation assez réduits, raconte, dans ses mémoires, sa vie sur l'île de la Tortue et les exploits de ceux à qui il devait, moyennant une part sur les prises, ses interventions chirurgicales. Il logeait naturellement avec le bossman à l'avant du navire.

Depuis la fin de la guerre, il est remarquable que le goût pour les choses touchant l'Aventure semble renaître chez le lecteur français. C'est, à mon avis une tendance digne d'éloges, en ce sens que les livres d'aventures considérés comme des livres didactiques nous prépareront plus normalement aux surprises de la prochaine guerre que les livres de Charles-Louis Philippe, par exemple, ou de ses disciples.

Il ne faudrait pas, toutefois, exagérer en librairie la réimpression des livres d'aventures qui furent écrits par de véritables aventuriers. Donner un coup de poing et faire saisir à un tiers les beautés du coup de poing donné sont deux choses diffé-

rentes. Œxmelin, le captain Johnson qui écrivit la *Vie des Pirates anglais* et Raveneau de Lussan ce garde française passé par humeur à la mer ne sont que des écrivains documentaires. Ils n'émeuvent pas et n'ont jamais su retenir les détails essentiels qui font l'atmosphère d'une histoire aussi inquiétante que celle dont ils furent les héros. L'amour de la botanique est chez eux au moins égale à celui de l'or et la seule conviction que l'on puisse acquérir dans leur fréquentation, c'est que les soldats espagnols de cette époque se rendirent célèbres par leur couardise inconcevable. Je pense que les troupes espagnoles en garnison au Mexique devaient être recrutées parmi les indigènes.

Et pourtant ces associations internationales d'aventuriers protégés par la France et l'Angleterre pouvaient offrir un champ unique d'observations pour un poète. Il faut chercher leur âme véritable dans les chansons des galères que l'on retrouve dans les *Confessions* de Bouchard et dans les recueils de chansons du XVIIe siècle comme la *Caribarye des Artisans*, ou le *Thrésor et Triomphe des plus belles chansons* (1624) dans lequel Pierre de Blaty, natif de Cahors en Quercy, chante avec mélancolie :

L'on m'apprend à écrire
D'une étrange façon.
La plume qu'on me donne
A trente pieds de long.

Marcel Schwob qui savait admirablement digérer ce genre de document, a vu, mieux qu'Œxmelin, ce que pouvait être soit un flibustier, soit un gentilhomme de fortune. Et nul livre d'aventures écrit par un témoin de cette aventure ne peut être aussi exact qu'un livre de Stevenson sur le même sujet, car, par une contradiction des choses d'ici-bas, il n'appartient qu'à certains prédestinés de créer l'atmosphère enveloppant une histoire dont les acteurs, sacrifiant au goût littéraire du temps, ne retinrent que des généralités assez ternes.

PIERRE MAC ORLAN

*
* *

GISÈLE, par *Henry Duvernois* (Flammarion).

Des trois nouvelles qui composent ce livre, la dernière, *La Guitare et le Jazz-band*, est de la meilleure veine de l'auteur de ce

cruel, mélancolique et tendre *Edgar*, œuvre d'un romancier soucieux de rester supérieur à son succès. Dans un trépidant décor de cinéma, où le rythme de la vie contemporaine s'accélère jusqu'à l'angoisse, de douloureux fantoches se poursuivent ou se fuient sous les projecteurs des passions. Un clown invisible ricane dans un coin ; vers le centre une maigre équilibriste écarte les coudes et regarde en souriant le trou noir du réalisme, sous ses pieds.

M. Henri Duvernois, qui appartient à la génération de l'écriture artiste, est devenu peu à peu le plus rapide de nos conteurs. Dépouillé de toute rhétorique d'humour, il intéressera et touchera davantage. R. A.

* * *

LES GAIS LURONS, par *R. L. Stevenson*, traduit de l'anglais par *Théo Varlet* (La Sirène).

Il ne s'agit point ici des exploits héroï-comiques d'une bande de joyeux « copains » : ces Gais Lurons sont des écueils sur lesquels se déroule une effroyable aventure de naufrage et de folie. Et les cinq autres nouvelles dont se compose le livre offrent toutes les variétés souhaitables de fantastique, depuis le fantastique attendri et rêveur de *Will du Moulin* jusqu'au fantastique terrifiant de *Janet la Revenante*. On goûte ici, dans tout ce qu'il peut avoir de plus aigu et de plus délicieux, le plaisir de s'amuser à avoir vraiment peur. M. M.

* * *

LE RÊVE DE CINYRAS, par *Xavier de Courville* (Stock).

L'auteur de cette amusante fantaisie-dialogue nous invite à la considérer comme une distraction, imaginée par un combattant pour occuper les loisirs de la guerre. Au risque d'alarmer sa modestie, on lui répondra qu'un divertissement de cette qualité n'est pas le fait d'un esprit vulgaire. M. Xavier de Courville qui pastiche tantôt Meilhac et Halevy, tantôt Aristophane, avec une verve également heureuse, nous fait songer encore à l'art subtil de Jules Lemaître, ornant d'arabesques ironiques les marges des vieux livres.

Ecoutez Ménélas exposant les buts de la guerre... de Troie :

Nous luttons, mes amis, afin que les humains
Disposent à leur gré d'eux-mêmes
Qu'une femme jamais n'ait à donner sa main
Qu'au bel époux que son cœur aime !
Nous luttons pour que les tyrans soient abattus
Et que l'on s'aime à la folie
Et que sur les nations libres ne règne plus
Qu'une grande Démocratie !
Nous luttons pour l'évolution,
la révolution
et pour l'éclosion
de nouveaux sillons,
l'émancipation
des dominations,
La fédération
des grandes nations !

ULYSSE. — *Et la belle Hélène*
Tu n'y penses plus ?

CINYRAS. — *Pour être encor dupe, ah ! c'est bien la peine*
D'être fait cocu !

Voilà des vers de mirliton — c'est l'auteur qui les qualifie lui-même ainsi — qui eussent enchanté Guillaume Apollinaire et qui divertiront tous ceux, dont nous sommes, qui admirent l'art d'un Raoul Ponchon.

Cette parodie satirique est précédée d'une préface composée *En lisant Homère sur le front,* qui parut sous forme d'article dans la *Revue critique* et qu'on relira avec plaisir.

R. A.

*
* *

LA BELLA VENERE et autres contes, par *Théo Varlet* (Amiens — le Hérisson).

M. Théo Varlet, poète et conteur, s'est montré curieux de tout, hormis de sa propre renommée.

Son style tendu, fourbi, coruscant, ralentit souvent l'allure de ses récits d'une coupe si juste et nette. La description des ruines, dans le *Tonnerre de Zeus*, a la vigueur sombre et dorée d'une eau-forte ancienne et certaine analyse des effets du haschisch fait de *Télépathie* un saisissant chef-d'œuvre qui mérite de

prendre place entre Baudelaire et Quincey, dans la littérature des Paradis artificiels. R. A.

*
* *

AIMER (en douze leçons), texte et dessins de *Jehan Testevuide* (Albin Michel).

« Le premier chien coiffé prétend discourir sur l'amour sous le prétexte qu'il l'a éprouvé. C'est comme si l'on se croyait devenu médecin parce que l'on a eu la rougeole. » C'est l'auteur qui parle. Mais si les livres de médecine étaient écrits par les malades, qui sait s'ils ne seraient pas lus davantage ? R. A.

*
* *

AUTOUR DE PARIS, deuxième série, par *André Hallays* (Perrin).

M. André Hallays publie le second volume de ses « flâneries » autour de Paris. On y trouvera de nombreuses notes sur des sites, des églises, des châteaux, soit qu'il s'agisse d'arracher à la destruction telle œuvre menacée (il faudrait dresser la liste des monuments sauvés de la ruine ou de la mutilation par l'inlassable vigilance de M. André Hallays ; on trouverait à son actif assez de voûtes et de murailles pour faire la gloire d'un grand architecte), soit qu'il s'agisse simplement de rapprocher, de remarier le passé que nous ont transmis les livres et celui que nous ont conservé bâtiments et paysages. Souvent, par cette remise en contact de ce qui ne devrait pas être dissocié pour nous, l'auteur ne se propose pas d'autre but que de rendre une âme à quelque humble coin de France ; mais d'autres fois, c'est dans l'âme française qu'à l'aide des vieilles pierres il parvient à préciser quelques traits. A cet égard notre intérêt s'arrête tout particulièrement sur les études consacrées à *Le Nôtre* et à *La Quintinie*. Elles montrent à la fois sur quelle bonhomie s'appuyaient les splendeurs du XVII[e] siècle et quelle culture partout éparse donnait du goût, de la politesse et une fermeté de langage qui sent son Bossuet à de braves gens comme ces maîtres-jardiniers. En ce temps de vains bavardages sur le classicisme, recueillons tout ce qui peut nous aider à nous faire du grand siècle une idée positive et concrète. JEAN SCHLUMBERGER

LES REVUES

Albert Thibaudet dans la REVUE DE GENÈVE (septembre) remarque, à propos des discours dont Thucydide reproduit non point le texte exact mais le résumé, l' « action », que la Grèce fut, par excellence, une civilisation sans livres :

La Grèce n'aboutit jamais à l'écrit que contrainte et forcée et avec une mauvaise conscience. L'exemple de son livre fondamental, les poèmes homériques, est caractéristique. On ne croit plus guère aujourd'hui qu'Homère ait ignoré l'écriture...

C'est que l'écriture paraissait à un Etat, à un public et à un poète d'alors, chose négligeable et sans éclat. Autant il était beau de montrer un aède comme Démodocus dans la splendeur de sa fonction, débitant devant les princes en s'accompagnant sur la lyre les poèmes magnifiques, autant il eût semblé ridicule de le mettre au jour avec le souffleur docile qu'eût été un rouleau de papyrus... Aujourd'hui encore le poète « chante », il n'écrit pas. L'écriture pour elle-même est toujours restée indifférente aux Grecs, ils n'y ont vu qu'un signe. Rien de pareil chez eux à cette science de l'écriture qui fait le fond de la civilisation des Chinois et qui est au principe de leur peinture... Jamais ils n'ont été tentés par la beauté lapidaire, spacieuse et durable des hiéroglyphes égyptiens, n'ont essayé d'en faire passer quelque chose dans leurs inscriptions, gribouillis qu'écrasent de si haut les belles inscriptions romaines. Ils ont emprunté leur écriture aux marchands phéniciens, quelque chose de simplifié, de rapide, de commercial, employé simplement à la notation du moment. L'art du beau livre, la calligraphie, n'apparaissent en Orient et en Occident qu'avec le livre sacré, Evangile ou Coran. L'art des Arabes consistera surtout en cela, les Grecs ont mis de l'art dans tout, excepté dans cela.

Il y a un texte célèbre du *Phèdre* sur lequel on voit pivoter tout cet ordre d'idées. La répugnance du Grec pour une civilisation du livre s'y exprime en plein. Platon y reproche à l'écriture exactement ce que M. Bergson reproche au langage dont les idées sont une hypostase.

* * *

Marcel Proust écrit (REVUE DE PARIS du 15 novembre) :

De temps en temps il survient un nouvel écrivain original. (Appelons-le, si vous le voulez, Jean Giraudoux ou Paul Morand, puisqu'on rapproche toujours je ne sais pourquoi Morand de Giraudoux, comme dans la merveilleuse *Nuit à Chateauroux* Natoire de Falconnet

et sans qu'ils aient aucune ressemblance.) Ce nouvel écrivain est généralement assez fatigant à lire et difficile à comprendre parce qu'il unit les choses par des rapports nouveaux. On suit bien jusqu'à la première moitié de la phrase, mais là on retombe ; et on sent que c'est seulement parce que le nouvel écrivain est plus agile que nous. Or il advient des écrivains originaux comme des peintres originaux. Quand Renoir commença de peindre, on ne reconnaissait pas les choses qu'il montrait. Il est facile de dire aujourd'hui que c'est un peintre du XVIIIe siècle, mais on omet, en disant cela, le facteur temps, et qu'il en a fallu beaucoup, même en plein XIXe, pour que Renoir fût reconnu grand artiste. Pour y réussir, le peintre original, l'écrivain original, procèdent à la façon des oculistes. Le traitement par leur peinture, leur littérature — n'est pas toujours agréable. Quand il est fini, ils vous disent : maintenant regardez. Et voici que le monde qui n'a pas été créé une fois, mais l'est aussi souvent que survient un artiste original, nous apparaît si différent de l'ancien — parfaitement clair. Nous adorons les femmes de Renoir, Morand ou Giraudoux dans lesquelles, avant le traitement, nous nous refusions à voir des femmes. Et nous avons envie de nous promener dans la forêt qui nous avait semblé, le premier jour, tout, excepté une forêt, et par exemple une tapisserie de mille nuances où manquaient justement les nuances des forêts. Tel est l'univers périssable et nouveau que nous crée l'artiste et qui durera jusqu'à ce qu'un nouveau survienne.

* * *

Suarès parle de *Carlyle* dans les ÉCRITS NOUVEAUX (Décembre) :

L'épouvantable abondance de Carlyle en toute sorte de devoirs et de dogmes m'en fait une sorte de monstre. Il n'est pas d'orateur qui pérore plus vainement que ce Lapon du désert. Carlyle est le Tartarin du pôle. Là-haut, on ne tue pas des lions en carton peint ; on pêche des principes gelés, des absolus pétrifiés et des étoiles : elles brillent, mais elles sont mortes depuis dix mille ans.....

Son culte du silence est une manie du même ordre. Il s'enferme dans une tour ; mais elle est en peau d'âne, et tous les vents du ciel y jouent du tambour. Il fait murer sa chambre, pour avoir le silence ; mais il fait illuminer la maison, pour qu'on sache qu'il est dans sa chambre. Et si seul qu'il y soit, mille sirènes répètent chacun de ses soupirs ; mille lampes l'éclairent dans les cent défroques en poil de chameau qu'il revêt tour à tour. En somme, il veut être seul à crier.

Il prêche la sincérité sanglante et il ne réussit pas à être sincère.

même quand il se met en sang : car il fait métier de saigner, et il n'oublie pas qu'il saigne, un seul instant. Ne jamais faire métier de rien, seule façon d'être vrai.

Tout lui est occasion de se produire, toujours au premier rang, toujours en scène. C'est la première place qu'il réclame sans cesse, en la refusant aux autres. S'il n'était point né aux champs, il ne se vanterait pas d'être paysan. Tartarin ne prend peut-être pas Tarascon au sérieux. Mais Carlyle donne toujours la bière aigre de son village pour le nectar, et le porridge pour l'ambroisie des dieux. Il n'honore pas seulement sa vieille mère qui fume la pipe, comme son devoir l'y engage ; il l'élève au-dessus de toutes les mères. Il insulte à celles qui se parfument. Pourquoi ? Je ne suis pas son fils. Et j'aime mieux une mere qui sent la violette et qui ne fume pas la pipe.

*
* *

Dans LA REVUE UNIVERSELLE (15 novembre), Léon Daudet évoque *Mistral*, et la Provence autour de Mistral :

Je me rappelle qu'un vendredi, comme tout le monde avait grand'faim, Roumanille, cependant orthodoxe, se laissa aller, en bon amphitryon (chacun régalait à son tour, comme il se doit) à commander des côtelettes. L'hôtesse leva les bras au ciel : « Des côtelettes, un vendredi, ah ! Seigneur Dieu ! » Mais Mistral, intervenant, avec son inimitable sourire, sous l'aile de son grand chapeau gris : « Chassez ce scrupule, ma bonne femme, nous sommes des poètes ; c'est nous qui faisons les psaumes. »....

Sur le chapitre de la beauté des Provençales, Frédéric Mistral ne plaisantait pas. Jean Aicard, caricature sans talent, tantôt de Paul Arène, tantôt de Félix Gras, raillait lourdement, un jour, en présence du Maillanais, des silhouettes de lavandières, entrevues, revenant du travail : « Je te conseille, lui dit Mistral, de parler du physique d'autrui, avec ta mine de vieux caillou poreux, retiré du Rhône. »....

Ses récits, d'une bonhomie narquoise, et qu'il relevait d'une pointe d'accent du pays d'Arles (les Provençaux me comprendront), avaient un charme et une syntaxe à part. Il parlait souvent de lui, à la seconde ou à la troisième personne : « Je me dis : tu as tort... Alors j'emmenai mon pauvre Mistral... Et je songeais : mais qu'est-ce qui te prend, mon bonhomme ? » D'un petit épisode, il faisait jaillir un enseignement général, sans appuyer, complétant sa démonstration d'un sourire, ou d'un rire léger, qui lui plissait le coin de l'œil, demandant à celui-ci et celui-là une explication complémentaire, prenant à témoin sa femme, la servante, son interlocuteur, un personnage légendaire

ou historique, et demeurant grand amateur de précision : « Nous étions alors à cinq kilomètres environ de Saint-Remy, sur une route perpendiculaire à la route des Baux, et dont le dernier tronçon se perd dans un champ... A qui donc appartient ce champ ?... Bref, c'est là que nous rencontrâmes un tel et qu'il nous dit... » Il atteignait aux sommets par un entrelacs de souvenirs et de courtes remarques. Sa fantaisie était à base de jugement. Cela aussi est très provençal. Je connais une chanson qui énumère les trente et une pièces de la charrue, avant de conclure : « Celui qui l'a inventée, il faut qu'il ait eu de l'adresse. Certainement, c'est quelque monsieur ! » Quand vous demandez votre chemin entre Avignon et Marseille, entre Nîmes et Sisteron, celui à qui vous vous adressez vous énumère patiemment les routes et tournants par lesquels il vous faudra passer. L'homme du Midi a l'horreur du vague, et, quand il aborde le mystère, il le fait méticuleusement. Rien d'abrupt dans les fresques majestueuses de *Mireille*, de *Nerte*, de *Calendal*. *Le Poème du Rhône* est un itinéraire dramatique à travers les âges et le long du fleuve de la civilisation.

*
* *

La Revue critique des Idées et des Livres, après la Revue de Paris, a donné des fragments de l'œuvre inachevée de Paul Drouot, *Eurydice deux fois perdue :*

Tandis que les vagues écument autour du paquebot qui siffle, tandis que la *Patrie*, qui se soulève sur son flanc, se traîne au bord de la falaise autant qu'elle peut, maladroitement, vers la mer, se penche vers ses enfants pauvres (et à la fois l'odeur du blé, l'odeur de la soupe et l'odeur de l'eau dans les bas quartiers de sa ville natale montent au cœur de l'émigrant qui tourne le dos à la mer), combien de fois t'ai-je attendue, prêt à tous les départs ?

Tu sais bien qu'avec ces colères, ce ton brusque, ce front buté, je ne suis rien qu'une fleur lacérée, moite.

Il ne faut pas seulement savoir être un homme, il faut savoir être l'arc et les flèches de l'amour, le lien qui lie la porte au mur, la barrière infranchissable, la nuit trop brune, le jour trop éclatant, le pardon, l'excuse, le géant Briarée ; il faut tout comprendre.

C'était la volupté, elle avait un visage d'une expression affreuse et cependant point d'yeux, point de nez ; de la chair et une bouche.

*
* *

Revues passées : Les Solstices, que Louis de Gonzague-Frick dirigeait avec un goût raisonnable et raffiné, réunirent dans leurs trois numéros, de Juin à Août 1917, les noms d'Allard,

Breton, Fleuret, Mac Orlan, Spire, et publièrent, entre autres poèmes :

Qu'il faut fuir les Servantes.

Fuis la jeunesse des servantes, qui dénoue
Le luxe insolent d'un beau crin.
Il te sied de servir les seules Muses. Crains
Une intendante aux belles joues.

Lorsque tu dors, furtive, elle quitte ta couche,
Et court se vendre à ton voisin,
Qui parmi les baisers grapille sur sa bouche
Tes secrets comme des raisins.

Tel, sur son lit de peaux de brebis et de vaches,
Ulysse, aux corridors obscurs,
Méditant l'Arc sonore et la Joute des Haches,
Surprit les Commerces impurs

Des servantes qui rient, en s'échappant des chambres,
Et vont choyer les Prétendants
De viandes, de vins, de leurs corps frottés d'ambre,
Et de mensonge à belles dents.

La nuit, les jeunes bras, tannés par les lessives,
Se targuent de moire et de fleur ;
Car où rôde Vénus, une fièvre offensive
Emplit les misérables cœurs.

Mais le fort de leurs mois ferait tourner les sauces
Dont l'âge gourmand fait grand cas ;
Et tu dois préférer à leurs caresses fausses
L'amitié d'un vin délicat.

Tu fuiras Melantho, tu prendras Euryclée,
Au pas lent, à l'agile main,
Pour que de torches d'or et de sagesse ailée
Minerve éclaire tes chemins..

CH.-THEOPHILE FERET

*
* *

Le prix des livres et la baisse du papier. — Depuis qu'on parle de la baisse de prix des papiers, une illusion dangereuse s'insinue dans certains esprits : la baisse très prochaine du prix des livres. Nous en sommes loin, très loin, du moins en ce qui concerne la plus nombreuse catégorie d'ouvrages français, ceux qui se vendaient autrefois 3 fr. 50.

C'est que la majoration des prix de vente des volumes de cette catégorie est restée très au-dessous de la hausse des prix de revient. Ecoutons M. Bourdel, directeur de la Librairie Plon et président de l'Union syndicale des Maîtres Imprimeurs de France, dont *Comœdia*

du 8 décembre publiait l'opinion doublement autorisée sur la « crise de la librairie ».

Ayant rappelé que la majoration appliquée aux prix de vente du livre est de 100 o/o, ce qui d'ailleurs est un maximum et non une moyenne, M. Bourdel poursuit : « Voyons maintenant les augmentations moyennes des éléments de fabrication du livre : 1° le papier représente 600 o/o ; 2° l'imprimerie 300 o/o ; 3° le brochage 400 o/o. Vous voyez qu'en parlant de 400 à 450 o/o d'augmentation moyenne je n'ai pas exagéré. »

Certes. Et il y a encore la hausse des salaires du personnel dans les maisons d'édition, celle des tarifs de transport, le prix invraisemblable des emballages, les lourdes contributions nouvelles, et notamment, pour une industrie dont le chiffre d'affaires s'élevait par suite des majorations des prix de vente en même temps que son bénéfice tombait à rien en raison de l'énormité des prix de revient, l'impôt sur le chiffre d'affaires.

Devant une telle accumulation de charges, dont la plupart sont pour longtemps irréductibles, que peut représenter la baisse espérée du prix des papiers ? Si les prévisions les plus optimistes se réalisent, les prix stabilisés atteindront encore trois fois ceux de 1914. Mais à supposer que le marché des papiers s'établît au niveau de 1914, ce qui est absurde, le prix de revient du livre serait encore de deux à trois fois ce qu'il était avant la guerre. Or, le prix de vente actuel du livre n'est qu'à peine doublé.

L'élément papier ne joue efficacement que sur les gros tirages, la presse quotidienne par exemple, qui se vend d'ailleurs bien plus cher que le livre, puisqu'elle a doublé, triplé ou quadruplé ses prix et réduit le nombre de ses pages ; mais en matière de librairie, qu'il s'agisse de livres nouveaux ou de réimpressions, le véritable gros tirage est exceptionnel.

La vérité est que *si le papier ne baissait pas, le prix du livre devrait encore être augmenté.* Il y a donc des chances pour que les prix actuels se maintiennent longtemps. Il est au surplus loisible à tout le monde de reconnaître que jamais l'in-16 traditionnel n'a coûté moins cher qu'aujourd'hui. Notre franc valant au maximum 0 fr. 35, *même à l'intérieur*, un livre vendu 7 francs coûte à l'acheteur $7 \times 0{,}35 = 2$ fr. 45, donc pas même les 2 fr. 75 du bon vieux temps, si vieux...

Il se créera certainement, sur des bases économiques à l'étude, des collections à meilleur marché. Mais c'est là une autre question que celle de l'ancien 3 fr. 50. — A. V.

(*Mercure de France,* 15 janvier 1921).

*
* *

MEMENTO

ACTION (janvier) : *Poèmes*, par Paul Eluard.

ART ET DÉCORATION (décembre) : *Antoine Bourdelle*, par Paul Vitry.

LA CONNAISSANCE (décembre) : *Lettres* de Rabindranath Tagore.

LE CORRESPONDANT (25 novembre) : *Chronique des Lettres*, par Henri Brémond. (*Stendhal, Anatole France*).

LES ECRITS NOUVEAUX (décembre) : *Le terrain Bouchaballe*, par Max Jacob.

LA GRANDE REVUE (décembre) : *L'œuvre de Pierre Hamp et la vie sociale*, par Georges Vidalenc.

LITTÉRATURE (décembre) : *Je serai sérieux comme le plaisir*, par Jacques Rigaut.

LE MERCURE DE FRANCE (1er janvier) : *Notes sur quelques ouvrages de R. L. Stevenson*, par Jacques Delebecque.

LE MONDE NOUVEAU (nov.) : *Le Voyage de Hollande*, par Paul Fort.

LE PARTHÉNON (novembre-décembre) : *De quelques spectacles et surtout du public*, par Alfred de Tarde.

LA REVUE BLEUE (18 décembre) : *Le quincailler*, par Hilaire Belloc ; *Paul Adam*, par Francis de Miomandre.

LA REVUE CRITIQUE DES IDÉES ET DES LIVRES (10 janvier) : *Menus propos*, par René Boylesve.

REVUE DES DEUX-MONDES (15 décembre-1er janvier) : *Bolchevistes de Hongrie*, par Jérôme et Jean Tharaud.

REVUE DE GENÈVE (décembre) : *Origine et développement de la psychanalyse*, par S. Freud.

LA REVUE HEBDOMADAIRE (25 décembre) : *Plaidoyer pour l'humilité*, par G. K. Chesterton ; *Les époques du théâtre contemporain en France*, par Henry Bidou.

LA REVUE DE LA SEMAINE (8 janvier) : *Les plus lointaines origines de la France*, par Camille Jullian.

LA REVUE UNIVERSELLE (15 déc., 15 janv.) : *Chronique des Arts*, par Roger Allard.

*
* *

NOTE

Les *Souvenirs sur Tolstoï* par Maxime Gorki, publiés dans notre numéro du 1er décembre, ont été traduits avec l'autorisation de MM. Ladyschnikow et Cie à Berlin, éditeurs de Maxime Gorki, dont toutes les œuvres sont protégées par la Convention littéraire Internationale.

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LE

CARNET

DES ÉDITEURS

Max Jacob : LE LABORATOIRE CENTRAL. Un volume in-16 coquille [1].

C'est donner dans le lieu commun que de découvrir en Max Jacob le docteur subtil en fantaisie ; mais c'est aussi le méconnaître que le prétendre classer dans un apparentement légitime.

Laissons-nous promener au travers de ce bal masqué où le poète-mime grimé ne se laisse surprendre qu'à son sourire inquiet et sa face de coquillard sans âge.

La pirouette est un mouvement de la pudeur. La verve du montreur forain est un mode du cérémonial lyrique. Dépouiller avec charme, débrailler avec style sont pierres de touche de l'art, comme c'est à certains réveils que se révèle la pureté d'un visage.

Et Max Jacob, dansant ainsi que dansent Petrouchka, l'Indifférent et Charlie Chaplin (les voyez-vous rue Ravignan ?), avec eux déjouant l'émotion dupe et se jouant des trivialités, mène la farandole des pantins sensibles.

Ici, soudain retour sur soi, de mauvais garçon :

Mes jeunes pensées étaient en robe de dimanche
Elles avaient des fleurs dans leurs cheveux lisses...

La part de l'effusion (*Le pécheur et l'Autre*). La concession sentimentale sous le vocable de la Vierge. Mais le potard municipal a tôt rajusté son masque.

Parfois aussi, l'angoisse grimace sous le maquillage (*Léon Léon*), ou se transpose dans la vision (*Verre de sang. Mort morale*).

A quoi bon s'attarder sur la forme ? Ayant inventé son sourire, le poète a fait de certaine musique son climat. Et cette musique de solfège (*Musique acidulée*). Max Jacob connaît mieux qu'homme de France les règles du jeu.

1. Au Sans Pareil, 37, avenue Kléber, Paris.

EDMOND JALOUX : LA FIN D'UN BEAU JOUR [1]. Un volume in-18 jésus, 6 francs.

La Fin d'un beau jour est le premier roman publié par Edmond Jaloux depuis que l'Académie Française lui décerna, au mois de juin dernier, le Grand Prix de Littérature. Ce nouvel ouvrage ne pourra qu'ajouter à la renommée du bel écrivain de *Le Reste est silence* et de *Fumées dans la Campagne*, dont M. Frédéric Masson, sous la coupole, se plut à définir « l'art supérieur, la justesse de touche, le souci de beauté et de profondeur » qui le placent au premier rang des romanciers de « la vie sentimentale contemporaine ». Maintes fois, le roman et le théâtre ont posé cette question : un homme âgé a-t-il le droit d'aimer une jeune fille, et de se laisser aimer d'elle ? Ici, c'est la qualité de l'homme qui complique le drame. Joachim Prémery est un romancier de génie. S'il hésite, malgré la tendresse qu'il a pour elle, à accepter d'Olive Hallencourt un amour né d'une admiration exaltée pour son œuvre et d'une confiance sans limite dans sa bonté, il ne peut méconnaître que la présence d'Olive fait sa joie et sa force, et que d'elle dépend peut-être un dernier essor du génie. L'on comprend qu'il se révolte contre sa propre fille, l'autoritaire et égoïste Mme de Jaulgonne, qui convoite Olive pour l'un de ses fils ; et l'on conçoit que la lutte ne dépose rien de sa violence lors même qu'il consent à abdiquer, à accorder Olive à Girbal, son disciple préféré, celui dans lequel il peut avoir l'illusion qu'elle pourra aimer un autre lui-même, son intelligence et son cœur. *La Fin d'un beau jour* nous apparaît, ainsi, non seulement comme un des plus beaux romans de la passion qui se domine, mais comme le plus vaste des drames de l'esprit. Jamais peut-être, autant qu'ici, la matière humaine ne fut remuée par un typhon qui semble bouleverser au même instant tous les pensers et tous les sentiments. Et, par un suprême raffinement d'art, Edmond Jaloux a situé cette crise dans le décor gracieux et solennel de Versailles, comme pour lui imposer cette mesure qui sauve les passions des éclats inutiles, et les développe en profondeur, afin peut-être que leur souvenir dure en nous comme une déchirante mais très harmonieuse leçon de dignité et d'héroïsme devant l'amour, devant la vie.

1. La Renaissance du Livre, 78, boulevard Saint-Michel.

François Mentré : ESPÈCES ET VARIÉTÉS D'INTELLIGENCES. ELÉMENTS DE NOOLOGIE [1]. Un volume in-8°.

L'on discerne assez vite entre les esprits — comme entre les visages — des traits communs. Il est plus malaisé de classer ces traits : il y faut interroger longuement les âmes, et scruter les œuvres. Cependant quelle science est plus nécessaire que celle qui permettrait à l'éducateur de distinguer le genre d'instruction qui convient à chacun de ses élèves, au moraliste d'adapter à des intelligences de natures différentes les vérités qu'il découvre, au psychologue de distinguer entre plusieurs formes d'esprit, à chacun de nous enfin de découvrir le pourquoi de ses brusques sympathies ou de ses hostilités irraisonnées. Il faut savoir gré à M. Mentré de n'avoir pas craint de considérer l'utilité directe, le profit immédiat, matériel qu'offre la solution d'un problème dont il était à même, plus que quiconque, de mesurer exactement la portée philosophique et morale.

L'on peut distinguer trois types noologiques fondamentaux. Le *méditatif*, caractérisé par la prédominance des idées « d'explication » — souci de la vérité, esprit de géométrie — donne naissance au type dévié de l'érudit-compilateur. Le *contemplatif* en qui prédominent les rapports subjectifs à base émotive — de forme lyrique, intuitive ou plastique — a pour type dévié le verbal qui se satisfait des mots. Le *praticien* enfin, le moins connu des trois, est aussi celui que M. Mentré dépeint avec la plus fidèle ingéniosité : il est caractérisé par la prédominance des représentations musculaires, des idées « de mouvements » ; il a la vocation du dessin linéaire, son habileté à manier les choses, — ou les hommes qu'il considère comme des choses a pour contre-partie son incapacité à manier les mots, et les idées abstraites. La forme normale de ce type est le technicien ou l'administrateur, sa forme déviée l'utopiste.

S'il est vrai que le monde des intelligences soit aussi peu connu aujourd'hui que l'était l'Afrique au début du XIXe siècle, il faut savoir le plus grand gré à M. Mentré, explorateur hardi et sagace, d'avoir tracé pour nous et suivi le premier quelques itinéraires sûrs dont il nous donne la description claire, sérieuse, aimable.

1. Editions Bossard, 43, rue Madame.

Jean Rostand : LA LOI DES RICHES. Un volume in-18[1].

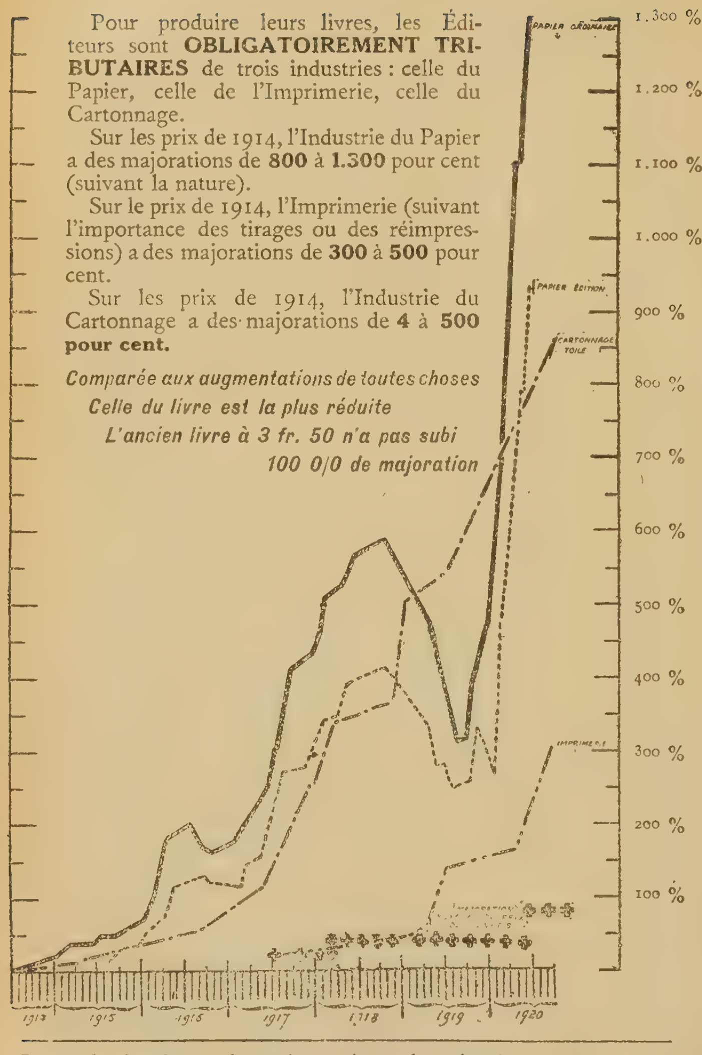
La pitié de nos jours se fait rare ; ceux qui la renient le plus entièrement sont aussi ceux qui par nature étaient le mieux portés à s'abandonner à elle — et qui doivent par là se défendre contre eux-mêmes. Cette défense se voit portée dans l'ouvrage de M. Jean Rostand à son plus haut haut point de réflexion contenue, serrée. Comme l'apologie de la magistrature qu'écrivit Anatole France dans *Crainquebille*, la *Loi des Riches* donne au lecteur à douter, par instant, si elle n'est pas l'éloge de la richesse le plus vraisemblable qui ait été jamais écrit. M. Jean Rostand ainsi oblige aussi bien à réfléchir contre lui que suivant lui ; ce n'est pas là le moindre mérite d'un ouvrage subtil où abondent les traits, les réflexions d'une bonne venue psychologique, d'un parfait art littéraire :

> En ayant un ami pauvre, tu introduiras chez toi un foyer permanent d'envie. Un mot insignifiant, fût-il le mieux intentionné, le jette dans une mélancolie importune. Nous oublions parfois qu'il est pauvre, lui ne l'oublie jamais. Il a l'obsession, l'idée fixe de sa pauvreté, on ne parvient pas à l'en distraire.

Albert Thierry avait écrit : « l'homme en proie aux enfants ». Voici en quelque sorte « le riche en proie aux pauvres ». Le problème qui consiste à « se tirer d'affaire » avec ses supérieurs comme avec ses inférieurs est trop grave, pour qu'il nous soit permis ici de négliger une seule solution, ou une chance de solution. Celle que M. Jean Rostand feint de nous proposer, et celle qu'en réalité il nous propose n'avaient jamais été présentées, depuis Swift, avec plus de vraisemblance et de raison que dans cette satire âpre, sincère et lucide.

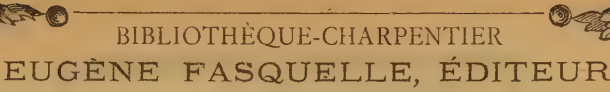
JEAN DES BONNEFEUILLES

1. Bernard Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères.



La courbe figurée par des croix représente la *majoration syndicale moyenne du prix des livres de littérature.*

★★



BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS

NICOLAS SÉGUR — **NAÏS AU MIROIR**
ROMAN (6e mille)

EDMOND GOJON — **LE JARDIN DES DIEUX**
POÉSIES (5e mille)

Prix de « La Vie Heureuse » 1920

MARGUERITE AUDOUX — **L'ATELIER DE MARIE-CLAIRE**
ROMAN (11e mille)

ANDRÉ CORTHIS — **SA VRAIE FEMME**
ROMAN (5e mille)

GEORGES LECOMTE — **BOUFFONNERIES DANS LA TEMPÊTE**
ROMAN (5e mille)

MARCELLE VIOUX — **UNE ENLISÉE**
ROMAN (11e mille)

Prix de « l'Aide aux Femmes de Professions Libérales » 1920

HENRY-JACQUES — **JEAN COSTEBELLE, MATELOT**
ROMAN (3e mille)

RAOUL PONCHON — **LA MUSE AU CABARET**
POÉSIES (13e mille)

Prix de la Société Littéraire « Le Cornet » 1920

Il a été tiré une 1re édition in-8 à 1.000 exemplaires numérotés, au prix de **30** fr.

PIERRE VILLETARD — **M. BILLE DANS LA TOURMENTE**
ROMAN (5e mille)

Chaque volume.. .. .. **6 fr. 75**


NOUVEAUTES
Éditions d'Art
Éditions Originales
RELIURES
LIBRAIRIE
HENRI CYRAL
118
Boulevard
RASPAIL
PARIS-VI

Les Cahiers Idéalistes

reparaissent

transformés — agrandis — illustrés

Ils exposent les idées avancées
en littérature
en art
en politique générale

Dans le numéro 1 :

Poèmes de Marcel Martinet, P. J. Jouve, Louis Chadourne, Charles Vildrac, André Spire, Edouard Dujardin ;

Littérature : Léon Bazalgette, Emile Dermenghem, Renée Dunan, Luc Durtain, Marcel Martinet, Emile Masson, Marcel Sauvage ;

Art : Albert Gleizes, Edouard Schneider, Waldemar George, Léon Werth ;

Politique générale : Jean-Richard Bloch, Mathias Morhardt, Han Ryner.

Dessins d'Emmanuel Gondouin.

Direction : chez Édouard Dujardin
56, boulevard Exelmans, PARIS

Administration : a " la licorne "
110, rue de la Boétie, PARIS

Abonnements : France, **15** fr. — Etranger, **18** fr.
Un numéro : France, **4** fr. — Etranger, **4** fr. **50**

ÉDITIONS DE L'ESPRIT NOUVEAU · SOCIÉTÉ ANONYME

au capital de 100.000 frs - Siège Social : 95, rue de Seine

Le n° mensuel
6 frs français
pour tous PAYS

★

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS sur 130 pages abondamment illustrées.

L'ESPRIT NOUVEAU

REVUE INTERNATIONALE D'ESTHÉTIQUE

L'ANNÉE
70 frs français
pour tous PAYS

★

PREMIÈRE GRANDE REVUE EXPLICATIVE DE L'ESPRIT NOUVEAU DANS LES ARTS, LES LETTRES & LA VIE.

Toutes les œuvres, toutes les écoles, toutes les personnalités sont présentées OBJECTIVEMENT.

SOMMAIRE DU N° 3

Dans ce numéro, 50 photogravures et une reproduction aux trois couleurs.

SPÉCIMEN SUR DEMANDE

L'ESPRIT NOUVEAU est la seule Revue permettant à tous de se tenir entièrement au courant de ce qui se fait d'important en :

ESTHÉTIQUE EXPÉRIMENTALE PEINTURE SCULPTURE ARCHITECTURE
LITTÉRATURE MUSIQUE ESTHÉTIQUE DE L'INGÉNIEUR
LE THÉATRE LE MUSIC-HALL LE CINÉMA LE CIRQUE
LE COSTUME LE LIVRE LE MEUBLE
LES SPORTS ESTHÉTIQUE DE LA VIE MODERNE

L'ESPRIT NOUVEAU formera chaque année :
4 forts volumes in-16 raisin, illustrés de plus de 500 reproductions dont 50 en couleurs, gravures originales, bois, etc.

POUR TOUS PAYS :
Les 1.000 premiers abonnés bénéficieront du PRIX de FAVEUR de 60 frs au lieu de 70 frs.
Demandez l'Annonce à l'Edition de luxe

ÉDITIONS DE L'ESPRIT NOUVEAU

95, rue de Seine, PARIS

DÉCOUPEZ CE BULLETIN et joignez-le à votre lettre.

Je prie les Éditions de L'Esprit Nouveau, 95, rue de Seine, Paris, de m'envoyer gratis et franco un
SPÉCIMEN ILLUSTRÉ

Nom ____________________

Adresse ____________________

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE
REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

DIRECTEUR JACQUES RIVIÈRE
SECRÉTAIRE : JEAN PAULHAN

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

ÉDITION ORDINAIRE
FRANCE : UN AN : 42 FR. — SIX MOIS : 22 FR.
ÉTRANGER : UN AN : 48 FR. — SIX MOIS : 25 FR.

ÉDITION DE LUXE
UN AN : FRANCE : 90 FR. — ÉTRANGER : 105 FR.

COMPTE CHÈQUES POSTAUX N° 16933

ADRESSER CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION A M. JACQUES RIVIÈRE

ADRESSER CE QUI CONCERNE L'ADMINISTRATION A L'ADMINISTRATEUR

LE DIRECTEUR REÇOIT LE VENDREDI DE 4 H. A 6 H.
L'ADMINISTRATEUR REÇOIT LE MARDI ET LE VENDREDI DE 4 H. A 6 H.

POUR ÊTRE EXÉCUTÉES EN TEMPS UTILE, LES DEMANDES DE CHANGEMENT D'ADRESSE, ACCOMPAGNÉES DE 1 FR. EN TIMBRES-POSTE OU MANDAT, DOIVENT PARVENIR A L'ADMINISTRATEUR AVANT LE 15 DU MOIS

LES OUVRAGES ENVOYÉS POUR COMPTE-RENDU DOIVENT ÊTRE ADRESSÉS IMPERSONNELLEMENT A LA REVUE EN DOUBLE EXEMPLAIRE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

LES AUTEURS NON AVISÉS DANS LE DÉLAI DE DEUX MOIS DE L'ACCEPTATION DE LEURS OUVRAGES PEUVENT LES REPRENDRE AU BUREAU DE LA REVUE OÙ ILS RESTENT A LEUR DISPOSITION PENDANT UN AN